



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

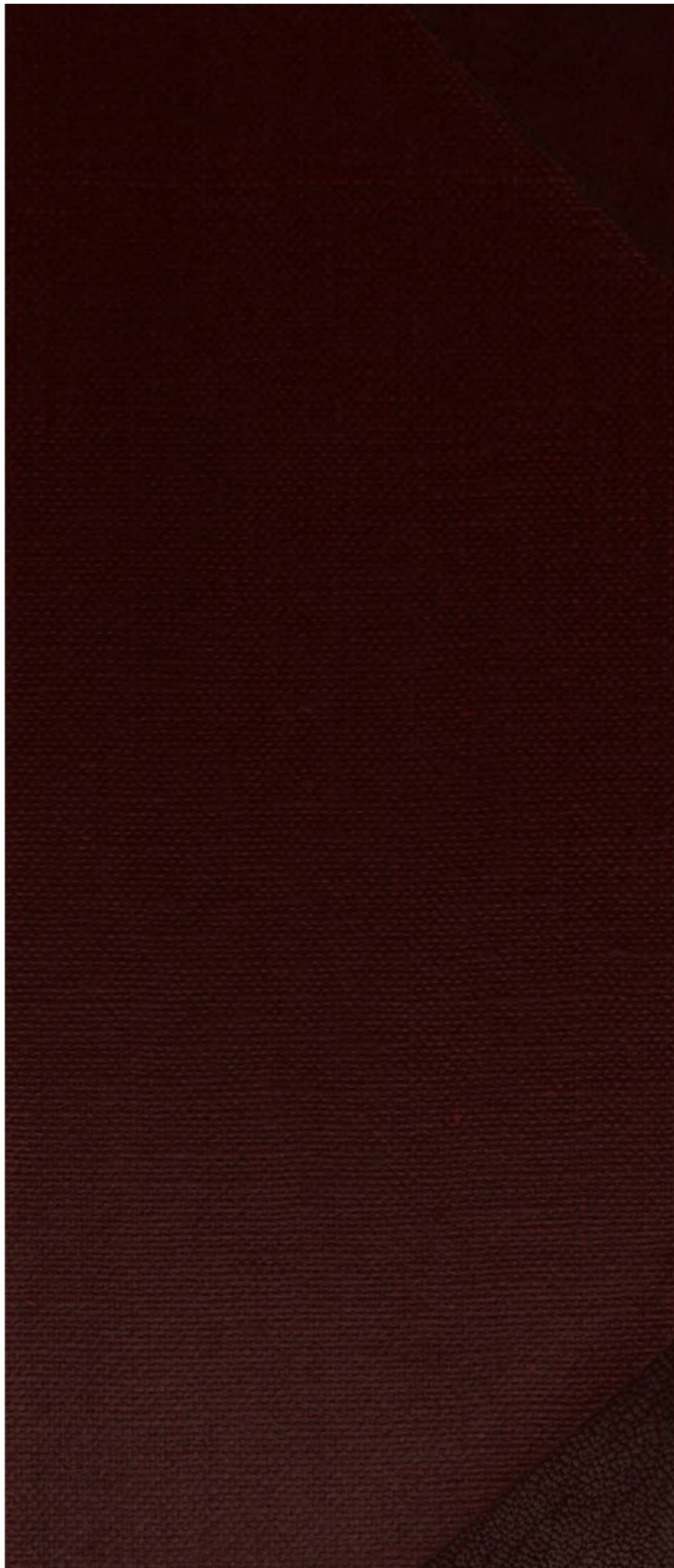
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

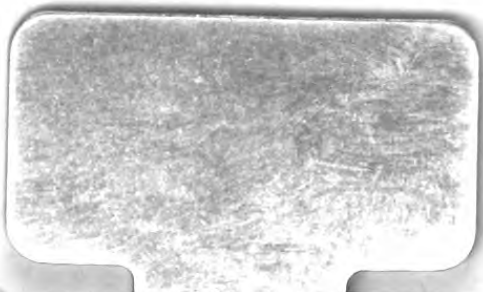


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



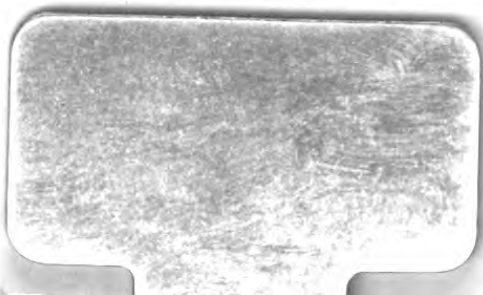


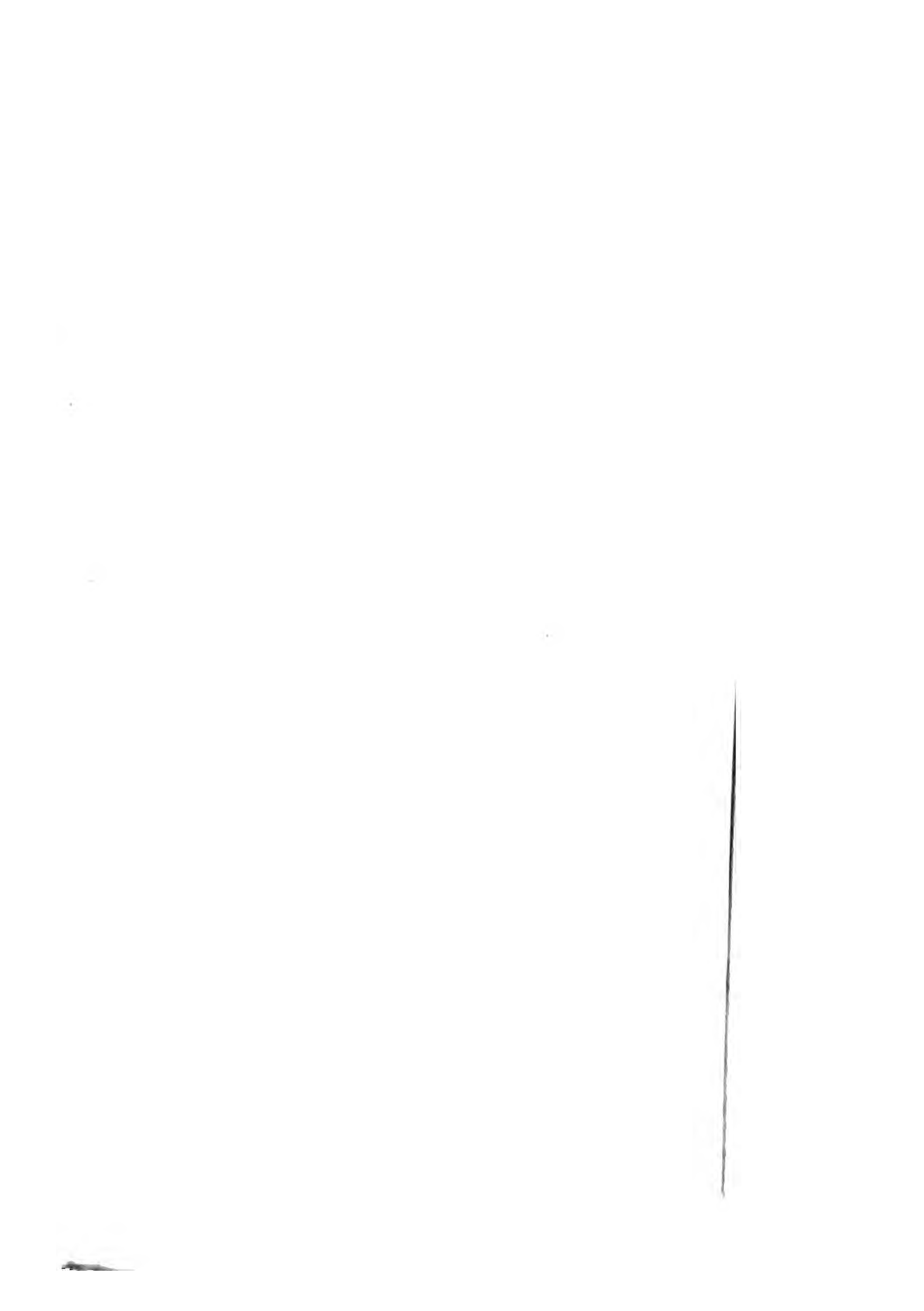
Vet. Span. II A. 34

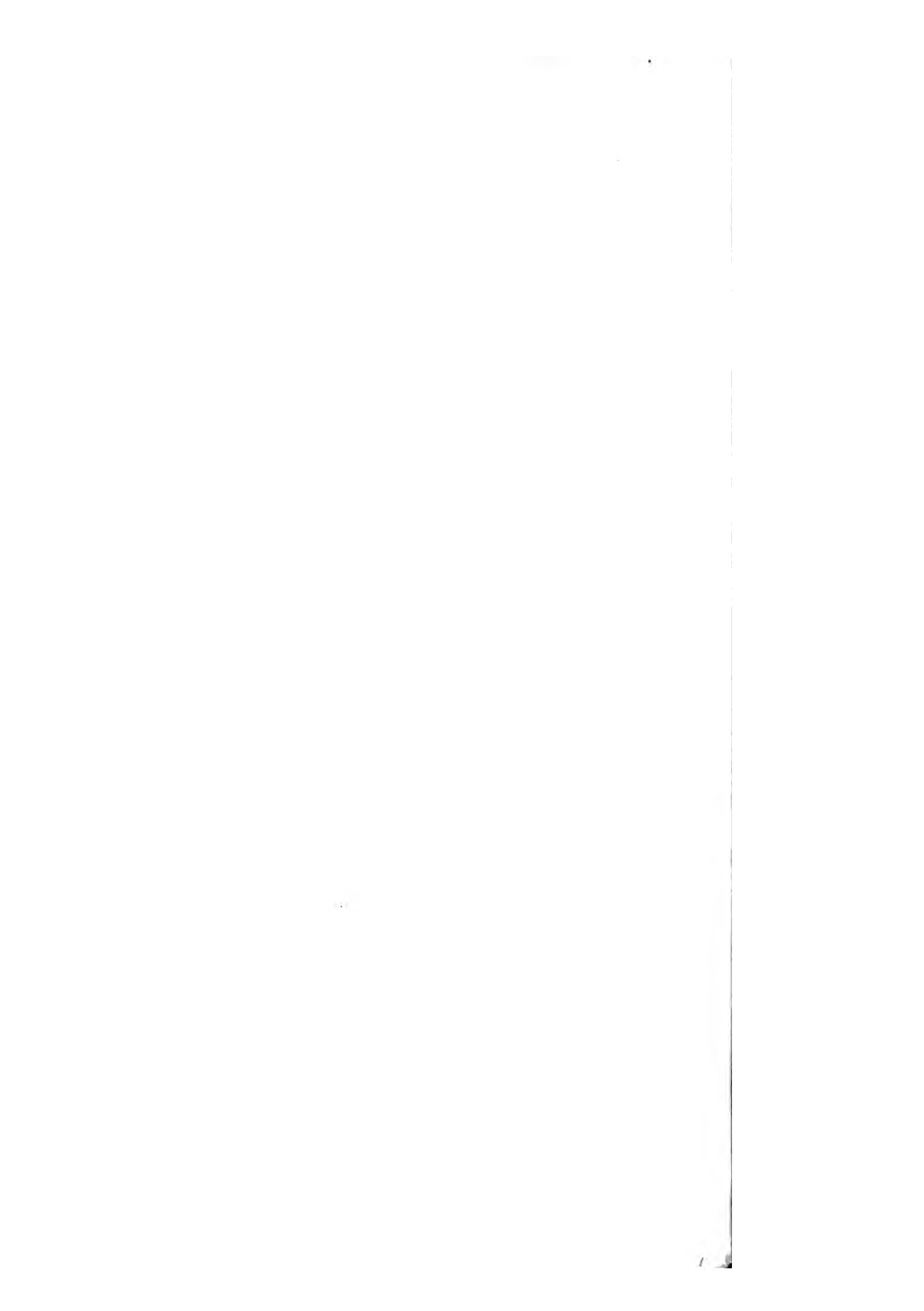




Vet. Span. II A. 34







THÉÂTRE ESPAGNOL.

Cum flueret lutulentus, erat quod tollere velles.

HORAT.

TOME SECOND.

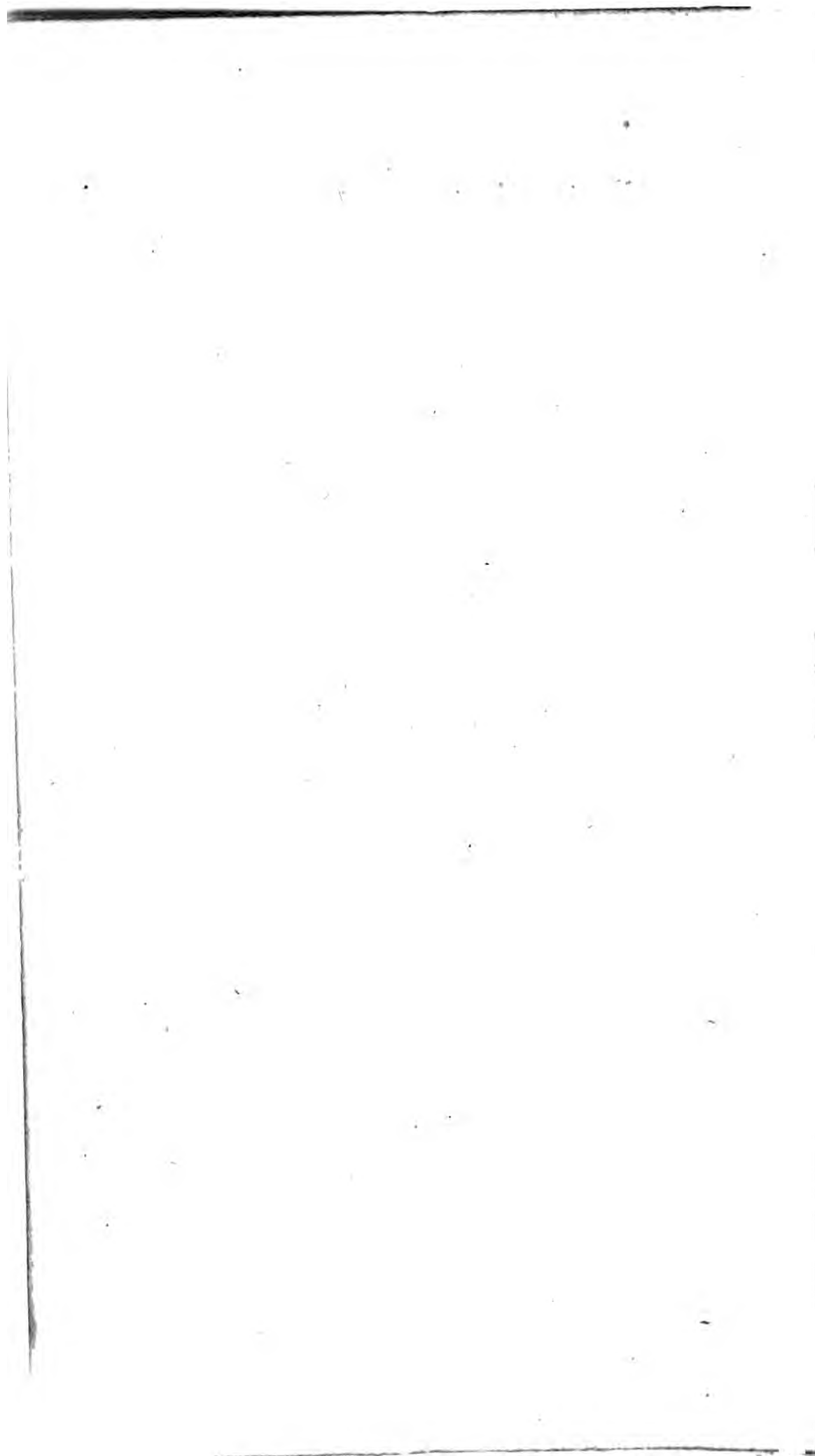


A PARIS,

Chez DE HANSY, le jeune, Libraire,
rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.



LE
VIOL PUNI,

En Espagnol,

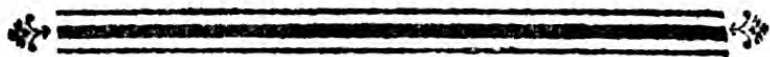
L'ALCALDE DE ZALAMEA,

COMÉDIE

*De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.*

Tome II.

A



P E R S O N N A G E S .

Le Roi PHILIPPES II.

DOM LOPE DE FIGUEROA.

DOM ALVARE DE ATAYDE, *Capitaine.*

UN SERGENT.

CHISPA, *Vivandiere.*

REBOLLEDO, *Soldat.*

PEDRO CRESPO, *Laboureur & l'Alcalde*
qui donne ce nom à la Piece.

JUAN, *fils de Crespo.*

ISABELLE, *fille de Crespo.*

INÈS, *cousine d'Isabelle.*

DOM MENDO, *Gentillâtre des environs.*

NUÑO, *Valet de Mendo.*

UN GREFFIER.

SOLDATS.



PIECES

Contenues en ce second Volume.

Le Viol puni, page 1

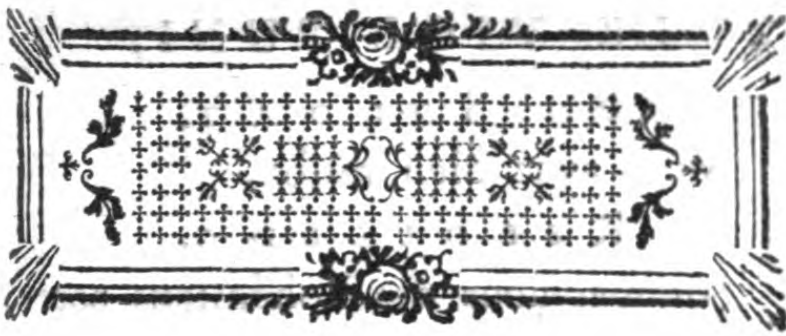
La Cloison, 117

Se Défier des Apparences, 253

La Journée difficile, 383

ERRATA.

- P**AG. 30, lig. dern. rave, *lis.* Brave.
p. 34, l. prem. on leve une toile qui, *lis.* on levé
une toile & le théâtre.
p. 37, l. 11, vouloir te, l. vouloir le.
p. 40, l. 17, sont, *lis.* se sont.
p. 56, l. 2, sevir, *lis.* servir.
p. 125, l. 14, ainsi, *lis.* aussi.
p. 204, l. 6, de la scene, Isabelle, *lis.* il.
p. 225. l. 9, en titre Dom Cesar, ajoutez
(à part.)
p. 254, ajoutez à la liste des personnages Ginès
valet de Dom Diego.
p. 333, l. 10, jouer, *lis.* jouer.
p. 352, l. dern. embarras, *lis.* embarras. Inès.
p. 364, l. 5 & 6, il emmene Dom Diego, *lis.*
il emmene Dom Pedro.



L E

VIOL PUNI.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

REBOLLEDO , CHISPA ,
LES SOLDATS.

R E B O L L E D O .

CORBLEU! est-il permis de faire ainsi marcher les gens de Ville en Ville , fans leur donner seulement un instant de repos?

A ij

4 LE VIOL PUNI,

U N S O L D A T.

Vous avez bien raison.

R E B O L L E D O.

Sommes-nous des Bohémiens pour nous faire courir de cette façon ? Comment pouvons-nous nous laisser ainsi traîner par un méchant drapeau roulé, par une mauvaise caisse

U N S O L D A T.

Est-ce d'aujourd'hui que vous faites ce métier-là ?

R E B O L L E D O.

Qui a eu la bonté de cesser pour un moment de nous rompre la cervelle ?

U N S O L D A T.

Il ne faut pas tant se fâcher. En entrant au lieu du logement on oublie toute la fatigue du chemin.

R E B O L L E D O.

Quel logement, morbleu ! Je suppose que nous arrivions morts ou vifs, Dieu fait si ce sera pour loger. Les Alcaldes viendront tout aussi-tôt dire au Major (1) : si la troupe pouvoit passer plus loin, on paieroit volontiers

(1) L'Espagnol dit *Commissario*.

C O M É D I E. 5

quelque chose. Le Major répond d'abord, cela n'est pas possible : les Soldats sont excédés de fatigue ; mais quand on lui a donné de l'argent c'est autre chose. Allons, Messieurs, il faut marcher ; & nous autres, pauvres diables, il faut aller comme des Moines ou comme des gueux de mendiants. Pour moi, si j'arrive ce soir à Zalamea, & que le Major veuille aller plus loin, je reste à bon compte. Ce ne sera pas la première fois que j'aurai campé-là le régiment.

U N S O L D A T.

Ce ne sera pas non-plus la première fois qu'il en aura coûté la vie à un malheureux Soldat : aujourd'hui sur-tout que nous sommes aux ordres de Dom Lope de Figueroa. Il passe pour brave, pour courageux, mais c'est aussi le plus cruel renégat qu'il y ait au monde. Il feroit pendre son meilleur ami sans forme de procès.

R E B O L L E D O.

Arrangez-vous, vous autres : pour moi, je ferai comme je l'ai dit.

U N S O L D A T.

Un Soldat se rebuter pour si peu !

6 LE VIOL PUNI,

R E B O L L E D O.

Quant à moi, je suis tranquille ; je ne crains que pour cette pauvre fille que voici.

C H I S P A.

Seigneur Rebolledo, ne vous inquiétez pas pour moi. Ne savez-vous pas que j'ai le cœur d'un homme (2) ? Vos inquiétudes me déshonorent. En m'attachant au Régiment, ne me suis-je pas attendue à souffrir tout ce que j'éprouve (3) ? D'où viennent donc ces réflexions, qui feroient croire que vous vous défiez de mon courage ?

R E B O L L E D O.

Vous êtes donc la perle des femmes ?

U N S O L D A T.

Il n'y a rien de si vrai ; allons, pour nous délasser, qu'elle nous chante une petite chanson.

C H I S P A.

Volontiers ; répétez après moi. (*Elle chante.*)

(2) Dans l'Espagnol, que mon ame est née avec de la barbe.

(3) Il y a ici des plaisanteries intraduisibles.

C O M É D I E. 7

UN SOLDAT, *après quelques couplets.*

Comment, sans y penser, nous voilà arrivés! Voyez-vous cette tout? c'est-là le logement.

R E B O L L E D O.

Est-ce là Zalamea?

C H I S P A.

Demandez-le à son clocher. Allons, remettons le reste de la chanson pour un autre jour; l'occasion de la finir se représentera bientôt. Je ne ressemble pas aux autres femmes; elles pleurent toujours, & moi je chante sans cesse.

R E B O L L E D O.

Faisons alte, voilà notre Capitaine avec le Sergent.



S C E N E II.

LE CAPITAINE, LES SOLDATS,
UN SERGENT.

L E C A P I T A I N E.

ALLONS, enfans (4), bon courage, il y a séjour ici; vous allez vous dédom-

(4) L'Espagnol porte *Senores Soldados*, *Seigneurs Soldats*; c'est une expression polie

8 LE VIOL PUNI,

mager de vos fatigues ; j'ai reçu l'ordre d'attendre dans cette ville Dom Lope, qui vient nous y prendre. Défenses de la part du Roi d'en sortir jusqu'à son arrivée: Entrez, on va vous distribuer des billets. (*Les Soldats s'en vont bien contents.*)

SCENE III.

LE CAPITAINE *reste seul avec le
Sergent.*

LE CAPITAINE.

EH BIEN, m'as-tu gardé un bon billet pour moi ?

LE SERGENT.

Oui, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Où suis-je logé ?

LE SERGENT.

Dans la maison du payfan le plus ri-

qui ne signifie pas plus que beaucoup d'autres en Espagne & ailleurs.

COMÉDIE. 9

che du lieu ; mais c'est aussi le plus roide personnage, le plus haut qu'il y ait dans le monde, à ce qu'on dit. Il est plus fier qu'un Infant de Leon.

LE CAPITAINE.

Cela convient bien à un gremlin de payfan comme celui-là.

LE SERGENT.

Monsieur, ce qu'il y a de mieux dans sa maison, c'est une très-jolie personne.

LE CAPITAINE.

Qui ?

LE SERGENT.

Sa fille.

LE CAPITAINE.

Ce sera quelque grosse payfanne infatuée de sa figure, & aussi impertinente que son pere.

LE SERGENT.

Bon, que vous importe ? cela est toujours bon pour s'amuser un moment. Quand on ne fait que passer comme nous, il ne faut pas être si difficile.

LE CAPITAINE.

Que dis-tu ? La complaisance, la politesse, l'air propre & galant me

10 LE VIOL PUNI,

charment dans une femme plus encore
que son sexe.

LE SERGENT.

Ah , ah ! Monsieur , je ne suis pas
tout-à-fait si délicat , moi ; je m'en ac-
commoderai bien , si elle ne vous con-
vient pas.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que j'entends ?

LE SERGENT.

C'est un homme qui se laisse couler
au bas d'un maigre Rocinante : ma foi
le cheval & le cavalier sont les vrais
modeles de ceux dont Cervantes a écrit
l'histoire.

LE CAPITAINE.

Je n'ai jamais vu de figure pareille ;
mais allons , il est temps , mene-moi
chez ton homme.





SCÈNE IV.

DOM MENDO *ridiculement habillé
en gentilhomme campagnard,*

N U Ñ O.

D O M M E N D O.

C O M M E N T va le bidet?

N U Ñ O.

Ah! Monsieur, il ne va pas, il demeure.

D O M M E N D O.

As-tu dit au Laquais de le promener un peu?

N U Ñ O.

Le beau secret!

D O M M E N D O.

Il n'y a rien de si bon pour délasser un cheval.

N U Ñ O.

Cela ne vaut pas de l'avoine.

D O M M E N D O.

As-tu dit qu'on n'attachât pas les chiens?

A v j

12 LE VIOL PUNI,

N U Ñ O.

Oui, Monsieur; ils se réjouissent plus de notre voyage que le Boucher : car, Dieu merci, vous ne lui donnez gueres d'emploi.

D O M M E N D O.

Cela suffit : puisqu'il est trois heures, apportez-moi (5) un cure-dent & mes gants.

N U Ñ O.

Un cure-dent ! Et qu'en voulez-vous faire ?

D O M M E N D O.

S'il y avoit dans le monde quelqu'un d'assez hardi pour soutenir que je n'ai pas mangé un Faisan, morbleu, je l'accommoderois de manière qu'il s'en souviendrait.

N U Ñ O.

Eh ! Monsieur, ne vaudrait-il pas mieux m'accommoder d'un bon repas, moi qui vous sers, enfin ?

(5) L'Espagnol dit *Calzo me el palillo*, chausses moi un cure-dent, métaphore outrée qui est plaisante en cette Langue, & ne le seroit pas dans la nôtre.

COMÉDIE. 13

DOM MENDO.

Quelle folie ! Il est donc vrai qu'il arrive ici des Soldats ?

NUÑO.

Oui, Monsieur.

DOM MENDO.

Ce pauvre village ! il me fait pitié, avec les hôtes qu'il attend !

NUÑO.

Il y a des gens qui n'en attendent pas de pareils, & qui me font pitié bien autrement.

DOM MENDO.

Eh qui ?

NUÑO.

Vos Confreres les Gentilhommes campagnards. Savez-vous d'où vient le privilege qu'ils ont d'être exempts de loger des gens de guerre ?

DOM MENDO.

Non.

NUÑO.

C'est qu'on craint que chez eux les Soldats ne meurent de faim.

DOM MENDO.

Tu te trompes. C'est en vertu des

14 L E V I O L P U N I ,

arbres généalogiques. N'as-tu pas vu celui que m'a laissé mon très-honoré pere, dont Dieu veuille avoir l'ame? il est tout garni d'or & d'azur.

N U Ñ O.

N'y auroit-il pas un moyen d'employer cet or là à quelque'autre chose de plus utile?

D O M M E N D O.

Il m'a rendu un grand service, quoiqu'à dire vrai, au bout du compte, je ne lui en ai pas tant d'obligation qu'on le croiroit bien; car enfin, s'il n'avoit pas été Gentilhomme, au diable si je me ferois laissé engendrer par lui.

N U Ñ O.

Ah, ah, ah, & comment auriez-vous fait?

D O M M E N D O.

Comment! Mais tu n'es pas Philosophe, tu ne connois ni l'organisation de la matiere, ni

N U Ñ O.

Hélas! depuis que je suis à votre service, il faut bien m'en détacher; à la façon dont vous me nourrissez, avant peu je ferai tout esprit, tant je vois mon corps s'éclaircir.

COMÉDIE. 15

DOM MENDO.

Benêt, c'est bien de cette matiere-là qu'il s'agit. L'appétit n'est fait que pour des marouffes. Est-ce qu'un Gentilhomme a jamais faim ?

NUÑO.

Je sens bien que je ne suis pas Gentilhomme.

DOM MENDO.

Tais-toi, & ne me parle plus de cela, puisque nous approchons de la maison d'Isabelle.

NUÑO.

Mais, Monsieur, puisque vous êtes si fortement attaché à Isabelle, que ne la demandez-vous en mariage à son pere ? Vous y gagnerez tous deux : il se trouveroit avoir des enfans Gentilhommes, & vous une table bien servie.

DOM MENDO.

Te tairas-tu ? Quoi, tu penfes que l'argent auroit le pouvoir de m'avilir au point de devenir le gendre d'un Roturier !

NUÑO.

Mais si vous ne voulez pas vous marier, pourquoi donc affecter tant d'amour ?

16 LE VIOL PUNI,

DOM MENDO.

Je aurai bientôt m'en débarrasser
sans me marier , s'il m'incommode.
Vois si par hasard tu apperçois Isabelle.

NUÑO.

Mais je tremble que Pedro Crespo
ne m'apperçoive.

DOM MENDO.

Que crains-tu avec ma livrée? Fais
ce que je te commande.

NUÑO.

Quel bonheur ! la voilà avec Inès sa
cousine à la fenêtre.



SCENE V.

ISABELLE, INÈS, DOM MENDO
& NUÑO.

INÈS.

METTEZ-VOUS à la fenêtre ,
ma cousine , vous verrez entrer les
Soldats.

ISABELLE.

Ne m'engagez pas à m'y mettre tant
que ce vilain homme sera dans la rue.

Vous sçavez combien je crains de le voir.

I N È S.

Il a pourtant grande envie de vous offrir ses services.

I S A B E L L E.

Le bel avantage !

I N È S.

Vous avez tort.

I S A B E L L E.

Que voulez-vous que j'en fasse ?

I N È S.

Je m'en amuserois.

I S A B E L L E.

Comment s'amuser de ses sottises ?

D O M M E N D O.

Jusqu'au moment où je vous ai vu paroître , charmante Isabelle , j'aurois juré foi de Gentilhomme qu'il ne faisoit pas encore jour : car ce n'est pas l'ordinaire de voir le soleil avant l'aurore (6).

I S A B E L L E.

Je vous ai déjà dit bien des fois,

(6) Dans les Comédies Espagnoles toutes les femmes sont des aurores.

18 LE VIOL PUNI,

Monfieur Mendo, que vous perdiez vos galanteries ; je n'ai pas befoin que vous foyez toute la journée dans ma maifon & dans ma rue à pouffer des foupirs.

D O M M E N D O.

Si les belles femmes favoient combien le dépit, la rigueur, la colere les embelliffent, elles feroient toujours fâchées. Continuez, je ne vous en trouve que plus aimable.

I S A B E L L E.

Puifque ce n'est pas affez de vous dire des chofes dures, Monfieur Mendo, il faut effayer des affronts. Inès, rentrez, & fermez-lui la fenêtre au nez.

I N È S.

Monfieur le Chevalier errant, je vous fouhaite ailleurs de plus douces aventures ; mais il me paroît que vos proueffes en amour ne réuffiront pas ici.

D O M M E N D O.

Ma belle Demoifelle, c'est fur-tout quand les belles Dames fe fentent atteintes, qu'elles feignent de fuir.

N U Ñ O.

Qu'il eft triste de n'être pas riche !



SCÈNE VI.

PEDRO CRESPO, JUAN *son fils*,
DOM MENDO, NUÑO.

P. C R E S P O.

Q U O I ! je ne pourrai jamais entrer ,
ni sortir dans la rue , sans voir ce
maudit Gentilhomme s'y promener gra-
vement !

N U Ñ O , *bas à Mendo.*

Pedro Crespo vient ici.

D O M M E N D O.

Allons de l'autre côté ; c'est un mé-
chant coquin..

J U A N , *de l'autre côté du théâtre.*

Quoi ! j'aurai toujours sous les yeux
ce vilain phantôme avec son équipage !

N U Ñ O.

Bon , voilà le fils par-là.

D O M M E N D O.

Ne fais semblant de rien. (*En disant
cela, il passe doucement entre deux, &
s'en va en saluant honnêtement Crespo,
& en lui disant : Dieu vous garde.*

C R E S P O.

Dieu vous garde.



SCENE VII.

PEDRO CRESPO, JUAN.

CRESPO.

IL est bien tenace ; j'ai envie une bonne fois de l'accommoder de façon qu'il s'en souvienne.

JUAN.

Je me fâcherai quelque beau jour. (*A son Pere.*) D'où venez-vous, mon pere ?

CRESPO.

J'ai été à l'aire voir comment va la récolte. C'est le plus agréable spectacle du monde. A voir de loin les tas de gerbes & de grains, on diroit des montagnes d'or. On étoit à vanner. Je me suis beaucoup amusé à voir tomber la paille d'un côté (7) & le grain de

(7) On peut remarquer ici que notre façon de battre, de vanner, & de ferrer le grain, est inconnue dans presque toute l'Espagne. Ils n'ont ni granges, ni fléaux, ni vans. Aussitôt qu'on a moissonné on fait un lit de paille

l'autre. Plaise à Dieu que je puisse le faire enlever avant qu'il vienne quelque orage qui gâteroit tout. Et toi, qu'as-tu fait ?

J U A N.

Je n'ose presque vous le dire, crainte

avec son grain sur la terre même où l'on vient de le couper. On a des traîneaux hérissés par dessous de pierres à fusil bien tranchantes. On y attèle deux bœufs qui les promènent sur la paille jusqu'à ce qu'elle soit toute hachée. On jette le tout, paille & grain à côté dans un seul monceau. On recommence successivement de nouveaux lits jusqu'à quatre ou cinq heures du soir. Il ne manque presque jamais de s'élever dans ces tems-là un vent assez fort. Alors plusieurs hommes prennent des pelles de bois & jettent en l'air contre le vent la paille ainsi coupée. Elle est emportée derrière eux, tandis que le grain tombe à leurs pieds. Cette méthode est très-expéditive, mais elle demande un temps sec, un soleil ardent & un vent dont le retour soit bien assuré. Elle expose aussi à perdre beaucoup de grains qui s'enfoncent dans la terre. D'ailleurs la paille qui reste ainsi déchiquetée ne peut servir qu'à la nourriture des chevaux. On n'en peut faire ni litieres, ni couvertures &c. & elle est toujours pleine de poussière. Cependant les animaux qui la mangent ne sont jamais poussifs. On ne connoît point cette maladie là en Espagne.

22 LE VIOL PUNI,

de vous fâcher. J'ai joué deux parties à la paume, & je les ai perdues toutes deux.

C R E S P O.

Il n'y a pas de mal à cela si vous les avez payées.

J U A N.

Comment aurois-je fait ? Je n'ai point d'argent, mon pere ; je venois vous en demander.

C R E S P O.

Mon fils, j'ai deux petits mots à vous dire avant tout ; c'est de ne jamais promettre ce que vous n'êtes pas sûr de pouvoir faire, & de ne point jouer plus que vous n'avez sur vous. Par-là, on ne fait jamais tort à sa réputation.

J U A N.

Votre conseil est excellent, & par reconnoissance, je vais vous en donner un autre ; c'est de ne point donner d'avis à quelqu'un qui a besoin d'argent.

C R E S P O, *en riant.*

Bon, te voilà bien vengé.





SCÈNE VIII.

LE SERGENT, CRESPO, JUAN.

LE SERGENT.

EST-CE ici la maison de Pedro Crespo.

CRESPO.

Oui. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

LE SERGENT.

Je veux laisser chez lui la valise de Dom Alvaro de Ataïde, Capitaine de la Compagnie qui est arrivée aujourd'hui à Zalamea.

CRESPO.

Cela suffit. Ma maison & tout mon bien est au service du Roi & de ses Officiers ; en attendant qu'on ait préparé son appartement, laissez sa valise ici, & allez lui dire qu'il vienne, qu'il se regarde chez moi comme le Maître.

LE SERGENT.

Il va venir dans l'instant. (*Il s'en va.*)





SCENE IX.

JUAN, CRESPO.

JUAN.

QUOI, mon pere! avec tout votre bien, vous vous laissez assujettir à de pareilles servitudes?

CRESPO.

Comment faire pour m'en exempter?

JUAN.

Acheter des Lettres de Noblesse.

CRESPO.

Dis-moi, y a-t-il quelqu'un qui ignore que je suis un honnête homme, né d'une honnête famille? Non sûrement. Qu'est-ce que je gagnerai donc à acheter du Roi des Lettres de Noblesse? Je n'en ferai pas de meilleure race. Dira-t-on que je vaud mieux qu'auparavant? Tout au contraire; on dira que je me suis ennobli pour deux ou trois cens francs. C'est-là prouver qu'on a de l'argent; ce n'est pas acquérir

rir de l'honneur. Crois-moi, mon enfant, l'honneur ne s'achete point. Quand un homme est chauve, & qu'il se fait faire une perruque, en est-il moins chauve? Non; on dit seulement en le voyant: Un tel a bien fait de prendre une perruque. Qu'importe qu'il ait la tête découverte ou non, puisque tout le monde fait bien qu'il n'a point de cheveux?

J U A N.

A la bonne-heure, on fait toujours qu'il est chauve, mais au moins il se met à couvert du soleil, du vent & de la pluie.

C R E S P O.

Enfin, je ne veux point d'un honneur qui ne soit point à moi; mon pere, mon grand-pere étoient roturiers, mes enfans le seront aussi. Appelle ta sœur.

J U A N.

La voilà qui vient.





SCENE X.

ISABELLE, INÈS, CRESPO,

JUAN.

CRESPO.

MA fille, le Roi va à Lisbonne pour se faire couronner ; on fait pour cela marcher des troupes sous les ordres d'un brave commandant qu'on appelle Dom Lope, & qui est, dit-on, le Mars d'Espagne. Il doit aujourd'hui loger ici des Soldats, & il est intéressant qu'ils ne te voient point ; ainsi, retire-toi dans un de mes appartemens de derriere (8) que j'ai habité.

ISABELLE.

Je venois moi-même vous demander cette grace ; je sens qu'en restant ici, je m'exposerois à entendre mille sottises ; nous nous retirerons, ma cousine &

(8) L'Espagnol dit un grenier, mais je crois que le mot d'appartement vaut mieux.

moi, & personne, pas même le Soleil,
ne pourra nous appercevoir.

C R E S P O.

Cela est bon. Toi, mon fils, reste
ici pour les recevoir; je vais acheter
quelque chose pour leur donner à sou-
per.

I S A B E L L E.

Allons, Inès.

I N È S.

Allons, ma cousine. Il y a pourtant
un peu de folie à croire garder des fem-
mes, à moins qu'elles n'aient envie de
se garder elles-mêmes. (*Elles s'en vont.*)



S C E N E X I.

LE CAPITAINE, LE SERGENT,
JUAN.

LE SERGENT.

Voici la maison.

LE CAPITAINE.

Va faire apporter ici tout mon ba-
gage.

28 LE VIOL PUNI,

LE SERGENT.

Je voudrois bien auparavant découvrir la fille. (*Il sort.*)

J U A N.

Soyez le bien-venu, Monsieur, c'est un grand honneur pour nous de recevoir un homme de votre distinction. A vous voir seulement, je me sens des envies d'entrer dans le Service.

LE CAPITAINE.

Bon jour, mon ami.

J U A N.

Vous excuserez si nous ne sommes pas en état de vous mieux loger : nous voudrions que cette chaumière fût un Palais. Mon pere qui veut vous recevoir de son mieux, est allé ordonner le souper. Je vais faire ranger votre appartement. (*Il sort.*)





SCÈNE XII.

LE CAPITAINE , LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

EH bien , as-tu vu la belle ?

LE SERGENT.

Morbleu ! J'ai tout visité ; j'ai couru chambre & cuisine , mais je ne l'ai point trouvée.

LE CAPITAINE.

Le vieux coquin l'aura fait cacher.

LE SERGENT.

J'ai demandé à une servante où elle étoit ; elle m'a dit que son pere la tenoit dans un appartement là - haut , & que jamais elle n'en descendoit , parce qu'il étoit fort jaloux.

LE CAPITAINE.

Il n'y gagnera par-dieu rien. Si je l'avois vue , je ne m'en ferois peut-être pas soucié ; mais puisqu'il la cache , je veux entrer où elle est.

30 LE VIOL PUNI,

LE SERGENT.

Comment ferons-nous donc ? Comment entrer - là sans nous rendre suspects ?

LE CAPITAINE.

Je veux pourtant la voir ; il faut imaginer quelque ruse. Ecoutes ; tu n'as qu'à supposer . . . (*en voyant entrer Rebolledo & la Vivandiere*) mais non , voilà un drôle plus alerte , il exécutera mieux ce qu'il me faut.



SCENE XIII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT,
REBOLLEDO, CRESPO, JUAN,
UN DOMESTIQUE.

REBOLLEDO.

DIEU veuille que je puisse tirer de lui quelque chose. Monsieur , j'ose vous supplier.....

LE CAPITAINE.

Que veux-tu , mon ami ? Voilà un rave homme ; je l'aime & je l'estime.

L E S E R G E N T.

C'est un bon Soldat.

L E C A P I T A I N E.

Eh bien, de quoi s'agit-il ?

R E B O L L E D O.

J'ai perdu, Monsieur, tout ce que j'ai, tout ce que j'ai eu & tout ce que j'aurai jamais d'argent; car ma destinée est d'être pauvre hier, de l'être aujourd'hui, & encore demain. Par pitié, faites - moi quelques avances pour la route.

L E C A P I T A I N E.

Volontiers, mon ami, tu seras content; mais il faut à ton tour me rendre un service.

R E B O L L E D O.

En quoi, mon Officier ?

L E C A P I T A I N E.

Ecoute; je voudrais pénétrer dans cet appartement, pour y trouver une personne qui affecte de s'y cacher.

R E B O L L E D O.

Que n'y entrez-vous ?

L E C A P I T A I N E.

Je voudrais en avoir un prétexte;

32 LE VIOL PUNI,

ainsi, écoute. Je vais faire semblant d'être bien en colere contre toi, tu t'enfuiras, je te suivrai l'épée à la main ; tu te jetteras dans cet appartement où j'entrerai après toi, sans qu'on puisse se douter de mon intention.

R E B O L L E D O.

J'entends. Vive Dieu, voilà comme on traite les pauvres Soldats ; on leur promet tout, & puis au diable si on leur tient rien.

L E C A P I T A I N E.

Comment, coquin, est-ce ainsi que tu oses me parler ?

R E B O L L E D O.

Ventrebleu ! Comment voulez-vous que je parle ? Faut-il que je me taise encore quand j'ai raison ?

L E C A P I T A I N E.

Attends, attends, je t'apprendrai à parler.

R E B O L L E D O.

Ah ! si j'osois.

L E C A P I T A I N E.

Que ferois-tu ?

R E B O L L E D O.

Je vous donnerois une bonne leçon, à vous-même.

COMÉDIE. 33

LE CAPITAINE, *en tirant l'épée.*

Comment ! je balance à passer mon épée au travers du corps d'un insolent comme celui-là ?

REBOLLEDO.

Je finis , mais patience.....

LE CAPITAINE.

Tu as beau faire , tu vas voir.

(Ils sortent.)

JUAN *accourt au bruit avec son pere
l'épée à la main , en criant :*

Au secours ! vîte !

CRESPO.

Qu'est-ce qu'il y a donc ici ?

JUAN.

Quel tapage !

UN DOMESTIQUE.

C'est que notre Capitaine a tiré l'épée contre un de ses Soldats qui a pris la fuite , & s'est retiré du côté de l'appartement de Mademoiselle.

CRESPO.

Ah ! Malheureux que je suis.

JUAN.

Voilà ma sœur & ma cousine découvertes. *(Ils courent.)*

B v



S C E N E X I V .

On leve une toile qui représente l'appartement d'Isabelle.

ISABELLE, INÈS, LE CAPITAINE,
REBOLLEDO.

REBOLLEDO *enfonce la porte & entre en courant & en criant :*

MESDAMES, secourez-moi, les Temples sont toujours des asyles sacrés : je dois être ici en sûreté, puisque c'est le Temple de l'Amour.

I S A B E L L E .

Qu'avez-vous à fuir de cette façon ?

I N È S .

Pourquoi entrer jusqu'ici ?

I S A B E L L E .

Est-ce qu'on vous suit ? Qui est-ce qui vous cherche ?

LE CAPITAINE, *qui l'a suivi.*

C'est moi, morbleu, qui tuerai le coquin, si je l'attrape.

ISABELLE.

Arrêtez, Monsieur, il s'est mis sous ma protection. Les hommes tels que vous doivent des égards aux femmes, ne fût-ce que par rapport à leur sexe. C'est vous en dire assez, si vous êtes ce que vous paroissez être.

LE CAPITAINE.

Il ne falloit pas moins que vos prieres pour le sauver. Je lui donne la vie à votre considération; mais prenez garde que c'est mal fait à vous, quand vous me défendez de commettre un homicide, d'en commettre un vous-même (9).

(9) C'est une expression galante que nos premiers Comiques adoptoient assez, mais qui ne s'entend plus dans notre Langue. On ne dit plus en France que deux beaux yeux percent ceux qu'ils regardent.



S C E N E X V.

CRESPO, JUAN *qui l'ont suivi l'épée
à la main.*

LECAPITAINE, ISABELLE,
INÈS, REBOLLEDO.

ISABELLE, *en voyant son pere.*

A H, Dieu !

C R E S P O.

Qu'est-ce donc, Monsieur ? Quand je craignois de vous trouver massacrant un homme, je vous trouve occupé à en conter à une femme. Il y a bien de la noblesse, à oublier si-tôt sa colere.

L E C A P I T A I N E.

J'avois mes raisons pour être fâché, mais j'ai oublié toute ma fureur par respect pour cette belle Dame.

C R E S P O.

C'est Isabelle ma fille, Monsieur, une payfanne, & non pas une Dame.

J U A N, *à part.*

Tout cela est un stratagème qu'ils ont

trouvé pour entrer ici. Je suis tout honteux qu'ils puissent se flatter de m'avoir attrapé ; mais , patience : (*haut.*) Vous auriez pu sentir , Monsieur , que l'amitié avec laquelle mon pere vous reçoit ne méritoit pas un pareil outrage.

C R E S P O , à son fils.

Qui vous dit de parler ici , petit-garçon ? (10) Si le Soldat lui a manqué , n'a-t-il pas raison de vouloir je punir ? Ma fille doit se croire fort heureuse de l'avoir appaisé ; & moi , je suis très - satisfait qu'il ait eu autant d'égard pour elle.

L E C A P I T A I N E.

Il n'y a rien de plus raisonnable , & vous , apprenez à sçavoir ce que vous dites quand vous parlez.

J U A N.

Je le sçais trop bien.

C R E S P O , à son fils.

Comment , encore devant moi !

L E C A P I T A I N E.

Il est heureux que vous soyez là , sans quoi je lui apprendrois à vivre.

(10) Dans l'Espagnol *Rapaz*.

38 LE VIOLPUNI,

C R E S P O.

Arrêtez, Monsieur, je puis traiter mon fils comme il me plaît, mais vous n'avez rien à lui dire.

J U A N.

Oui, je souffrirai tout de mon père; mais si une autre personne

L E C A P I T A I N E.

Que feriez-vous ?

J U A N.

Je perdrais la vie pour sauver mon honneur.

L E C A P I T A I N E.

Quel honneur, que celui d'un Payfan !

J U A N.

Aussi respectable que le vôtre. Il n'y auroit point de Capitaines s'il n'y avoit point de Payfans.

L E C A P I T A I N E.

Morbleu ! C'est trop long - temps souffrir.

C R E S P O.

Prenez garde que je suis là. (*En disant cela, ils mettent tous l'épée à la main.*)

R E B O L L E D O.

Il va y avoir ici du tapage.

L E S D O M E S T I Q U E S.

A la garde , à la garde !

R E B O L L E D O.

Ah ! voici Dom Lope qui arrive.



S C E N E X V I.

DOM LOPE & *les Acteurs précédens.*

D O M L O P E.

Q U'EST - CE que je vois ? La première chose que je rencontre en arrivant , c'est une dispute.

L E C A P I T A I N E , *bas.*

Oh ! Dom Lope arrive bien mal-à-propos.

D O M L O P E.

Qu'est - ce qu'il y a ? qu'est - il arrivé ? Si l'on ne parle , morbleu ! les hommes , les femmes , la maison , je jette tout par la fenêtre . N'est - ce pas assez pour moi d'être venu jusqu'ici avec une douleur du diable à la jambe , sans

40 LE VIOL PUNI,

qu'on m'impâtie encore en refusant de m'instruire de ce qui se passe ici ?

C R E S P O .

Ce n'est rien , Monsieur.

D O M L O P E .

Parle , dis-moi la vérité.

L E C A P I T A I N E .

La voici : Je suis logé dans cette maison , un Soldat m'a forcé de mettre l'épée à la main pour punir son insolence ; il est venu jusqu'ici en s'enfuyant : moi , en le poursuivant je suis entré dans cette chambre où j'ai trouvé ces deux Payfannes : leur pere , leur frere , ou leur.... ce qu'il vous plaira , sont avisés de trouver mauvais que je fusse entré jusqu'ici.

D O M L O P E .

Bon , puisque je suis arrivé si à temps , je vous contenterai tous. Où est le Soldat qui a mis son Officier dans le cas de tirer l'épée contre lui ?

R E B O L L E D O .

Je vais payer pour tous.

I S A B E L L E .

Le voilà.

COMÉDIE. 41

DOM LOPE.

Qu'on le passe par les baguettes.

LE CAPITAINE.

Ah, mon enfant, ne dis mot, je t'en ferai échaper.

REBOLLEDO.

Comment diable, que je ne dise mot ! Si je me tais, on va me lier comme un malfaiteur. Monsieur, tout cela est une ruse de mon Officier, pour avoir occasion d'entrer ici.

CRESPO, à *Dom Lope*.

Vous voyez à présent si nous avons tort.

DOM LOPE.

Il n'y avoit pas de quoi troubler toute la Ville. Hola, Tambour; va publier un ordre à tous les Soldats de se rendre au Corps-de-garde, avec peine de mort pour tous ceux qui s'en écarteront d'aujourd'hui. Du reste, pour couper court à tout, (*au Capitaine,*) allez vous - en, vous, chercher un autre logement : pour moi, je reste ici.

LE CAPITAINE.

J'obéis.

42 LE VIOL PUNI,

C R E S P O ,

à sa fille.

à Dom Lope.

Retirez-vous. Je vous suis très obligé,
Monsieur ; vous m'avez tiré là d'un pas
où j'allois me perdre.

D O M L O P E .

Comment, te perdre ?

C R E S P O .

En tuant un homme qui m'insultoit.

D O M L O P E .

Sais-tu, morbleu , qu'il est Capi-
taine ?

C R E S P O .

Oui, morbleu ; mais fût-il Général,
s'il m'insulte , je le tue.

D O M L O P E .

Vive Dieu , quiconque arrachera
seulement un cheveu au dernier de mes
Soldats, je le fais pendre sans miséri-
corde.

C R E S P O .

Eh bien ! Quiconque s'avisera de me
faire seulement l'ombre d'une insulte ,
vive Dieu , je le pends moi-même sans
balancer.

D O M L O P E .

Tu ne fais donc pas que tu es obligé
de tout souffrir ?

C R E S P O.

Qu'on me prenne mon bien, je ne dirai mot; mais qu'on ne touche pas à mon honneur. Je dois sacrifier pour le Roi mon bien & ma vie, mais l'honneur, non (11).

D O M L O P E.

Corbleu! il me semble que tu as raison.

C R E S P O.

Oui, corbleu! j'ai toujours raison, moi.

D O M L O P E.

Je suis rendu; j'ai besoin de laisser reposer cette maudite jambe que le diable m'a donné, je crois.

C R E S P O.

Qui vous dit que non? Le diable m'a donné un lit, à moi, vous êtes le maître de vous en servir.

D O M L O P E.

Et te l'a-t-il donné tout fait, ce lit?

(11) L'Espagnol dit : l'honneur est un bien de l'ame, & l'ame n'appartient qu'à Dieu.

44 LE VIOL PUNI;

C R E S P O.

Oui.

D O M L O P E.

Ventrebleu ! je m'en vais le défaire,
car je suis tout fatigué.

C R E S P O.

Reposez-vous, ventrebleu.

D O M L O P E, *à part.*

Ce Payfan - ci est têtû ; il jure pres-
que aussi fort que moi.

C R E S P O, *à part.*

Dom Lope a l'air fantasque ; nous
ne sympathiserons pas ensemble.





SECONDE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM MENDO, NUÑO.

DOM MENDO.

EH ! qui t'a raconté cela ?

NUÑO.

Sa servante Gillette.

DOM MENDO.

Le Capitaine , après cette équipée ,
est devenu amoureux d'Isabelle.

NUÑO.

On ne sçauroit l'imaginer ; il
ne cesse d'être à sa porte , d'aller ,
de venir avec je ne fais quelle espece
de Soldat dont il a fait son confident.

DOM MENDO.

Arrête , voilà un coup trop fort
pour que je puisse le soutenir,

46 LE VIOL PUNI,

N U Ñ O.

Oui, sur-tout étant aussi légèrement
nourris que nous le sommes.

D O M M E N D O.

Dis-moi la vérité, mon cher Nuño.

N U Ñ O.

Plût à Dieu que tout cela fût une
chimere.

D O M M E N D O.

Et comment le traite-t-elle ?

N U Ñ O.

Pas mieux que vous. Oh ! Isabelle
n'est pas une déesse qui s'accommode
de l'encens d'un faquin.

D O M M E N D O, *en lui donnant
un soufflet.*

Que le Ciel te confonde !

N U Ñ O.

Et puisse-t-il vous faire tomber les
dents, à vous, vous m'en avez brisé
deux. Est-ce donc parce que vous ne
me permettez pas d'en faire usage,
que vous prétendez m'en défaire,
comme d'un meuble inutile ? Mais,
voilà le Capitaine.

D O M M E N D O.

Je le tuerois, si ce n'étoit le mé-

nagement que j'ai pour l'honneur d'Isabelle.

NUNO.

Gardez-vous-en bien, par ménagement pour vous-même.

DOM MENDO.

J'écouterai d'ici tout ce qu'ils vont dire.



SCENE II.

LE CAPITAINE, LE SERGENT,
REBOLLEDO, DOM MENDO
caché, NUNO.

LE CAPITAINE.

AH ! ce que je sens pour elle n'est plus amour : ce n'est plus passion, c'est une rage, une fureur.

REBOLLEDO.

Vous seriez bienheureux de n'avoir jamais vu la belle Payfanne, qui vous cause de si violens transports.

LE CAPITAINE.

Que t'a dit la servante ?

48 LE VIOL PUNI,

R E B O L L E D O.

Je vous l'ai déjà dit cent fois.

D O M M E N D O.

Voilà la nuit qui vient, en attendant que ma prudence ait pris un parti, viens toujours me donner mes armes.

N U Ñ O.

Ma foi, je ne vous en connois pas d'autres que celles de votre cachet.

D O M M E N D O.

Si-fait, si-fait; j'imagine que j'en trouverai dans mon garde-meuble de bonnes pour cette occasion-ci.

N U Ñ O.

Allons-y donc avant que ce chien d'homme-là nous apperçoive.

L E C A P I T A I N E.

Qu'une Villageoise soit capable d'une résistance si noble! qu'elle n'ait pas répondu un mot de douceur!

L E S E R G E N T.

Ces filles-là, Monsieur, ne s'attachent point à des gens comme vous; elle recevrait bien mieux un Payfan qui lui ferait la cour. D'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? vous arrivez aujourd'hui,

aujourd'hui , vous partez demain , voudriez vous qu'une fille se rendît le même jour qu'elle vous voit pour la première fois ?

LE CAPITAINE.

Ah ! si mon amour a bien pu en un jour acquérir assez de force pour me rendre si malheureux : pourquoi n'auroit-il pas aussi en un jour celle de faire mon bonheur ? Faut-il plus de tems pour la victoire que pour la défaite ?

LE SERGENT.

Vous ne l'avez vue qu'une fois.

LE CAPITAINE.

En faut-il davantage ? Une seule étincelle fait un incendie ; un seul tremblement de terre ouvre un horrible volcan ; un coup de tonnerre détruit tout ce qu'il rencontre ; un seul coup de canon inspire de l'horreur à tout ce qui l'entend. Crois-tu que l'amour ait moins de force pour épouvanter , détruire , renverser & brûler (12) ?

(12) Il a fallu prodigieusement raccourcir cet endroit qui est très-long dans le texte & rempli de métaphores bien plus extraordinaires encore.

LE SERGENT.

Ne disiez-vous pas qu'une Payfanne ne pouvoit jamais être belle ?

LE CAPITAINE.

Et c'est-là ce qui m'a perdu. On se tire bien mieux d'un péril quand on y est préparé, que quand on s'y trouve engagé sans l'avoir prévu. Je croyois voir une Villageoise, j'ai trouvé une Déesse ; j'ai été d'autant plutôt pris, que je m'y attendois moins. Je n'ai jamais rien vu de si charmant, de beauté si parfaite ; je ne fais ce que je ne ferois pas pour la revoir.

REBOLLEDO.

Donnez-lui une sérénade, vous pourrez la voir & lui parler à sa fenêtre ; il y a justement dans la Compagnie un Soldat qui a la voix agréable, & la Vivandiere est la première femme du monde pour chanter.

LE CAPITAINE.

Comment faire cela sans éveiller Dom Lope ?

REBOLLEDO.

Bon, est-ce que sa jambe le laisse jamais dormir ? vous viendrez déguisé, & si l'on nous entend, tout retombera

sur nous ; vous ne paroîtrez pas.

LE CAPITAINE.

J'y vois bien des difficultés ; mais la peine où je suis est encore plus cruelle ; foyez tout prêts, vous autres, pour cette nuit, mais que personne ne sache que c'est par mon ordre. Ah, Isabelle, que vous me causez de soins !

(Ils s'en vont.)



SCENE III.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN.

CRESPO.

QU'ON mette la table ici, il y fait plus frais. *(A Dom Lope.)* Vous en souperez de meilleur appétit ; le plus grand agrément du mois d'Août est la fraîcheur de ses nuits.

DOM LOPE.

Voilà un charmant endroit !

CRESPO.

C'est un petit jardin où ma fille vient

C ij

52 LE VIOL PUNI,

se promener. Mais, asseyez-vous pour respirer cet air frais. Ecoutez, comme le vent agite doucement les feuilles de ces taillis, comme il s'accorde avec le murmure de cette fontaine (13). Pardonnez si je ne puis pas vous donner le concert complet; il y manque les Musiciens, dont les voix y donneroient un nouvel agrément; ce sont les oiseaux, mais ils n'aiment pas chanter la nuit, & il n'y a pas moyen de les y contraindre. Asseyez-vous, oubliez un peu votre mal.

D O M L O P E.

Je ne saurois m'amuser à rien,
Dieu me damne.

C R E S P O.

A la bonne-heure.

D O M L O P E.

Je n'ai besoin que de patience : as-
seois-toi, Crespo.

C R E S P O.

Je suis bien comme cela.

(13) L'Espagnol ajoute : *c'est une guitare d'argent & de perles. Ses cailloux dorés y tiennent lieu de cordes bien tendues. Nous n'aimerions pas des allusions si recherchées,*

COMÉDIE. 53

DOM LOPE.

Asséois-toi , te dis-je.

C R E S P O.

Puisque vous le permettez , je m'asséois.

DOM LOPE.

Tu ne fais pas ce que j'ai pensé ? j'ai cru qu'hier la colere t'avoit mis hors de toi.

C R E S P O.

Jamais rien ne me met hors de moi.

DOM LOPE.

Cependant hier tu t'es assis devant moi sans que je te le disse , & à la meilleure place encore.

C R E S P O.

C'est positivement parce que vous ne me le disiez pas ; tout-à-l'heure vous me le disiez , & je ne le voulois pas ; je suis toujours poli avec ceux qui le sont.

DOM LOPE.

Hier , tu étois tout brutal , tu jurois , tu faisois un bruit affreux ; aujourd'hui , je te trouve plus posé , plus sage , plus raffis.

C iij

C R E S P O.

Monsieur, je réponds toujours sur le ton dont on me parle ; vous étiez hier de mauvaise humeur , il falloit bien que je le fusse aussi ; c'est - là mon systême : jurer avec celui qui jure, prier avec celui qui prie ; je suis toujours de moitié dans tout ce qu'on fait ; cela va au point que je n'ai pas dormi de la nuit à cause de votre jambe ; je devois aussi avoir mal à l'une des miennes, mais ne sachant si c'étoit la gauche ou la droite, je me suis trouvé le matin avoir grand mal à toutes les deux : dites - moi vîtement laquelle, afin que j'en aie une au moins dont je ne souffre pas.

D O M L O P E.

Tu railles : mais pense - tu que je n'aie pas sujet de me plaindre ? Il y a trente ans que je fais la guerre en Flandre ; l'hiver, toujours dans la glace ; l'été, toujours au soleil ; je n'en ai pas encore passé une heure sans souffrir

(Ici Dom Lope jure très-fort, & on apporte la table.)

J U A N.

Voici la table.

D O M L O P E.

Est-ce que mes valets ne viennent pas me servir ?

C R E S P O.

Je vous l'ai dit, Monsieur, ils n'entreront point ici ; d'ailleurs, vous n'en ferez pas moins bien servi : je ne pense pas, Dieu merci, que rien vous ait encore manqué chez moi.

D O M L O P E.

Puisque mes gens ne viennent point, fais-moi le plaisir d'appeller ta fille, qu'elle vienne ici souper avec moi.

C R E S P O.

Juan, dites à votre sœur de venir dans le moment.

D O M L O P E.

Tu me vois malade, voilà pourquoi tu es si complaisant.

C R E S P O.

Quand vous vous porteriez aussi-bien que je le souhaite, je ne le ferois pas moins : si j'ai dit à ma fille de ne point entrer ici, c'est que je craignois avant votre arrivée de l'exposer à entendre des impertinences ; mais si tous les gens de guerre étoient aussi polis que vous,

56 LE VIOL PUNI,

je lui ordonnerois d'être la première à
les servir.

D O M L O P E.

Quel matois que ce drôle-là ! avec
quelle sagesse il raisonne !



S C E N E I V.

ISABELLE, INÈS, DOM LOPE,
CRESPO, JUAN.

I S A B E L L E.

Q U E me voulez-vous, mon pere ?

C R E S P O.

C'est Monsieur qui vous fait l'hon-
neur de vous appeller.

I S A B E L L E.

Je suis à ses ordres.

D O M L O P E.

C'est à moi d'être aux vôtres.

(*A part.*) Qu'elle est belle ! (*Haut.*)
Voulez-vous bien souper avec moi ?

ISABELLE.

Il feroit plus à fa place , je crois ,
que ma cousine & moi fussions-là pour
vous servir.

DOM LOPE.

Asseyez - vous.

CRÉSPÉ.

Asseyez-vous ; faites ce que veut
Monsieur.

ISABELLE.

J'obéis.

*(Elle s'asseoit , & l'on entend des gui-
tares.)*

DOM LOPE.

Qu'est-ce que cela ?

CRÉSPÉ.

Ce font les Soldats qui se divertif-
sent dans la rue.

DOM LOPE.

Sans ces petites libertés , ils auroient
peine à foutenir les fatigues de la
guerre : c'est un rude métier , que ce-
lui de Soldat.

JUAN.

Il a pourtant quelque chose de beau.

DOM LOPE.

L'aimerois-tu ?

J U A N.

Oui, Monsieur, si je croyois pouvoir vous y être utile.

U N S O L D A T *dans la rue.*

On est bien ici pour chanter.

R E B O L L E D O.

Nomme Isabelle, & pour qu'elle s'éveille, jette une pierre contre la fenêtre.

C R E S P O, *à part.*

Les gens de la sérénade s'adressent chez moi : patience. *On chante dans la rue & on nomme Isabelle.*

D O M L O P E, *à part.*

Qu'ils chantent, passe; mais venir frapper à la maison où je suis, & y donner des sérénades, il y a bien de l'insolence. Cependant il faut dissimuler à cause de Crespo & de sa fille. (*Haut.*) Quelles folies!

C R E S P O.

Ce sont de jeunes gens. (*à part.*) Si Dom Lope n'y étoit pas, je les étrillerois d'importance.

J U A N.

J'ai vu dans la chambre de Dom

COMÉDIE. 59

Lope une vieille rondache pendue à la muraille. Si je pouvois la prendre.

(Il veut sortir.)

C R E S P O.

Où allez-vous, jeune homme ?

J U A N.

Je vais faire apporter la soupe.

C R E S P O.

Il y a du monde assez pour cela.

(Dans la rue.)

Eveillez-vous, Isabelle, éveillez-vous.

I S A B E L L E.

Qu'ai-je fait, ô ciel, pour être sujette à de pareils affronts.

D O M L O P E.

Il n'y a pas moyen d'y tenir, c'est une chose terrible..... *(Il renverse la table.)*

C R E S P O.

Qu'est-ce donc ? *(Il renverse son siege.)*

D O M L O P E.

Excusez mon impatience. N'est-ce pas une chose terrible qu'une jambe fasse tant de mal ?

C vj

60 LE VIOL PUNI,

C R E S P O.

Et oui, c'est ce que je disois.

D O M L O P E.

J'avois cru toute autre chose à te voir renverser ton siege.

C R E S P O.

Comme vous avez renversé la table, je n'ai pas trouvé autre chose sous ma main que mon siege. (*A part.*) Dis-simulons.

D O M L O P E, *à part.*

Qu'est-ce qu'il y a dans la rue ? (*Haut.*) Voilà qui est bon, je ne veux plus souper ; vous pouvez vous retirer.

C R E S P O.

A la bonne heure.

D O M L O P E.

Bon soir, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Bon soir, Monsieur.

D O M L O P E, *à part.*

Ma chambre ne donne-t-elle pas près de la porte de la rue, & n'y a-t-il pas un bouclier ?

COMÉDIE. 61

C R E S P O, *à part.*

Ma cour n'a-t-elle pas une porte, & n'ai-je pas une vieille épée?

D O M L O P E.

Bonne nuit.

C R E S P O.

Bonne nuit. (*A part.*) Je vais enfermer mes enfans.

D O M L O P E, *à part.*

Il faut les laisser endormir.

I S A B E L L E.

Comme ils cachent tous deux leur mauvaise humeur.

I N È S.

Ils ne s'en imposent ni l'un ni l'autre.

C R E S P O, *à son fils.*

Ici, jeune homme.

J U A N.

Mon pere.

C R E S P O.

Voilà votre chambre.



SCENE V. (14)

LE CAPITAINE , LE SERGENT ,
LA VIVANDIERE , REBOL-
LEDO, *des Soldats avec des guita-*
res, DOM LOPE, CRESPO,
JUAN.

R E B O L L E D O.

Nous voilà bien ici. C'est l'endroit
le plus commode.

L A V I V A N D I E R E.

Chantons-nous encore ?

R E B O L L E D O.

Oui.

L A V I V A N D I E R E.

Bon, me voilà dans mon centre.

(14) On se souvient ici de la façon dont se font les changemens de décoration sur les théâtres Espagnols. On leve une toile, les Acteurs entrent d'un autre côté, & le lieu de la scene n'est plus supposé le même.

COMÉDIE. 63

LE CAPITAINE.

Est-il possible que cette Paysanne n'ait pas seulement une fenêtre ouverte !

LE SERGENT.

Elle n'en entendra pas moins bien du fond de la chambre.

Tandis que l'on chante, Dom Lope d'un côté & Crespo de l'autre, sortent chacun l'épée à la main & chargent les acteurs de la sérénade qui s'enfuient. En cherchant s'il n'y a plus personne sur le théâtre ils se rencontrent sans se reconnoître.

DOM LOPE.

Ils se sont échappés, mais il me semble qu'en voilà encore un.

CRESPO.

Voilà un de leurs camarades.

DOM LOPE.

Celui-là est fâché de remporter ses oreilles.

CRESPO.

Il est apparemment bien aise de savoir comment je frappe.

64 LE VIOL PUNI,

D O M L O P E.

Fuis, coquin, avec les autres.

C R E S P O.

Fuis, toi-même, tu t'en tireras mieux que moi. (*Ils se battent tous deux.*)

D O M L O P E, *à part.*

Voilà un drôle qui se bat bien.

J U A N, *avec une épée.*

Ah Ciel ! qu'est-ce que j'entends ?
Mon pere, me voilà à vos côtés.

D O M L O P E.

Quoi, c'est Crespo !

C R E S P O.

C'est moi-même & vous, Dom Lope !

D O M L O P E.

Tu as raison, mais tu avois dit que tu ne sortirois point. Qu'est-ce que cela signifie ?

C R E S P O.

Je n'ai fait que vous imiter ;

D O M L O P E.

Mais ceci étoit mon affaire & non pas la tienne.

Je ne suis sorti que pour vous tenir compagnie.



S C E N E VI.

DOM LOPE, CRESPO, JUAN,
LE CAPITAINE, DES SOLDATS.

*On entend un grand bruit , ce sont les
Soldats qui arrivent.*

LE CAPITAINE à leur tête crie :

TUE, tue. Il faut massacrer ces coquins de payfans.

D O M L O P E.

Et ne me voyez-vous pas ? Qu'est-ce donc que tout cela veut dire ?

L E C A P I T A I N E.

Les Soldats ont eu une dispute dans la rue , & je suis accouru pour les séparer.

D O M L O P E.

Fort bien , Dom Alvare. Je loue fort votre prudence ; je veux bien ne

66 LE VIOL PUNI;

rien approfondir : mais, écoutez, voilà le jour qui paroît. Ayez soin aujourd'hui de faire partir votre Compagnie de Zalamea, & que ce que je viens de voir n'arrive plus une autre fois, ou je vous mettrai tous à la raison à grands coups d'épée.

LE CAPITAINE.

Vos ordres seront exécutés. Ah, beauté cruelle tu me coûteras la vie!

CRESPO.

Dom Lope a de la tête. Nous sympathiserons bien ensemble.

DOM LOPE.

Venez avec moi, vous, & que pas un seul des autres ne reste. (*Il sort avec Crespo & Juan.*)



SCENE VII.

LE CAPITAINE, LE SERGENT.

LE CAPITAINE.

Vas, mon ami, fais marcher ton monde. Pour moi je reviendrai ici chercher la mort ou la vie aux pieds

de la cruelle qui s'est rendue la maîtresse de mon cœur.

L E S E R G E N T.

En ce cas, faites-vous bien accompagner, il ne fait pas toujours bon ici, non, avec ces chiens de payfans.

L E C A P I T A I N E.

Tu as raison, choisis-moi une escorte.

L E S E R G E N T.

Je le ferai, mais si Dom Lope alloit se trouver encore ici & vous reconnoître.

L E C A P I T A I N E.

Mon amour connoît-il des dangers? Mais, au reste, Dom Lope doit partir aussi. Le Roi qui vient derriere nous ne lui permet pas de s'arrêter.

L E S E R G E N T.

Je vais exécuter vos ordres.

L E C A P I T A I N E.

Il y va de ma vie.





S C E N E V I I I .

LE CAPITAINE , REBOLLEDO .

R E B O L L E D O .

BONNES nouvelles , Monsieur .

L E C A P I T A I N E .

Qu'est-ce ?

R E B O L L E D O .

Nous avons un ennemi de moins .

L E C A P I T A I N E .

Et qui ?

R E B O L L E D O .

Ce jeune homme , le frere d'Isabelle . Dom Lope l'a demandé à son pere pour l'emmener à la guerre avec lui , & il l'a obtenu . Je viens de le rencontrer dans la rue , c'est la plus plaisante figure du monde . On y voit un reste de pesanteur villageoise , avec un commencement de fierté militaire qui font un singulier mélange . Mais , enfin , nous n'avons plus à redouter que le vieillard .

COMÉDIE. 69

LE CAPITAINE.

Tout va bien, & si vous m'aidez je ne doute pas que je ne réussisse cette nuit à parler à Isabelle. (*Ils s'en vont.*)



SCENE IX.

CRESPO, JUAN, ISABELLE,
INÈS.

C R E S P O.

TANDIS que Dom Lope va se préparer, écoute, mon fils, ce que je veux te dire en présence de ta sœur & de ta cousine. Par la grace de Dieu, mon enfant, tu es sorti d'un sang pur & plus pur que le soleil, mais roturier pourtant; je te fais observer ces deux choses-là; l'une, afin que tu ne sois ni lâche, ni rampant, que tu ne désespères pas de parvenir à quelque chose de plus élevé; l'autre, afin que tu ne t'avilisses pas toi-même à force de bassesse.

Sois modeste, parce que l'on se trouve toujours bien de beaucoup de modestie, soutenue par une rai-

son droite. C'est le moyen d'éviter les mortifications que trop d'orgueil attire. La modestie efface les défauts qu'on a, & l'orgueil en fait souvent paroître qu'on n'a point. Sois donc honnête, poli & point avare; c'est avec le chapeau (15) & de l'argent qu'on se fait des amis. Tout l'or des Indes, toutes les richesses que la mer engloutit ne valent pas la réputation d'un homme généralement aimé.

Ne parles jamais mal des femmes. La plus vile, en apparence, mérite toujours d'un homme quelque égard, puisqu'enfin c'est à elles que nous devons tous la naissance.

Ne te bats pas sans sujet. Quand je vois des jeunes gens s'exercer à faire des armes, je dis, en moi-même, ce n'est pas là ce qu'il faudroit leur apprendre. Il importe bien qu'un homme sache tirer son épée avec grace, il faudroit qu'il fût en quelle occasion il peut la tirer. S'il y avoit un maître capable de don-

(15) Henri IV avoit souvent à la bouche un proverbe assez semblable. *Parole douce & main au bonnet ne coûte rien, & bon est*, disoit ce Roi instruit par l'adversité.

ner de pareilles leçons, c'est entre ses mains que tout le monde devrait confier ses enfans.

Avec l'argent que tu as , avec la protection de Dom Lope & ma bénédiction , je ne désespere pas de te revoir quelque jour dans un autre rang. Adieu, mon fils, mon cher enfant, je sens mon cœur s'attendrir en te parlant.

J U A N.

Je n'oublierai jamais vos sages conseils , mon pere ; donnez-moi votre main à baiser ; embrassez-moi, ma sœur.

I S A B E L L E.

Que ne puis-je vous retenir ?

J U A N.

Adieu, ma cousine.

I N È S.

Je ne puis vous répondre qu'en pleurant.

C R E S P O.

Va, mon fils, va ; chaque fois que je te regarde, je sens davantage que tu vas me quitter. Il faut pourtant bien partir, j'en ai donné ma parole.

Adieu donc.

C R E S P O.

Que le Ciel t'accompagne.



S C E N E X.

CRESPO, ISABELLE, INÈS.

I S A B E L L E.

Vous êtes bien dur.

C R E S P O.

A présent que je ne le vois plus, j'en parlerai avec moins de peine. Qu'auroit-il fait ici ? Il seroit devenu un libertin. Il vaut mieux qu'il passe sa jeunesse au service.

I S A B E L L E.

Ce qui m'inquiète, c'est de l'avoir vu partir la nuit.

C R E S P O.

En été c'est un agrément. D'ailleurs il faut bien qu'il rattrape Dom Lope. Ce pauvre garçon me laisse tout ému, quelque

COMÉDIE.

quelque envie que j'aie de n'en laisser rien paroître.

I S A B E L L E.

Entrez, mon pere, dans la maison.

I N È S.

Puisque nous n'avons plus d'étrangers, restons à prendre le frais, les voisins ne tarderont pas à en faire autant.

C R E S P O.

Oui, il vaut mieux rester un peu ici. Je vois ce chemin blanc là-bas; j'aime à penser que j'y apperçois encore mon enfant. Inès, apporte un siege.

I N È S.

Voilà un banc. (*Ils s'asseoient tous trois & causent.*)

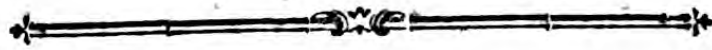
I S A B E L L E.

On dit qu'on doit élire ce soir les Magistrats.

C R E S P O.

Oui, cela se fait toujours au mois d'Août.





SCENE XI.

LE CAPITAINE, LE SERGENT,
LES SOLDATS, CRESPO,
ISABELLE, INÈS.

LE CAPITAINE.

AVANÇONS sans bruit. Vas dire à
la fervante que je suis dans la rue.

REBOLLEDO.

J'y vais; mais que vois-je? il y a
du monde à la porte.

LE SERGENT.

La lune donne de ce côté-là, & je
crois appercevoir que c'est Isabelle.

LE CAPITAINE.

C'est elle-même; mon cœur me l'a
dit avant toi: voilà une heureuse
rencontre, il faut tout hasarder.

LE SERGENT.

Etes-vous en état d'entendre un
avis?

LE CAPITAINE.

Non.

COMÉDIE. 75

LE SERGENT.

En ce cas je ne dis rien, faites ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Je vais m'avancer & enlever Isabelle. Vous autres, empêchez à grands coups d'épées qu'on ne me suive.

LE SERGENT.

Allez, nous sommes tout prêts.

LE CAPITAINE.

Souvenez-vous que l'endroit du rendez-vous est sur la montagne voisine, à l'entrée du chemin à droite.

C R E S P O.

Nous sommes assez rafraîchis, rentrons.

LE CAPITAINE.

Il est tems, avançons mes amis. (*Il prend Isabelle entre ses bras.*)

I S A B E L L E.

Ah, traître! Monsieur, que voulez-vous?

LE CAPITAINE.

Excusez un amant furieux.

I S A B E L L E.

Ah, traître. Mon pere!

D ij

76 LE VIOL PUNI,
CRESPO, *aux Soldats qui l'empê-
chent de passer.*

Misérables ! vous me fermez le pas-
sage. Lâches, si j'avois mon épée.

R E B O L L E D O.

Retires-toi, ou tu es mort.

C R E S P O.

Et que m'importe la vie quand je
suis déshonoré ? A qui m'adresser
pour avoir mon épée : les suivre sans
armes, c'est m'exposer inutilement :
si je vais en chercher moi-même, je ne
saurai plus de quel côté ils seront al-
lés. Que faire ?

I N È S.

Tenez, voilà votre épée.

C R E S P O.

Donne, ma fille, donne, je sens
moins ma honte à présent que je puis
la venger. Rendez-moi ma fille, lâ-
ches, je veux mourir ou vous l'enle-
ver.

L E S E R G E N T.

Prends garde à toi, nous sommes
plusieurs.

COMÉDIE. 77

CRESPO. *Il les charge, mais en se battant il fait un faux pas & tombe.*

Ah! malheureux! la terre même me trahit.

REBOLLEDO.

Tue-le.

LE SERGENT.

Il y auroit trop de cruauté à lui ôter à la fois l'honneur & la vie. Il vaut mieux l'attacher à un arbre afin qu'il ne puisse pas aller chercher du secours.

ISABELLE, *qu'on entend encore.*

Ah, mon pere! mon pere!

CRESPO.

Ah, ma chere fille!

REBOLLEDO.

Attachès le donc comme tu dis.

CRESPO, *qu'on ne voit pas.*

Ma fille, je n'ai plus que des larmes à te donner.

ISABELLE.

Ah, malheureuse!





SCENE XII.

La toile se leve , le théâtre représente une forêt traversée par le chemin que suit Juan.

JUAN, *seul.*

QUELLES voix lugubres entends-je ?

CRESPO, *qu'on ne voit plus.*

Infortuné !

JUAN.

Quelqu'un gémit. Je cherche en vain mon cheval qui m'est échappé. Je ne puis pas le retrouver dans l'obscurité, mais j'entends de deux côtés des cris plaintifs. Ce sont deux malheureux qui m'appellent à leur secours autant que je puis le distinguer de si loin. C'est un homme & une femme ; en les délivrant j'accomplirai les deux préceptes de mon pere, d'honorer les femmes & de ne me battre que pour une bonne occasion. (*Il court où il a entendu les cris.*)



TROISIÈME JOURNÉE.



SCÈNE PREMIÈRE.

ISABELLE, seule.

Elle est au désespoir ; car enfin puisqu'il faut le dire la pauvre fille a été violée. Dans sa douleur elle s'en prend à toute la nature. Elle défend à la lumière de paroître à ses yeux ; elle engage l'étoile du jour à ne point avancer l'aurore ; elle exhorte le soleil à rester un peu plus long-tems au sein des mers pour ne point voir dans son histoire la plus horrible méchanceté qui ait jamais crié vengeance contre les hommes. Malgré cela , pourtant , le soleil & l'aurore avancent toujours ; elle se plaint de ce qu'ils se joignent à ses persécuteurs , pour redoubler sa honte. Ce n'est point là le langage du désespoir mais c'est celui de nos tragédies dans le même tems. Enfin Isabelle ajoute :

QUE ferai-je ? Retourner à la maison , c'est donner le coup de la mort

D iv

80 LE VIOL PUNI,

à mon respectable pere. Il faisoit autrefois tout son plaisir de l'éclat de mon honneur , aujourd'hui si tristement éclipsé. Si je reste ici par égard pour lui , la calomnie va me poursuivre ; on me croira complice de l'infamie qui m'accable. Ah , j'ai eu tort d'éviter la rencontre de mon frere ! Il m'auroit ôté la vie , sans doute , en apprenant mon malheureux sort. Eh bien ! ne valoit-il pas mieux périr de sa main ? Je vais le chercher & lui demander la mort : mais l'écho répète une voix lamentable.

C R E S P O , qu'on ne voit point.

N'y auroit-il personne qui ait assez de compassion pour terminer mes malheurs avec ma vie.

I S A B E L L E .

Cette voix me pénètre , quoique je puisse à peine l'entendre.

C R E S P O .

Donnez-moi la mort pour peu que vous ayez le cœur sensible.

I S A B E L L E .

O Ciel ! un autre infortuné appelle aussi la mort ! Je ne suis pas la seule malheureuse qui déteste le jour. Mais

COMÉDIE. 81

que vois-je ? (*Le jour augmente ; on aperçoit Crespo attaché.*)

C R E S P O.

O qui que vous soyez , qui osez marcher sur cette affreuse montagne , venez me donner le trépas ; mais , Ciel ! qui est-ce qui s'offre à mes yeux ?

I S A B E L L E.

C'est mon pere lié à un chêne !

C R E S P O.

C'est ma fille qui fait retentir l'air de ses gémissemens !

I S A B E L L E.

Ah , mon pere ! mon cher pere !

C R E S P O.

Ma fille , coupe ces cordes , délivres-moi.

I S A B E L L E.

Hélas ! si je le fais , oserai-je ensuite vous conter mes disgraces ; vous m'ôterez la vie quand vous saurez de quelle honte votre déplorable fille.....

C R E S P O.

Arrête , Isabelle , ne poursuis pas ; je t'entends. Hélas ! il est des malheurs.

D v

82. LE VIOL PUNI,

qu'on n'a pas besoin d'apprendre pour les connoître !

I S A B E L L E.

Il faut que vous sachiez tout. Vous vous souvenez du moment où je fus séparée de vous. Ce Capitaine, cet hôte perfide me prit dans ses bras & m'apporta dans cet horrible lieu qu'il avoit destiné déjà à lui servir d'asyle. J'entendois encore vos cris dans l'éloignement ; mais bientôt je me vis livrée seule & sans secours à toute sa fureur. Le barbare essaya de justifier sa violence, & d'en obtenir le pardon. Prières, sentimens, délicatesse, il mit tout en usage mais inutilement. Alors, furieux, plein de rage..... Hélas, vous m'entendez ! ma rougeur & mon désespoir en disent assez..... Je demandois du secours au Ciel..... Je n'eus plus besoin que d'implorer sa vengeance. Cependant le jour se leve : j'apperçois mon frere, lui-même me reconnoît avant que je lui dise rien ; il devine ce que je ne pouvais lui déclarer. Sans parler il fond l'épée à la main sur mon infame ravisseur qui se défend. Pour moi effrayée, allarmée de leurs épées, crai-

gnant autant la colere de l'un, que je desirois la punition de l'autre, je m'enfuis, non sans tâcher de voir de loin l'événement du combat. En peu de tems mon frere blesse son ennemi, le renverse. J'allois me joindre à lui pour me venger moi-même, quand des Soldats sont accourus : mon frere vouloit se défendre, mais accablé par le nombre, il est obligé de chercher son salut dans la retraite. Il leur abandonne le traître que je leur ai vu reporter au village. Pour moi, triste, désespérée, mourante, j'ai couru, j'ai erré dans la montagne jusqu'au moment où je vous ai trouvé. A présent que vous savez tout, voyez quel sort je mérite; je suis votre fille, je suis déshonorée; voyez s'il faut que je meure pour rétablir votre gloire, ou s'il faut que l'on dise que pour ressusciter votre honneur, vous avez ôté la vie à votre fille.

C R E S P O.

Leves-toi, Isabelle. Il ne faut pas ici nous amuser à verser des larmes. Suis-moi, retournons à la maison; mon fils est en danger : il faut savoir où il est & tâcher de l'en tirer.

D vj

84 LE VIOL PUNI,

ISABELLE, *à part.*

Sa tranquillité est-elle prudence ou
dissimulation.

CRESPO.

Marchons. Vive Dieu, si le Capi-
taine est au village, il sera trop heu-
reux de mourir de sa blessure. S'il ré-
chappe de celle-là, il n'évitera point
celle que ma main lui réserve.



SCENE II.

LE GREFFIER, CRESPO,
ISABELLE.

LE GREFFIER.

MONSIEUR, réjouissez-vous.

CRESPO.

Me réjouir, & de quoi?

LE GREFFIER.

On vient de vous nommer Alcalde,
& pour entrer en exercice, vous avez
déjà deux grands événemens. L'un,
c'est l'arrivée du Roi qui doit être ici
ce soir ou demain à ce qu'on dit.

L'autre, c'est qu'on a rapporté en secret au village le Capitaine de cette Compagnie qui est partie hier. Il est bien blessé ; on ne dit pas par qui. Mais il faudra toujours faire des recherches ; il y aura beaucoup à gagner pour le Juge.

C R E S P O , *à part.*

O Ciel ! quand je ne suis occupé que de ma vengeance, on me donne une Charge (16) qui me met en état de la satisfaire. Mais comment écouter mon ressentiment, quand on me confie le soin d'arrêter celui des autres ? Il faut du tems pour prendre un parti. (*Haut.*) Je reçois avec reconnaissance l'honneur qu'on me fait.

L E G R E F F I E R.

Allons à la Maison de-Ville , vous y prendrez possession , & vous ferez ensuite les recherches nécessaires.

(16) L'Espagnol dit la *Baguette de la Justice*. C'est qu'en Espagne les Alcaldes n'ont point d'autre marque de distinction qu'une Baguette blanche. Avec cela , cependant , ils sont si respectés , que dès qu'ils paroissent , il n'y a point de tumulte qui ne s'appaise.

86 LE VIOL PUNI,

C R E S P O , à sa fille.

Allez, retirez-vous à la maison.

I S A B E L L E.

Non, mon père, je dois vous accompagner.

C R E S P O.

Ma fille, vous avez désormais un Juge pour père; comptez qu'il vous rendra justice.



S C E N E III.

LE CAPITAINE, *le bras en écharpe*,
LE SERGENT, SOLDATS.

L E C A P I T A I N E.

MA blessure n'étoit rien. Pourquoi m'avez-vous rapporté ici?

L E S E R G E N T.

On n'a pu le savoir qu'après vous avoir pansé, & sans cette précaution vous couriez risque de la vie.

L E C A P I T A I N E.

Puisque me voilà en bon état, ce

COMÉDIE. 87

feroit une folie de nous arrêter , retirons-nous avant qu'on sache que nous sommes ici. Avez-vous-là tous ceux qui m'ont suivi ?

LE SERGENT.

Ils y font.

LE CAPITAINE.

En ce cas tirons-nous au plutôt des mains de ces coquins de payfans ; s'ils venoient à être instruits de mon retour , nous ne nous échapperions peut-être pas fans danger.

UN SOLDAT.

Voilà la Justice qui entre ici.

LE CAPITAINE.

Et qu'est-ce que j'ai de commun avec la Justice ?

LE SOLDAT.

Je n'en fais rien , mais la voilà.

LE CAPITAINE.

Tant mieux , après tout , j'aime mieux tomber entre ses mains que dans celles des payfans. Elle sera forcée de me renvoyer au conseil de guerre, de qui je ne redoute rien, quelque délicate que soit mon affaire.

88 LE VIOL PUNI,

LE SOLDAT.

Sans doute que ce maraud de payfan
aura rendu sa plainte.

LE CAPITAINE.

C'est ce que je pense.

CRESPO, *en dehors.*

Saisissez-vous de toutes les portes,
& ne laissez pas sortir un seul des
Soldats qui sont ici, sans exception.
S'il s'en présente un, tuez-le moi
sans balancer.



SCENE IV.

LE CAPITAINE, LE SERGENT,
SOLDATS, CRESPO, *la Baguette
d'Alcalde à la main, & suivi d'une
troupe de Paysans armés.*

LE CAPITAINE.

COMMENT? On ose entrer ainsi
chez moi? Mais, que vois-je?

CRESPO.

On ose dites-vous? En effet, la

COMÉDIE. 89

Justice à bien des permissions à demander.

LE CAPITAINE.

La Justice ! Quelque titre que vous ayez depuis hier , apprenez que vous n'avez aucun pouvoir sur moi.

CRESPO.

Monsieur , point d'emportement , je ne viens ici que pour un seul objet , mais il faut , s'il vous plaît , que nous soyons seuls.

LE CAPITAINE , à ses Soldats.

Sortez tous.

CRESPO , aux Paysans.

Sortez aussi , ayez toujours l'œil sur les Soldats.

LE GREFFIER.

Nous n'y manquerons pas.





SCENE V.

LE CAPITAINE, CRESPO.

C R E S P O.

COMME Magistrat je me suis servi de mon autorité pour vous forcer à m'écouter ; à présent je ne suis plus qu'un simple particulier. (*Il pose sa baguette.*) Je ne veux que vous confier mes chagrins. Nous sommes seuls , Dom Alvare. Il est tems de rompre le silence & de vous ouvrir mon cœur. Je suis honnête homme. Excepté peut-être la noblesse , dieu m'est témoin qu'il ne me reste au monde rien à désirer. Je me suis toujours vu respecté de mes égaux & estimé de mes supérieurs. J'ai du bien suffisamment. Il n'y a pas de laboureur plus riche dans toute la contrée. Ma fille a reçu une éducation vertueuse & sage ; elle ne la démentira point , si du moins elle ressemble à sa mere. Enfin mes richesses ne m'attirent point d'envieux.

Ma modération n'est point suspecte. Il faut bien que ce peu de vertu, dont on me loue, soit solide, puisque personne n'en doute, quoique je vive dans un fort petit endroit, où l'on n'aime rien tant que de chercher aux autres des défauts & de les faire remarquer. Que ma fille soit belle, on peut en juger par les excès où votre passion vous a porté, quelque tristes qu'ils soient d'ailleurs pour moi. Malgré la grandeur de l'outrage que vous m'avez fait, je desire moi-même de l'enfvelir dans l'oubli. Vous savez qu'il n'y a pour cela qu'un moyen. Il me sera avantageux, & ne sauroit, je pense, vous devenir funeste. Prenez tout mon bien, je ne m'en réserve pas un sou pour mon fils ni pour moi. Je le forcerai à venir se mettre à vos pieds, pour vous demander pardon de la blessure qu'il vous a faite, & du reste nous vivrons comme nous pourrons, dussions-nous mendier notre pain, dussions-nous nous vendre nous-mêmes pour augmenter encore la dot que je vous offre; mais rendez-moi l'honneur que vous m'avez ôté. Le vôtre n'en souffrira pas. Si vos enfans se trouvent

mes petits-fils, croyez-moi, la noblesse de votre sang purifiera chez eux la roture du mien. Enfin ayez pitié de mes cheveux gris (17). (*Il se met à genoux.*) J'embrasse vos genoux, laissez-vous toucher par les larmes dont je les arrose. Je vous demande l'honneur que vous m'avez fait perdre. A nous voir tous deux on auroit peine peut-être à croire que je sois l'offensé. Mais n'importe, rien ne me coûte en ce moment. J'aurois pu, songez-y bien, me faire justice à moi-même de l'outrage dont vous avez chargé ma vieillesse. Cependant j'aime mieux n'en devoir qu'à vous la réparation.

L E C A P I T A I N E.

C'en est trop vieux babillard, tu es bien heureux que ta fille soit belle, fans quoi je pourrois bien me

(17) L'Espagnol dit : *Je pleure sur mes cheveux gris : ma poitrine en y voyant ainsi la neige & l'eau se mêler, croit qu'ils se fondent.* Ces expressions & d'autres qui peuvent nous paroître aussi ridicules, ne font point de tort au pathétique dont cette Scène est remplie.

C O M É D I E. 93

venger à tes dépens de l'insolence de ton fils. Vas, si tu veux rétablir ton honneur l'épée à la main, je ne te crains pas : si tu veux me faire un procès, je te crains encore moins : tu n'as point de pouvoir sur mes pareils.

C R E S P O.

Quoi ! mes plaintes ne vous touchent point !

L E C A P I T A I N E.

Les larmes des vieillards, des femmes & des enfans, sont sans conséquence.

C R E S P O.

Mon désespoir ne vous arrachera pas un mot propre à ma consolation !

L E C A P I T A I N E.

Ta consolation ! T'en faut-il d'autre que la bonté que j'ai de ne pas t'ôter la vie ?

C R E S P O.

Voyez que je suis à vos pieds, que je vous demande l'honneur.

L E C A P I T A I N E.

Quel tourment !

94 LE VIOL PUNI,

C R E S P O.

Songez que je suis aujourd'hui l'Alcalde du pays.

L E C A P I T A I N E.

Que m'importe ? Le conseil de guerre fera bien me tirer d'ici.

C R E S P O.

C'est-là votre dernière résolution ?

L E C A P I T A I N E.

Oui, vieux bavard.

C R E S P O.

Il n'y a plus rien à faire ?

L E C A P I T A I N E.

Non, sinon que tu te taises, c'est le meilleur parti.

C R E S P O.

Pas autre chose absolument ?

L E C A P I T A I N E.

Non.

C R E S P O. *Il se leve.*

Soit : eh bien, je vous jure que vous me le payerez. (*Il prend sa baguette.*)
Hola, quelqu'un.

L E G R E F F I E R.

Monseigneur.

COMÉDIE. 95

LE CAPITAINE.

Que veulent donc tous ces coquins ?



SCÈNE VI.

LE CAPITAINE, CRESPO,
LE GREFFIER, *les Paysans.*

LE GREFFIER.

QUE voulez-vous ?

CRESPO.

Qu'on faisisse Monsieur.

LE CAPITAINE.

Vous n'en avez pas le droit. Vous ne pouvez pas arrêter un homme comme moi, un homme au service du Roi.

CRESPO.

Nous verrons ; mais du moins vous ne sortirez d'ici que lié ou mort.

LE CAPITAINE, *en voulant se jeter sur lui.*

Je te ferai bien voir que je suis vivant.

C R E S P O.

Je vous montrerai que je ne suis pas mort. Qu'on le traîne en prison.

L E C A P I T A I N E.

Il faut bien céder à la force. Le Roi me fera justice de cet affront.

C R E S P O.

A la bonne heure. Il me la fera aussi ; il n'est pas loin : il nous entendra tous deux. Il faut commencer par quitter votre épée.

L E C A P I T A I N E.

Mon épée !

C R E S P O , *en la lui ôtant.*

Oui , un prisonnier n'en a pas besoin.

L E C A P I T A I N E.

Malheureux, fais tu que tu me dois du respect.

C R E S P O.

Cela est vrai. Qu'on le mene respectueusement dans la prison ; qu'on lui mette respectueusement une paire de bons fers ; qu'on empêche surtout les deux Soldats , qui l'accompagnoient, de lui parler ; qu'on les renferme aussi ; ensuite nous
les

les interrogerons respectueusement tous trois, & si leurs dépositions sont suffisantes, je jure Dieu que je vous fais pendre le plus respectueusement du monde.

L E C A P I T A I N E.

Les misérables sont les plus forts.
(*On l'emmene.*)



S C E N E V I I.

On amene REBOLLEDO, & LA
VIVANDIERE *en Page.* LE
GREFFIER, CRESPO.

L E G R E F F I E R.

J E n'ai pu attraper que ce Soldat avec ce Page ; l'autre s'est échappé.

C R E S P O.

Voilà le coquin qui chantoit hier. Cela pourroit bien ne lui plus arriver de sa vie.

R E B O L L E D O.

Quel mal y a-t-il à chanter ?

Tome II.

E

C R E S P O.

Il n'y a point de mal , j'en suis si bien convaincu que je vais te faire chanter de la bonne maniere. Prépare-toi à me répondre.

R E B O L L E D O.

Eh , sur quoi ?

C R E S P O.

Sur ce qui s'est passé cette nuit.

R E B O L L E D O.

Votre fille en fait des nouvelles , je pense.

C R E S P O.

Tu changeras de ton. (*Il veut aussi interroger la Vivandiere , & la menace de la question. Elle s'en moque , parce , dit-elle , qu'elle est enceinte. Comme elle est habillée en Page il y a une équivoque assez indécente sur l'espece d'emploi auquel elle peut servir à son maître. Crespo sort outré de l'impudence de ces misérables.*)



 SCENE VIII.

 JUAN, *seul.*

DEPUIS que j'ai blessé le traître , j'ai couru par-tout sans trouver ma sœur. Je me hasarde à venir jusqu'ici pour raconter à mon pere tout ce que j'ai vu , & lui demander ses conseils pour sauver ma vie ou recouvrer mon honneur.

 SCENE IX.

 ISABELLE, *accablée de tristesse,*
 INÈS, JUAN.

I N È S.

MA chere cousine , oublie un peu ta douleur. Vivre ainsi dans l'affliction , ce n'est pas vivre , c'est vouloir se tuer.

I S A B E L L E.

Et qui t'a dit , ma chere Inès , que

E ij

100 LE VIOL PUNI,
la vie ne m'étoit pas à charge ?

J U A N.

Je dirai à mon pere Mais n'est-ce pas là ma sœur ? Oui , c'est elle. Pourquoi tarder ? (*Il tire son épée pour la percer.*)

I N È S.

Mon cousin.

I S A B E L L E.

Mon frere, que faites-vous ?

J U A N.

Je veux venger mon honneur, que tu m'as ravi.



S C E N E X.

CR ESPO, ISABELLE, INÈS,
JUAN.

C R E S P O.

Qu'y a-t-il donc ?

J U A N.

Je veux me laver d'un affront,
punir celle qui nous déshonore.

C R E S P O.

Cela suffit ; mais qui vous a donné la hardiesse de revenir ici ?

J U A N.

Quelle faute ai-je commise ?

C R E S P O.

Quoi ! après avoir assassiné votre Capitaine.

J U A N.

Si je l'ai fait, mon pere, c'étoit pour soutenir la gloire de votre nom & du mien. Je me suis battu en galant homme.

C R E S P O.

Bon, bon, mon fils. Hola, qu'on le mene aussi en prison.

J U A N.

Quoi ! tant de rigueur pour votre fils.

C R E S P O.

Ce seroit mon pere, que j'agirois de même. (*A part.*) Par ce moyen je mets sa vie en sûreté, & j'ai le plaisir de donner un rare exemple de justice.

J U A N.

Ecoutez au moins mes raisons. Sa-

102 L E V I O L P U N I ,

chez pourquoi après avoir blessé un traître , j'ai voulu.....

C R E S P O .

Je fais tout ; mais ce n'est pas assez que ton pere le sache , il faut encore que le Juge soit instruit. Je fais faire les informations ; mais jusqu'à ce qu'elles soient à ta décharge , il faut que je te laisse en prison.

J U A N .

Quelle conduite ! vous ôtez l'honneur à qui vous le rend , vous le laissez à qui vous l'ôte. (*On l'emmene.*)

C R E S P O .

Vous , Isabelle , allez signer la requête donnée en votre nom , contre celui qui vous a insultée.

I S A B E L L E .

Quoi ! vous qui voulez cacher ma honte , vous songez à la publier ? Pourquoi rompre le silence , si je ne puis espérer d'être vengée ? Non , mon pere , non , je ne puis y consentir. (*Elle s'en va.*)

C R E S P O .

Inès , elle se repentira de ne pas

fuir ce que je lui ordonne avec de
bonnes vues.



SCÈNE XI.

DOM LOPE, CRESPO.

DOM LOPE.

OUVREZ, ouvrez.

CRESPO.

Qui frappe ainsi chez moi? Mais
on entre.

DOM LOPE.

C'est moi, mon ami, un grand
chagrin m'oblige de revenir ici sur
mes pas. Je t'aime trop pour aller
descendre ailleurs.

CRESPO.

Vous me faites toujours honneur.

DOM LOPE.

Sais-tu que je n'ai point vu ton
fils?

CRESPO.

Vous en saurez bientôt la raison;

104 L E V I O L P U N I ,

mais faites-moi le plaisir de me dire
ce qui vous ramene ?

D O M L O P E .

C'est la plus grande insolence qu'on
puisse imaginer, une effronterie com-
me on n'en voit point. Un Soldat
m'a joint en chemin & m'a dit.....
Tu m'en vois encore tout hors de
moi de colere.

C R E S P O .

Poursuivez.

D O M L O P E .

Qu'un coquin d'Alcalde avoit fait
mettre ici le Capitaine en prison, &
mordieu cela m'a si fort ému, que je
n'en ai plus senti la douleur de ma
jambe, quoiqu'elle m'empêchât d'al-
ler aussi vite que j'aurois voulu pour
punir plutôt cette indignité. Vive
Dieu, je veux faire mourir le coquin
à coups de bâton.

C R E S P O .

En ce cas-là, vous pourriez bien
perdre votre peine, je ne crois pas
que l'Alcalde se laisse donner des
coups de bâton.

DOM LOPE.

Il faudra mordieu bien qu'il les reçoive.

CRESPO.

Je ne crois pas que personne vous conseille d'en venir-là. Savez-vous pourquoi il a fait arrêter ce Capitaine ?

DOM LOPE.

Non, mais quoi qu'il ait fait, c'est à moi qu'il falloit demander justice. On doit savoir que je suis bon pour le faire punir s'il le mérite.

CRESPO.

Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un Alcalde ?

DOM LOPE.

Qu'est-ce que ce seroit ? un misérable payfan, sans doute.

CRESPO.

Misérable payfan soit, mais s'il se le met en tête, tel qui pense lui donner des coups, pourroit pardieu bien en attraper.

DOM LOPE.

Je suis pardieu curieux de le voir ; veux-tu me dire où il demeure.

E v

C R E S P O.

Pas loin d'ici.

D O M L O P E.

Qui est-il enfin?

C R E S P O.

Moi.

D O M L O P E.

Je m'en doutois, morbleu.

C R E S P O.

C'est morbleu la vérité.

D O M L O P E.

J'en suis fâché, mais, mon ami,
ce qui est dit est dit.

C R E S P O.

A la bonne heure, Monsieur, &
ce qui est fait est fait.

D O M L O P E.

Je viens pour l'affaire du prison-
nier & pour châtier l'impertinence de
l'Alcalde.

C R E S P O.

Moi je le tiens en prison pour le
crime qu'il a commis.

D O M L O P E.

Sais-tu qu'il est au service, & qu'il
n'a d'autre juge que moi?

C R E S P O.

Savez-vous qu'il m'a enlevé ma
fille de ma maison ?

D O M L O P E.

Sais-tu que je veux seul connoître
de cette affaire ?

C R E S P O.

Savez-vous qu'il l'a violée ?

D O M L O P E.

Sais-tu le risque que tu cours en
empiétant sur mes droits ?

C R E S P O.

Savez-vous que je l'ai prié à ge-
noux de m'accorder une réparation,
& qu'il l'a refusée ?

D O M L O P E.

Que tu me fais un affront ?

C R E S P O.

Il m'en a bien fait un autre.

D O M L O P E.

Je m'engage à te faire justice.

C R E S P O.

Je n'ai jamais prié personne de
faire pour moi ce que je pouvois faire
moi-même.

103 LE VIOL PUNI;

D O M L O P E.

Enfin, il faut que j'aie le prisonnier ;
j'y suis engagé.

C R E S P O.

Moi, j'ai commencé son procès.

D O M L O P E.

Quel procès ?

C R E S P O.

Quelques feuilles de papier où j'ai
soin d'écrire les informations que je
fais.

D O M L O P E.

Je m'en vais toujours à la prison.

C R E S P O.

Vous êtes le maître ; mais songez
seulement qu'il y a ordre de recevoir
à coups de fusil tous ceux qui en ap-
procheront.

D O M L O P E.

Je ne crains guere tes fusils ; mais
cependant il ne faut rien risquer ici.
Hola, Soldat, vas vite dire à toutes
les Compagnies qui sont en marche
aux environs, de venir ici en bataille,
les fusils chargés & la meche allu-
mée.

LE SOLDAT.

Cela n'est pas nécessaire ; en apprenant ce qui se passe ici , elles sont venues d'elles-mêmes.

DOM LOPE.

Nous allons donc voir si on me rendra le prisonnier ou non.

CRÉSPÉ.

Je m'en vais moi voir à exécuter ce que j'ai à faire auparavant. *(Ils sortent tous deux du théâtre qui reste vuide un moment. Mais on entend derrière battre le tambour.)*

DOM LOPE, *crie :*

Voilà la prison où est le Capitaine. Marche, Soldat, si on ne le rend pas à l'instant, mets le feu à la prison. Si le village veut résister, mets le feu au village.

LE GREFFIER.

Quand ils devroient tout brûler, ils ne l'auront pas.

LES SOLDATS.

Périssent tous les Payfans !

CRÉSPÉ.

Soit , qu'ils périssent, puisqu'ils

110 LE VIOL PUNI,
n'ont plus autre chose à faire. (*Dom
Lope arrive, brise la prison, enfonce la
porte.*)



S C E N E XII.

DOM LOPE ET SES SOLDATS
d'un côté, de l'autre, CRESPO,
LE ROI ET SA SUITE.

L E R O I.

Q U'EST-CE qu'il y a? est-ce ainsi
qu'on se prépare à me recevoir?

D O M L O P E.

Cela vient, Sire, de l'insolence
d'un payfan, & si votre Majesté étoit
arrivée un peu plus tard, elle auroit
trouvé le village tout en feu.

L E R O I.

Qu'est-il donc arrivé?

D O M L O P E.

Un Alcalde a arrêté un Capitaine,
& quand je l'ai demandé il a refusé de
le rendre.

COMÉDIE. III

LE ROI.

Qui est cet Alcalde ?

CRESPO.

Moi.

LE ROI.

Quelle raison avez-vous ?

CRESPO, *en lui montrant des papiers.*

Ce procès où il est bien prouvé que cet Officier a enlevé une fille, qu'il l'a violée, qu'il a refusé de l'épouser malgré les larmes de son pere.

DOM LOPE.

Ce pere est l'Alcalde lui-même.

CRESPO.

Qu'importe ? Si un Etranger m'étoit venu demander justice, je la lui aurois rendue. Ne puis-je pas faire pour ma fille ce que j'aurois fait pour d'autres ? J'ai fait arrêter impitoyablement mon propre fils. Pouvois-je refuser d'écouter ma fille ? Qu'on fasse reviser le procès ; qu'on voie si j'ai suborné les témoins, & qu'on me punisse, si je le mérite.

LE ROI.

Le procès est bien instruit, mais vous n'avez pas le droit de faire exé-

112 LE VIOL PUNI,

cuter la sentence. Il y a d'autres tribunaux qui doivent en connoître ; ils sont équitables ; renvoyez-y le prisonnier.

C R E S P O.

Cela seroit difficile , Sire. Il n'y a ici qu'un tribunal ; toutes ses sentences s'exécutent d'abord , & la mienne l'est déjà.

L E R O I.

Que dites-vous ?

C R E S P O.

Si vous ne me croyez pas , tournez ici les yeux. (*On voit le Capitaine assis , mais étranglé.*)

L E R O I.

Comment ! vous avez été assez hardi pour cela ?

C R E S P O.

Vous avez trouvé la sentence juste , je ne suis donc pas coupable.

L E R O I.

Je ne savois pas qu'elle fût exécutée.

C R E S P O.

Sire , toute votre justice n'est qu'un seul corps ; mais elle a plusieurs mains.

C O M É D I E. 113

Qu'importe laquelle de ces mains fait souffrir la mort à un homme qui la mérite ?

L E R O I.

Mais , au moins , puisqu'il étoit Officier & Gentilhomme , il falloit lui faire couper la tête.

C R E S P O.

Sire , les gentilshommes de ce pays-ci ne donnent pas d'exercice au bourreau , au moyen de quoi il n'a jamais appris à couper des têtes. Au reste , ceci est l'affaire du mort ; & jusqu'à ce qu'il revienne s'en plaindre lui-même , je ne vois pas que personne doive s'y intéresser.

L E R O I.

Dom Lope , il n'y a point de remède ; le coupable méritoit la mort , & la forme n'est rien , quand le fonds est juste. Allons , que les Soldats marchent , & qu'il n'en reste pas un seul ici. Pour vous , Crespo , je vous fais Alcalde perpétuel de ce lieu. (*Il s'en va.*)

C R E S P O.

Il n'y a que vous capable d'honorer ainsi l'amour de la justice.

114 LE VIOL PUNI,

D O M L O P E.

Tu es heureux que le Roi soit arrivé.

C R E S P O.

Par dieu ! quand il ne feroit pas arrivé, tout étoit fait.

D O M L O P E.

N'auroit-il pas mieux valu me prévenir, me livrer le prisonnier, & mettre à couvert l'honneur de ta fille ?

C R E S P O.

Ma fille ! elle est dans un couvent de son choix ; elle y trouvera un époux qui s'inquiete peu de la qualité.

D O M L O P E.

Du moins, rends-moi les autres prisonniers.

C R E S P O.

Volontiers. (*Aux Paysans qui gardent la prison.*) Faites-les sortir ?

D O M L O P E, après les avoir examinés.

Ton fils n'y est pas ; il m'appartient : pourquoi ne me le pas rendre ?

C R E S P O.

Je prétends le punir du malheur

COMÉDIE. 115

qu'il a eu de frapper son Capitaine. Il est vrai que c'étoit pour venger son honneur ; mais, enfin, il pouvoit s'y prendre autrement.

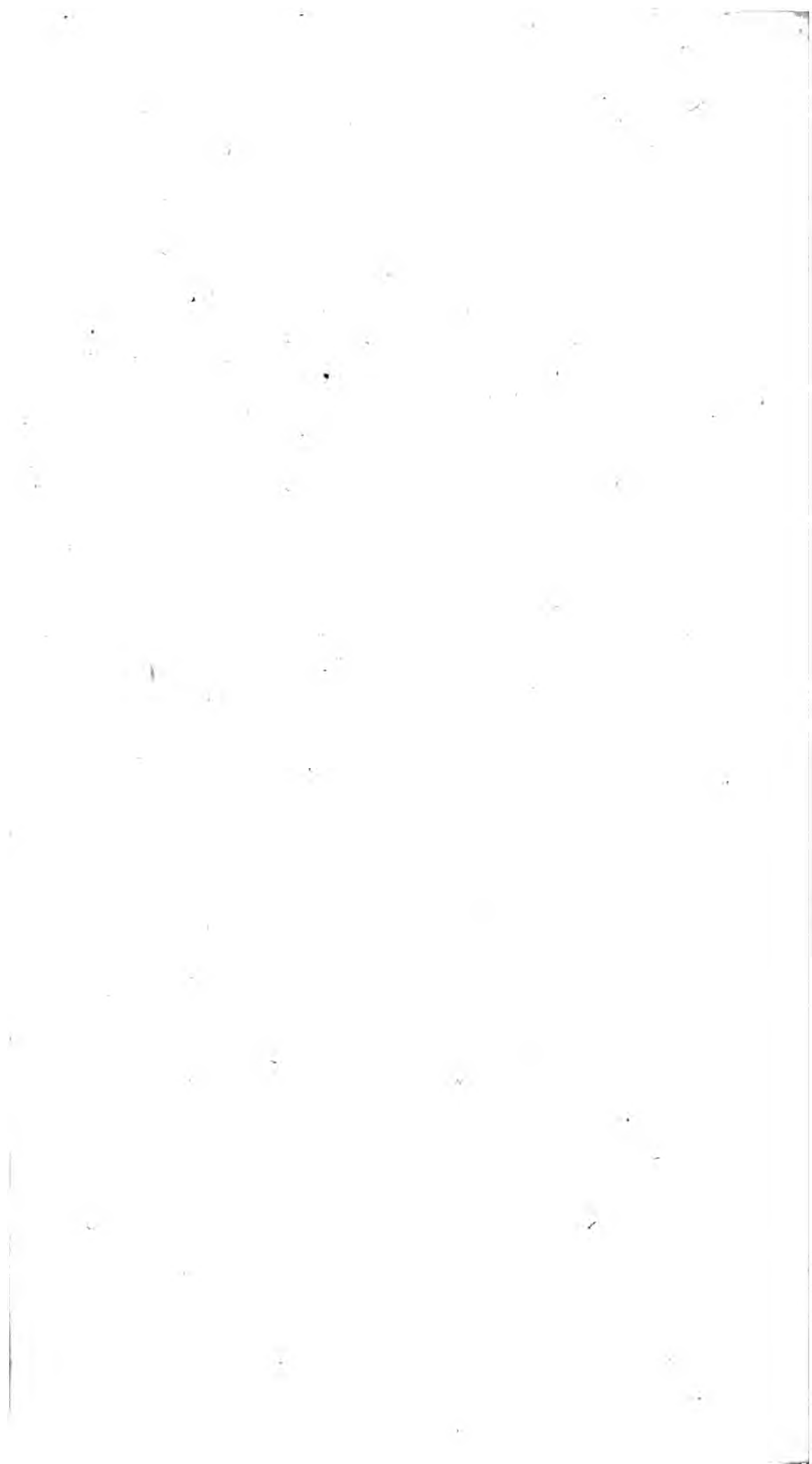
DOM LOPE.

Tu en a assez fait, rends le moi, & qu'il ne soit plus question de rien.

CRÉSPO.

Avec plaisir, le voilà.

F I N.



LA
CLOISON,

En Espagnol;

EL ESCONDIDO Y LA TAPADA,

COMÉDIE

*De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.*

P E R S O N N A G E S.

DOM C E S A R, *Amant d'Isabelle.*

DOM F E L I X, *frere de Célia.*

DOM J U A N, *Amant d'Isabelle &
son cousin.*

DOM D I E G O, *pere d'Isabelle.*

M O S Q U I T O, *Valet de Dom Cesar.*

C A S T A Ñ O, *Valet de Dom Juan.*

O C T A V I O.

I S A B E L L E, *fille de Dom Diego.*

C É L I A, *sœur de Dom Félix.*

B E A T R I X, *Suivante d'Isabelle.*

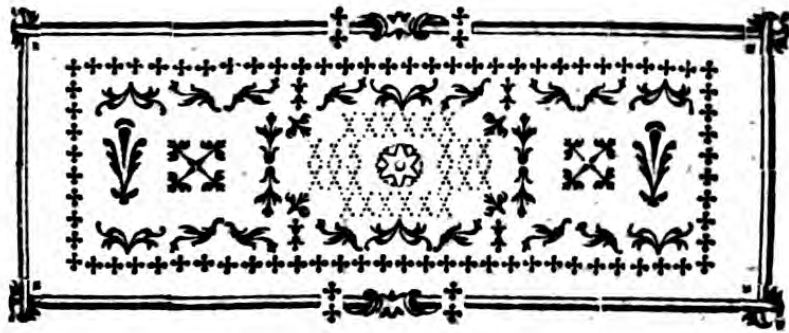
I N È S, *Suivante de Célia.*

G O N F A L O, *Cocher de Dom Diego.*

O T A N È S, *Ecuyer du même.*

D E S S E R G E N S.





L A

CLOISON.



PREMIERE JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM CESAR, MOSQUITO,
en habits de voyage & bottés.

D O M C E S A R.

P U I S Q U E nous ne pouvons pas
entrer à Madrid avant le soir, attache nos mules à ces arbres & atten-

dans la nuit dans ce bel endroit où la verdure paroît si fraîche.

M O S Q U I T O .

Voilà, Monsieur, les mules attachées; mais ne feroit-il pas plus dans l'ordre qu'elles nous attachassent nous-mêmes?

D O M C E S A R .

Pourquoi donc ?

M O S Q U I T O .

Parce qu'elles sont plus raisonnables.

D O M C E S A R .

Nous sommes donc deux fous ?

M O S Q U I T O .

Cela est vrai, avec une petite différence entre nous deux pourtant.

D O M C E S A R .

Qui est que....

M O S Q U I T O .

Oh ! que vous êtes fou de votre chef, & que moi je ne le suis que par une sotte complaisance qui m'engage à m'attacher sur vos pas.

D O M C E S A R .

Allons, voyons, prouve-moi un peu cela.

Mosquito.

M O S Q U I T O.

Il y a à peine trois mois que nous nous sommes enfuis de Madrid, après y avoir tué un gentilhomme, frere d'une certaine Dame à qui, dans le même tems, vous faisiez la cour; & ce qu'il y a de bon, c'est que vous étiez à la fois l'amant de sa sœur & son rival auprès d'une autre Dame; car vous ressemblez, en ce point, aux faiseurs de comédies: vous ne mettez jamais pour une femme sur la scene. Enfin nous étions heureusement arrivés en Portugal, & sur je ne fais quel chiffon, dont vous ne m'avez pas même dit le contenu, crac, nous voilà aux portes de Madrid, & puis vous êtes étonné que je vous prenne pour un fou? Par ma foi nous prenons tout le chemin, vous, de n'avoir bientôt plus de tête sur les épaules, & moi de me voir en belle place publique, les pieds à la hauteur de la tête des autres.

D O M C E S A R.

J'avoue bien que tu peux avoir quelque raison, quant au danger qui me menace, si je suis découvert. Mais que veux-tu? Autant vaut mourir ici

qu'à Lisbonne. Qu'importe, que ma présence me soit funeste à Madrid, puisque l'absence de ce que j'adore m'auroit également tué en Portugal?

M O S Q U I T O.

A la bonne heure; mais pourquoi me ramener, moi qui ne regrettois rien, & que les douleurs de l'absence n'auroient certainement jamais fait mourir. Cependant nous y voilà; encore faut-il bien que je sache les raisons d'une aventure dont je partage les risques. Vous ne m'avez rien dit encore de ce que vous venez faire ici.

D O M - C E S A R.

Volontiers, je vais te l'apprendre. Il est bien doux de s'occuper même des peines que l'amour cause. Il semble qu'elles en deviennent plus légères quand on a à qui les confier. Tu connois la beauté d'Isabelle. Je l'aimai dès que je la vis, & je n'oubliai rien pour parvenir à la toucher. Voyant que je ne pouvois y réussir, j'essayai de me guérir d'une passion si malheureuse par une autre passion. Je jettai mes yeux sur Célia; je m'efforçai de m'attacher à elle & de par-

venir à l'aimer ; mais mon cœur ne voulut jamais être complice de l'inconstance que me conseilloit la raison. Pour mon malheur, Dom Alonse, frere de cette beauté dont je tâchois d'é luder l'ascendant, étoit l'amant de celle que je feignois de servir. Je ne l'aimois point, je n'en étois pas jaloux. Cependant, par une biffarerie finguliere, je ne pus sans chagrin le voir un soir seul avec Célia, se promener dans le parc de..... Je voulus rompre le tête-à-tête, j'allai les joindre. Célia parut flattée de mon arrivée ; elle dit quelques mots trop obligeans pour moi. Dom Alonse, qui s'étoit apperçu de ces dispositions, en fut choqué ; il m'insulta. Nous mîmes l'épée à la main, & j'eus le malheur de remporter l'avantage ; je l'étendis mort à mes pieds. Tandis que j'attendois en Portugal que cette triste affaire fût assoupie, j'ai tout d'un coup reçu cette lettre de Célia.

(Il lit.)

« Rien n'é gale ma reconnoissance
 » pour le service que vous m'avez
 » rendu. Mon frere, comme vous sa-
 » vez, est absent, & vous ne pouvez
 » pas avoir de retraite plus sûre que

» ma maison , où sûrement on ne
 » s'avifera pas de venir vous cher-
 » cher. Ainsi acceptez-la , vous ferez
 » plus à portée d'arranger vos affaires.
 » Vous y ferez aussi secrètement que
 » vous pouvez le desirer , s'il n'est pas
 » possible de vous y recevoir aussi
 » bien que vous le méritez ».

Voilà la cause de mon retour , mon ami. En effet , il n'y a rien de plus impénétrable qu'une maison bourgeoise où il ne fera pas possible de soupçonner ma demeure. J'en pourrai sortir la nuit & accélérer mon accommodement ; car en fait d'affaires , il n'y a rien de tel que la présence de la partie. Au reste , ce n'est pas tant ce motif , je l'avoue , qui me conduit ici , que l'espérance de pouvoir quelquefois la nuit rendre mes hommages aux fenêtres de la charmante Isabelle. Il faudra bien me contenter de ce foible avantage ; puisque le meurtre de son frere m'ôte pour jamais l'espérance de la posséder ; & en effet , si je n'ai pu la gagner quand elle n'avoit rien à me reprocher , qu'en puis-je attendre après avoir causé le malheur de sa famille ? Voilà la véritable cause de mon retour. Je n'ai accepté

la maison de Célia que pour m'assurer le pouvoir d'adorer quelquefois les murailles de celle de ma maîtresse (1).

M O S Q U I T O .

Ma foi, Monsieur, je ne puis pas trop vous blâmer ; j'aime assez qu'un galant homme ait deux maîtresses. Quand on tire à deux buts différens, il y auroit bien du malheur si on les manquoit tous deux ; je vous imite de mon mieux. Je couche aussi en joue Béatrix & Inès ; si l'une m'échappe, l'autre me restera. Ainsi je les porte toutes deux l'une sur l'autre dans mon cœur, & je laisse au hasard à décider laquelle doit l'emporter.

(On entend un grand bruit & des femmes qui crient :)

Prends garde, arrête ivrogne, que fais-tu ?

M O S Q U I T O .

Monsieur, sauvons-nous, voilà des gens qui m'en veulent, ils m'appellent par mon nom.

(1) Il a bien fallu laisser dans ce récit quelques expressions & quelques idées Espagnoles : mais je l'ai abrégé des trois quarts.

126 LA CLOISON,

DOM CESAR.

Ah ! c'est un carrosse qui s'est embourbé dans une marre.

MOSQUITO.

Oui , & le voilà qui verse tout au milieu.

DOM CESAR.

Ce sont des femmes, il faut voler à leur secours.

MOSQUITO.

En voilà une bonne , mais il est parti. Voyons un peu combien il y aura de côtes rompues. Que vois-je , c'est Béatrix que l'on retire la première. Vive dieu , sa maîtresse est sans doute au fond. Cachons-nous.





SCÈNE II.

BEATRIX, *que le Cocher apporte,*
OTANÈS.

BEATRIX.

Au secours, je suis morte, mon mantelet, mes manchettes sont déchirées, & j'ai la tête brisée.

LE COCHER.

Quel malheur !

BEATRIX.

Coquin, tu nous as bien menées.

LE COCHER.

Voilà la première fois que cela m'arrive.

OTANÈS.

Pour peu que tu continues, tu pourras ouvrir une école de l'art de renverser des voitures

BEATRIX.

Quand il n'auroit de sa vie fait autre chose, il n'auroit pas mieux réussi.

O T A N È S.

Et Madame.

L E C O C H E R.

Un Cocher l'a retirée de l'eau à moitié morte.

O T A N È S.

Je vais avertir mon maître qui est ici près dans son jardin.

L E C O C H E R.

Moi, je vais chercher du secours pour tirer le carrosse.

M O S Q U I T O , *en se montrant.*

Béatrix.

B E A T R I X.

Que vois-je ? c'est Mosquito.

M O S Q U I T O.

C'est moi-même, mon enfant, j'arrive du bout du monde pour te voir. Je t'ai vue renversée, j'ai envie de m'en retourner.

B E A T R I X.

Et ton maître ?

M O S Q U I T O.

Il est ici, mais mort au moins, il faut du secret.

BEATRIX.

Sois tranquille , je n'ai point de langue.

MOSQUITO.

Ce n'est pas une raison ; vous autres , femmes , ressemblez aux coureurs qui n'en vont que mieux quand ils n'ont point de rate. Je crois que si vous n'aviez point de langue , vous n'en auriez que plus d'envie de parler.



SCENE III.

ISABELLE, *évanouie*, DOM CESAR
qui la porte entre ses bras, BEATRIX,
MOSQUITO.

ISABELLE, *revenant à elle*.

AH ! malheureuse que je suis.

DOM CESAR.

La voilà qui se reconnoît , il faut la quitter ; mais qu'importe que je meure pourvu qu'elle vive.

ISABELLE.

Où suis-je ?

230 LA CLOISON,

DOM CESAR.

Elle ne pourroit supporter ma vue ,
il faut la lui dérober. (*Il se couvre le
visage avec son manteau.*)

ISABELLE.

Que vois-je ? Qui êtes-vous ?

DOM CESAR, *en déguisant sa voix.*

Un homme assez favorisé du sort
pour avoir trouvé l'occasion de vous
être utile.

ISABELLE.

Pourquoi donc prendre tant de
précaution pour me cacher à qui je
suis redevable de la vie ?

DOM CESAR.

Vous ne me devez rien , Madame ,
je n'exige point de reconnoissance
d'un service qui fait tout mon bon-
heur ; daignez seulement ne m'en pas
avoir mauvais gré , & je suis plus
que satisfait.

ISABELLE.

Tant de générosité est un second
bienfait de votre part ; mais ne me
cachez pas qui vous êtes.

DOM CESAR.

Je n'ose vous l'apprendre.

ISABELLE.

Je veux le savoir.

DOM CESAR.

Ne le demandez pas , Madame ,
si mon repos vous est cher , & peut-
être le vôtre.

ISABELLE.

Que voulez-vous dire donc ?

DOM CESAR.

Si vous me connoissiez , vous ne
me pardonneriez-pas de m'être fait
connoître. En reculant cet instant fa-
tal , je prolonge au moins la durée
de votre reconnoissance.

ISABELLE.

Quoi ! j'aurois de la peine à sup-
porter votre vue ?

DOM CESAR.

Autant que j'ai de plaisir à vous
entretenir.

ISABELLE.

Je ne pourrois vous envisager sans
chagrin.

DOM CESAR.

Ni moi vous perdre sans douleur.

I S A B E L L E.

Je commence à entrevoir qui vous pouvez être.

D O M C E S A R.

Et moi je ne sens que trop le danger où je suis.

I S A B E L L E.

Je veux sortir d'embarras, c'est trop long-tems m'abandonner à des soupçons qui m'inquietent & qui m'affligent.

D O M C E S A R, *en se découvrant.*

Eh bien, soyez donc satisfaite, & que ma triste destinée s'accomplisse.

I S A B E L L E, *en soupirant.*

Quoi ! c'est vous ! ah ! malheureux, comment avez-vous la témérité de vous montrer dans un endroit aussi public ?

D O M C E S A R.

Et dans quel tems de ma vie n'ai-je pas été téméraire ?

I S A B E L L E.

Que venez-vous faire ici ?

D O M C E S A R.

Vous le voyez. La mort de votre

frere a causé ma fuite , mon retour vous donne la vie.

I S A B E L L E.

Songez - vous qu'elle doit me devenir à charge , s'il faut que je pense que c'est de vous que je la tiens (2).

B E A T R I X.

Madame , voilà Monsieur votre pere qui s'avance.

D O M C E S A R.

Que vais-je devenir ?

I S A B E L L E.

Il faut ici montrer qui je suis. Cesar, ne craignez pas que le ressentiment l'emporte dans mon cœur sur la reconnoissance , ni que je sois assez lâ-

(2) J'abrege infiniment , & même je prends la liberté de changer ici bien des choses qui nous paroîtroient fort peu dans la nature. Ici , par exemple , Cesar répond à sa maîtresse : *Mon chagrin est flatté de vous voir ainsi traiter votre vie dorénavant. C'est une consolation pour moi que quelqu'un déteste son existence , précisément par les raisons qui devroient l'engager à m'aimer.* Cela nous paroîtroit , avec raison , recherché , ou plutôt inintelligible. Ce n'est pas ainsi que la passion s'explique.

che pour préférer le plaisir de me venger à celui de reconnoître votre générosité. Allez , retirez - vous , vous le pouvez en sûreté.

D O M C E S A R .

Je vais donc vous quitter & par votre ordre.

I S A B E L L E .

Je vous dois la vie. En vous gardant le secret , je m'acquitte envers vous ; allez , mais songez que ce que je dois au sang de mon frere ne me permettra plus dorénavant de vous ménager. (*Il se retire.*)



S C E N E IV.

DOM DIEGO *entre avec ses gens* ,
ISABELLE , BEATRIX , LE
COCHER.

D O M D I E G O .

MARAUD , tu ne peux pas prendre garde à ce que tu fais. Eh bien , ma fille , qu'est-ce qu'il y a ?

ISABELLE.

Rien , mon pere ; la voiture a versé.

DOM DIEGO.

T'es-tu blessée ?

ISABELLE.

Non , heureusement.

DOM DIEGO.

En ce cas retournons donc vite à la maison. (*Ils s'en vont.*)



SCENE V.

Le theatre change , il représente la maison de Célia.

CÉLIA , DOM FELIX , INÈS.

CÉLIA.

VOTRE retour a quelque chose de bien étrange.

DOM FELIX.

La surprise qu'il vous cause auroit lieu de me paroître bien plus étrange encore.

C É L I A.

Ma surprise est bien naturelle. Vous arrivez avec précipitation de l'armée ; & pourquoi faire s'il vous plaît ? C'est pour faire fermer mes portes , mes fenêtres , avec tant de soin qu'il ne peut plus aujourd'hui y passer une mouche. Quelle raison , Dom Félix , vous rend donc si défiant ? D'où vous vient une inquiétude si extravagante ?

D O M F E L I X.

Célia , elle peut vous le paroître ; pour moi , quoique en effet la défiance ne soit pas toujours un motif suffisant de sécurité , j'y trouve au moins quelque raison d'être un peu plus tranquille.

C É L I A.

Vous êtes parti d'ici pour aller acquérir de la gloire en Italie ; il ne devoit être question que de vos exploits. Est-ce par de semblables folies que vous prétendez vous signaler ?

D O M F E L I X.

Cela suffit , Célia. Laissez-nous , Inès.

I N È S.

Il a quelque confiance à lui faire.

Puisque vous me pressez si vivement, je vais vous apprendre ce que j'avois intention de vous cacher. J'ai été instruit en Italie du danger que couroit en votre personne l'honneur de ma famille. On m'a écrit qu'au mois d'Avril dernier vous étiez sortie avec Dom Alonse ; que, tandis que vous étiez à vous promener au parc avec lui, un autre Cavalier étoit venu le charger l'épée à la main & l'avoit tué. Vous avez eu le bonheur de n'être pas reconnue : mais, enfin, c'est à cette imprudence que je reviens mettre ordre. Voilà, Célia, la cause de mon retour. Que m'importe de me couvrir de gloire ailleurs, si j'ai dans ma patrie une sœur qui me déshonore ? Qu'ai-je besoin d'accroître ma réputation par des traits de courage, si dans le même tems vous la ternissez par des lâchetés de ce genre ? Je ne voulois vous rien dire du sujet de mes chagrins ; mais vous m'avez arraché ce funeste secret. Songez, Célia, qu'après m'avoir outragé par vos paroles, vous devez m'appaiser en justifiant à mes yeux votre conduite.

C É L I A.

Croyez-vous donc me forcer à m'avouer coupable par de pareilles menaces? Non, Dom Félix, un cœur innocent n'a pas besoin de se justifier. Moi, être sortie pour me promener au parc? moi, m'y être laissé suivre par des Cavaliers? moi, y avoir été l'occasion d'un duel? quiconque a osé vous l'écrire, est un imposteur, entendez-vous?

I N È S.

Monsieur, voilà Dom Juan de Silva qui vous demande.

D O M F E L I X.

Célia, ne faites part à personne de ce que je viens de vous confier; cachons à vos gens ce qui se passe entre nous. Allez, retirez-vous dans votre appartement, afin que je puisse recevoir ici dom Juan au-devant de qui je cours.

I N È S.

Qu'avoit-il donc de si important à vous dire?

C É L I A.

Ah! Inès, il fait tout.

INÈS.

Quoi ! fait-il aussi l'histoire de la Cloison (3) ?

CÉLIA.

Non , il n'y a que celle-là qu'il ignore. Le voilà qui revient, écoutons ce qu'il veut dire. (*Elles se cachent.*)



SCÈNE VI.

CÉLIA, INÈS *cachées*, DOM JUAN,
DOM FELIX.

DOM JUAN.

Je suis enchanté, Dom Félix, de vous trouver.

DOM FELIX.

Je n'ai pas moins de plaisir à vous voir.

DOM JUAN.

C'est un grand bonheur que je vous aie rencontré.

(3) On saura tout à l'heure ce que c'est que cette Cloison.

D O M F E L I X.

Qu'avez vous donc ? Vous me paroissez tout troublé ?

D O M J U A N.

Vous connoissez tout mon amour pour la charmante Isabelle, ma cousine : je n'attends qu'une dispense pour consommer mon bonheur en recevant sa main. Vous savez aussi comment son frere a été tué par Dom Cesar à l'occasion d'une femme qu'on n'a jamais reconnue. Aujourd'hui j'étois sorti de bonne heure pour adoucir par la promenade le chagrin que cet événement tragique m'a causé : tout d'un coup j'ai apperçu de loin ma belle maîtresse dans une voiture qui tournoit sur un pont. Le Cocher s'y est pris si mal-adroitement, qu'il a versé son carrosse : j'ai couru pour la secourir, mais comme j'en étois éloigné, je n'ai pu arriver assez tôt : tout étoit déjà réparé quand je me suis rendu près d'elle : mais en revenant j'ai cru appercevoir le meurtrier de son frere. Il ne faisoit plus assez de jour pour m'assurer bien précisément si c'étoit lui. Mais, au reste, je l'ai suivi avec mon valet jusqu'à ce que je l'ai

vu entrer dans une maison où il nous fera facile de découvrir si mon pressentiment est faux ou non. J'ai recours à vous comme mon meilleur ami, pour me prêter la main dans une occasion si intéressante.

D O M F E L I X.

Volontiers, marchons. (*A part.*) Au fond, je sens combien il est ridicule d'aller ainsi exposer sa vie pour le premier venu comme les loix de l'honneur nous y obligent; mais ici il n'en est pas tout-à-fait de même. Il s'agit de l'affaire de Célia; j'ignorois quel étoit le meurtrier; je vais me venger moi-même en donnant du secours à mon ami.

D O M J U A N.

Allons, vous verrez comme je fais soutenir mon honneur.

D O M F E L I X.

Je vous suis. (*A part.*) Combien de sottises occasionne ce ridicule point d'honneur (4). (*Ils s'en vont.*)

(4) Ces réflexions sont singulières dans la bouche d'un Cavalier Espagnol. Peut-être



SCENE VII.

CÉLIA, INÈS.

CÉLIA.

QU'AI-JE entendu, ma chere Inès?

INÈS.

Des choses fort inquiétantes.

CÉLIA.

Ils vont chercher Cesar pour l'égorger, & c'est moi qui le livre à la mort. Malheureuse que je suis! Mais qui pouvoit deviner le cruel retour de mon frere? Inès, ma mort est assurée.

INÈS.

Allons, allons, Madame, il ne faut pas ainsi se décourager. Il n'est pas encore certain qu'ils le trouvent.

CÉLIA.

Ils le trouveront. Je connois trop

est-ce une leçon que le Poëte a voulu donner à ses contemporains contre la rage des duels. Au reste, elle n'étoit pas alors plus fréquente en Espagne qu'en France.

mon étoile pour en douter. (*On entend du bruit.*)

I N È S.

Ecoutez , n'est-ce pas là le signal que donnoit autrefois Dom César, quand il vouloit entrer ?

C É L I A.

Oui vraiment.

I N È S.

Vous voyez que votre étoile n'est pas si méchante.

C É L I A.

Cours vite , Inès , qu'il se cache ici tandis qu'on va le chercher ailleurs. (*Inès sort & Célia continue.*) Dom César va voir avec quel succès mon adresse saura le défendre contre tous ses ennemis.





S C E N E V I I I .

CÉLIA , INÈS , DOM CESAR ,
MOSQUITO .

D O M C E S A R .

DONNEZ-MOI votre main à baiser , belle Célia . Je ne crois vivre que depuis le moment où j'ai le bonheur de vous revoir .

M O S Q U I T O , *à Inès.*

Et moi , que te baiseraï-je ?

C É L I A .

Soyez le bien venu , César , je ne crois pourtant pas vous offrir un aussi bon asyle que je l'avois espéré , parce que mon frere est arrivé d'hier .

D O M C E S A R .

Quoi ! Madame ! votre frere est à Madrid .

C É L I A .

D'hier . Je n'en ai été avérvie qu'après le départ de ma lettre , où je vous mandois de revenir , sans quoi
je

je me ferois bien gardé de vous faire partir.

DOM CESAR.

N'étoit-il pas à l'armée ?

CÉLIA.

Cela est vrai; mais on l'a instruit de votre querelle avec Dom Alonse & de son objet. Il est revenu sur le champ sans perdre de temps.

DOM CESAR.

En ce cas je ne puis donc plus sans risque rester chez vous.

CÉLIA

Pourquoi Dom César ? oubliez-vous ce que peuvent dans une femme l'esprit & l'amour. Je vous ai préparé une retraite où vous ferez parfaitement en sûreté.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Le voici. Cette maison a deux étages, l'un haut que j'occupe, & l'autre au-dessous, est loué à ce négociant qui a tant de correspondances en Italie. Comme elle n'a pas toujours ainsi été partagée, il y a dans

un coin un escalier dérobé qui faisoit la communication des deux étages , quand ils appartennoient au même maître. Cet escalier est bouché par une cloison du côté de l'appartement d'en bas comme de celui - ci ; ce qui fait en dedans un vuide assez grand. Quand j'ai reçu la lettre de mon frere & que j'ai vu que vous alliez arriver aussi ; dans mon embarras j'ai imaginé de faire pratiquer dans la cloison une coulisse qui ne s'apperçoit en aucune maniere. Par ce moyen vous pourrez rester ici fort en assurance , quand mon frere ne sera pas au logis , & quand il y sera , vous vous retirerez derriere la coulisse. La chose est d'autant plus facile qu'elle donne dans mon cabinet de toilette , où on entre très-rarement & que je tiens toujours fermé.

D O M C E S A R.

Non , Madame , je sens tout le prix de vos bontés , mais je ne puis profiter d'un asyle qui vous expose. Il est bien plus simple que je retourne d'où je viens. Adieu , Madame , le bonheur de vous avoir vue me dédommage des fatigues d'une si longue course.

CÉLIA.

Arrêtez, César ; gardez - vous de sortir , si vous ne voulez perdre la vie.

DOM CESAR.

Comment ?

CÉLIA.

Apprenez qu'on est allé à votre auberge vous chercher pour vous assassiner.

DOM CESAR.

Et qui a formé ce complot ?

CÉLIA.

Mon frere avec Dom Juan. C'est ici même que je le leur ai entendu dire. (*On frappe à la porte.*)

INÈS

Madame , c'est Monsieur lui-même.

CÉLIA.

Ah ! ciel ! pouvez-vous balancer à vous cacher ?

DOM CESAR.

C'est par ménagement pour votre honneur , Célia , que je m'y résous ; mais je n'entends pas rester long-tems dans ce honteux asyle.

C É L I A.

Vas, Inès, leur montrer l'escalier ;
 & qu'ils n'en sortent pas que tout
 ne soit tranquille dans la maison,
 (*Dom César & Mosquito s'en vont avec
 Inès.*)



S C E N E IX.

DOM FELIX, DOM JUAN,
 C É L I A, I N È S,
 UN DOMESTIQUE.

D O M F E L I X.

ENFIN me voilà chez moi, retirez-
 vous, Dom Juan.

D O M J U A N.

Comment ! c'est moi qui vous en
 ai fait sortir. Vous avez été reconnu
 & moi non. Je ne vous quitte pas
 que vous ne soyez en sûreté.

C É L I A, à part.

Puisque Dom Juan est avec lui,
 sans doute ils viennent chercher ici
 Dom César.

COMÉDIE. 149

DOM FELIX.

À la bonne heure. Hola, quelqu'un!

UN DOMESTIQUE.

Que souhaitez-vous, Monsieur?

DOM FELIX.

Vîte, qu'on se dépêche, qu'on enleve d'ici tous les meubles pour les transporter là-bas chez ce Cavalier Milanais, tandis que je vais parler à ma sœur.

DOM JUAN.

Je vais moi-même me mettre à la tête de vos gens & les faire dépêcher.

CÉLIA, *à part.*

Sous prétexte de détendre les meubles, ils vont sans doute le chercher.

DOM FELIX.

Ma sœur.

CÉLIA.

Qu'avez-vous, Dom Félix?

DOM FELIX.

Je suis dans un cruel embarras.

CÉLIA, *à part.*

Ils ont appris que Dom César étoit ici.

Dom Juan est venu m'enlever pour l'accompagner à la recherche d'un de ses ennemis. Nous ne l'avons pas trouvé à l'endroit où il venoit d'en sortir. Nous l'avons attendu aux environs pendant quelque tems , au bout duquel nous avons apperçu un homme qui a paru à Dom Juan être celui qu'il cherchoit. Nous l'avons enveloppé , il s'est défendu. Au bruit des épées , la garde est accourue ; elle est arrivée dans le moment où l'étranger tomboit mort aux pieds de Dom Juan ; mais dans le tumulte un des archers m'a reconnu , & quoique nous ayons eu le bonheur de nous échapper , je n'en suis pas moins exposé , puisque l'on fait qui je suis. Il faut donc m'absenter ; mais je ne vous laisserai plus , Célia , la liberté de compromettre mon honneur. Ainsi suivez-moi à l'instant chez mon oncle , à la vigilance duquel je vais vous confier. Je ne partirai pas que je ne vous aie remis entre ses mains.

C É L I A.

Dom Félix.

COMÉDIE. 151

DOM FELIX.

Je ne veux rien entendre.

CÉLIA.

Mais prenez garde que.....

DOM FELIX.

Cela fera, Célia : les discours sont inutiles.

INÈS, à Célia.

Mais en un moment ils ont démeublé toute la maison. Que veulent-ils donc faire ? (*On entend le bruit des meubles que l'on déménage : l'on vient enlever les tapisseries & tout ce qu'il y a sur le théâtre même, c'est-à-dire, dans la chambre où la scène se passe.*)

DOM FELIX.

Célia, marchons, il faut venir ; suivez votre maîtresse, Inès.

CÉLIA.

Y a-t-il une personne au monde plus malheureuse que moi ?

DOM JUAN.

Il n'y a personne ici ; sortons & fermons la porte sur nous (5).

(5) On trouvera ce déménagement bien prompt ; mais il faut penser à trois choses.



S C E N E X.

Le théâtre représente la nuit (6).

DOM CESAR, MOSQUITO.

(Ils ouvrent la porte de la Cloison.)

D O M C E S A R.

IL est déjà plus de minuit.

M O S Q U I T O.

Est-ce qu'Inès nous auroit oubliés?

1°. Une maison Espagnole n'est pas meublée comme les nôtres. Les ornemens en sont plus portatifs, & ils l'étoient bien davantage au tems où cette Comédie a été composée. 2°. On étoit forcé de se dépêcher, puisqu'on vouloit prévenir l'arrivée de la Justice qui ne pouvoit tarder à accourir enlever Dom Felix. 3°. Il faut se prêter un peu au besoin de l'Auteur & ne pas exiger une vraisemblance rigoureuse. Quelque impression que fasse cette scène sur les lecteurs, il est sûr qu'elle est extraordinairement théatrale, & que rien n'est si singulier, ni si intéressant que les situations qu'elle va produire.

(6) On doit se souvenir que Dom Cesar est arrivé vers le soir.

COMÉDIE. 153

DOM CESAR.

Tout le monde est couché ici. Ouvrez tout-à-fait la porte; avancez doucement en écartant un peu la tapisserie, & tâchez de découvrir sans qu'on puisse te voir, d'où vient tout ce grand bruit que nous avons entendu.

MOSQUITO, *tantôt à droite & à gauche.*

Et où diable est-elle, la tapisserie?

DOM CESAR.

Appelle Inès.

MOSQUITO.

Inès, ft, ft, ft.

DOM CESAR.

Tais-toi, ils ne te voient ni ne t'entendent.

MOSQUITO.

Si nous sommes seuls, qui pourroit nous voir ou nous entendre? (*Il va dans la chambre en tâtant.*) Par dieu, à mon avis, les Housfards font entrés dans la maison.

DOM CESAR.

Pourquoi donc?

G v

M O S Q U I T O.

Eh ! c'est qu'elle a été pillée.

D O M C E S A R.

Que veux-tu dire, extravagant ?

M O S Q U I T O.

Ma foi , l'extravagance feroit de ne me pas croire. Venez vous-même, & tâchez de trouver ici seulement le bâton d'une chaise. Par dieu tout est parti, & les meubles, & Célia, & Inès.

D O M C E S A R.

Qu'est-ce donc que cela veut dire ? J'ai bien entendu le tapage, mais je n'ai rien compris de ce que l'on disoit ; il faut qu'il soit arrivé ici quelque chose de bien étrange.

M O S Q U I T O.

Si du moins on nous avoit laissé un pain.

D O M C E S A R.

En songeant à tout cela, je crois que ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous en aller au plutôt. Peut-être Dom Félix est-il instruit de mon arrivée à Madrid, il compte se venger de moi, & il n'aura si

C O M É D I E. 155

promptement démeublé sa maison que pour ne pas exposer sa fortune aux suites de sa vengeance.

M O S Q U I T O.

Et par où nous en aller? toutes les portes sont fermées à double tour.

D O M C E S A R.

Par les fenêtres.

M O S Q U I T O.

Elles sont grillées.

D O M C E S A R.

Je saurai m'ouvrir un passage. Suis-moi.





SECONDE JOURNÉE.

Pour entendre cet Acte, il faut se bien représenter la disposition de l'appartement. Il y a une première pièce qui est une salle commune où la Scène se passe. Dans le fond à l'égard de la salle, mais sur le côté à l'égard des spectateurs, est le cabinet de toilette où donne la Cloison, & où les Acteurs se trouvent quelquefois. Les spectateurs qui sont censés être dans l'endroit où la Scène se passe, voient à la fois les deux pièces. Au milieu de son imperfection le théâtre Espagnol a conservé cette vraisemblance qui aide à l'illusion & à la régularité, & qu'il est bien étonnant que nous n'imitions pas.



SCÈNE PREMIÈRE.

CESAR, MOSQUITO.

M O S Q U I T O.

CETTE maison a, sans doute, été construite par quelque enchanteur jaloux. Il n'y a ni porte, ni fenêtre, pas

seulement de quoi passer un cousin (7).

D O M C E S A R.

Quand on s'épuiferoit à imaginer une aventure plus singuliere , on n'en viendroit pas à bout , il n'est pas possible de rassembler plus de circonstances étrangères. Célia me fait venir : dans l'instant où elle m'écrit que son frere est absent , elle apprend son retour : elle construit cette Cloison. Son frere arrive : on m'ensevelit malgré moi : en deux heures que j'y suis la maison se trouve absolument renversée ; on m'y laisse , & je ne puis trouver par où sortir. Une patience plus à l'épreuve que la mienne en seroit excédée.

M O S Q U I T O.

Ah ! ce n'est pas-là le pis.

D O M C E S A R.

Qu'y a-t-il donc de pire , bourreau !

M O S Q U I T O.

Eh , Monsieur , c'est de n'avoir rien

(7) Il y a ici un jeu de mots entre son nom & celui d'une espee de cousin qui s'appelle aux Indes *Mosquito*.

158 LA CLOISON,

à manger ! Ce reste de gigot & cette moitié de pain que le hasard nous a fait trouver , sont déjà finis : il faudra bien rendre la place faute de vivres , puisqu'il n'y a pas pour deux heures de munitions.

D O M C E S A R .

J'avois autrefois un passe-partout de la maison , mais je l'ai rendu à Célia en partant. Qui pouvoit prévoir que j'en aurois un jour besoin ?

M O S Q U I T O .

Voilà le point du jour qui commence à paroître , à quoi vous décidez-vous ?

D O M C E S A R .

Je ne vois qu'un moyen.

M O S Q U I T O .

Lequel ?

D O M C E S A R .

L'appartement d'ici dessous est occupé par un négociant , je veux me découvrir à lui. Il vaut mieux courir le risque de cette confiance que de me laisser égorger ici , comme c'est sans doute le projet de Dom Felix , autant que j'en puis juger par ses démarches.

M O S Q U I T O .

Et comment ferons-nous pour appeler cet étranger ?

D O M C E S A R .

Il n'y a qu'à frapper au bas de l'escalier.

M O S Q U I T O .

Mais si au premier coup il nous prenoit pour des voleurs , & qu'avant que de nous entendre , il allât nous faire assommer à coups de bâton.

D O M C E S A R .

Il n'y a point d'autre parti à prendre , je vais l'appeler. (*Au moment où il veut descendre il entend frapper*)

M O S Q U I T O .

Monsieur , cet étranger appelle avant que nous l'appellions. Il est peut-être enfermé aussi. (*On frappe encore.*)

D O M C E S A R .

C'est de dehors qu'on appelle.

M O S Q U I T O .

Qui seroit-ce ? j'y vais.

D O M C E S A R .

Arrête , que veux-tu faire , impertinent ?

160 LA CLOISON,

M O S Q U I T O.

Répondre à ces gens-là que nous n'avons pas la clef.

D O M C E S A R.

Attends, ce n'est pas à nous à répondre.

M O S Q U I T O.

Laissez-moi seulement regarder par le trou de la serrure.

D O M C E S A R.

Regarde.

Mosquito *en revenant tout effrayé.*

Ah! Monsieur, nous sommes perdus.

D O M C E S A R.

Quoi! qu'as-tu vu?

M O S Q U I T O.

C'est la Justice, Monsieur, qui est à la porte.

D O M C E S A R.

La Justice?

M O S Q U I T O.

Oui, Monsieur.

D O M C E S A R.

Qui auroit jamais soupçonné un

Gentilhomme d'être capable de se venger si lâchement ?

M O S Q U I T O.

C'est Célia, Monsieur, qui vous a vendu. (*On frappe avec un marteau comme pour enfoncer la serrure.*)

D O M C E S A R.

Vive dieu ! je ne puis soupçonner Célia de cette indignité.

M O S Q U I T O.

Si fait bien moi. Sa fuite seule en est une preuve convaincante.

D O M C E S A R.

Mais ne travaille-t-on pas à faire sauter la serrure ? Que faire ?

M O S Q U I T O.

Nous confesser, Monsieur, il n'y a plus d'autre parti.

D O M C E S A R.

A tout hasard, cachons-nous encore & prêtons l'oreille, peut être saurons-nous de quoi il s'agit. (*Ils entrent derrière la Cloison & tirent la coulisse : on enfonce la porte de l'appartement, il entre des Archers, & Octavio, le Marchand logé au-dessous, arrive.*)

OCTAVIO.

Pourquoi donc enfoncer les portes? j'ai les clefs & je suis prêt à vous ouvrir. Que voulez-vous, Messieurs? Je demeure ici dessous & j'accours au bruit que j'ai entendu.

LES ARCHERS.

Nous cherchons un Gentilhomme qui s'appelle Dom Felix de Acugna, qui a tué un homme cette nuit dans la rue.

OCTAVIO.

Il faut feindre ici. Dom Felix de Acugna!

LES ARCHERS.

Lui-même.

OCTAVIO.

Bon! il y a plus de six semaines qu'il n'est plus ici & que j'ai les clefs de l'appartement pour le louer avec une procuration du maître. Vous pouvez juger de la vérité de ce que je dis par l'état où vous le voyez.

LES ARCHERS.

Nous sommes venus trop tard.

LE GREFFIER.

Que ferons-nous?

LES ARCHERS.

Il faut verbaliser.

O T A N È S , *entre & dit à Octavio :*

Monfieur, Dom Diego, mon maître, vient favoir fi vous avez des nouvelles de ce paquet qu'il attend.

O C T A V I O.

Butord, ne voyez-vous pas que je fuis occupé avec ces Messieurs. Je vais descendre, allez m'attendre dans mon cabinet.

LES ARCHERS.

Nous n'avons rien à faire ici, adieu, Monsieur. (*Les Archers s'en vont.*)



SCÈNE II.

OCTAVIO, DOM DIEGO,
OTANÈS.

D O M D I E G O.

M O N S I E U R , je viens de bonne heure, comme vous voyez, favoir si vous avez reçu hier, d'Italie, la dispense que j'attends pour marier

ma fille avec son cousin. En arrivant là-bas , j'ai vu sortir la justice , & je me suis dépêché de monter pour venir vous offrir mon secours , si vous en aviez besoin.

O C T A V I O.

La dispense est arrivée.

D O M D I E G O.

Comment reconnoîtrai-je ce service ?

O C T A V I O.

J'étois ici occupé à en rendre un. J'aidois un gentilhomme insulté & vengé , à mettre en sûreté sa personne & son honneur. On le poursuit & j'assurois aux Archers qu'il ne demeureroit pas ici.

D O M D I E G O.

Ah ! ce trait me rappelle mes chagrins. Je n'entends point parler d'affaire d'honneur que je ne songe à la mort de mon fils. Son assassin s'est dérobé à mes recherches ; mais patience.

O C T A V I O.

Vous n'avez donc pu en rien apprendre encore ?

COMÉDIE. 165

DOM DIEGO.

Je le découvrirai, fût-il caché au fond des entrailles de la terre; mais brisons sur ce sujet, je vous prie.

OCTAVIO.

Je ne vous en parlois que parce que vous paroissiez le désirer; mais puis-je vous demander ce qui attire ici votre attention.

DOM DIEGO.

Je pense, comme on dit, à faire d'une pierre deux coups. Puisque voilà la dispense arrivée, le mariage de ma fille ne tardera pas; ma maison est trop petite pour pouvoir y loger mon gendre; il me semble que cet appartement-ci me conviendrait fort parce qu'il est beau & tout près de chez moi.

OCTAVIO.

Je serois bien flatté qu'il vous convînt; car je puis en disposer.

DOM DIEGO.

Y a-t-il beaucoup de logement?

OCTAVIO.

Je ne puis vous en rien dire, quoique je sois depuis long-tems dans la

166 LA CLOISON,

maison, c'est aujourd'hui la première fois que j'entre ici (*Ils parcourent l'appartement.*)

D O M D I E G O.

En vérité, il me plaît on ne peut pas davantage. Je pourrai même abandonner le mien par la fuite & venir demeurer ici avec mes enfans. Combien veut-on le louer ?

O C T A V I O.

Deux mille réales.

D O M D I E G O.

Cela est un peu cher ; mais n'importe, il me convient, je veux bien n'y pas regarder de si près. Je le retiens dès ce moment, j'enverrai ce soir chercher les clefs.

O C T A V I O.

Si vous avez dessein de l'occuper si promptement, il vaut bien mieux que je remette les clefs dès-à-présent à ce domestique ; car j'ai aujourd'hui à la campagne une affaire qui me tiendra dehors moi & mes gens, toute la journée.

D O M D I E G O.

Soit, volontiers. Vous me faites-là un double plaisir. (*Ils s'en vont en fermant la porte sur eux.*)



SCENE III.

DOM CESAR, MOSQUITO.

DOM CESAR.

As-tu entendu ?

MOSQUITO.

Un peu.

DOM CESAR.

J'éprouverai donc revers sur revers,
& accidens sur accidens. Dom Felix
tue un homme ; il est forcé de s'exi-
ler. Il faut qu'en venant chercher les
dispenses pour hâter le mariage de sa
fille, le pere de ma maîtresse s'en-
goue de l'appartement que mon en-
nemi laisse vacant, qu'il le loue en
un moment, qu'il en enleve les clefs
aussi-tôt & pour achever de m'ôter
toute ressource, le Négociant d'ici des-
sous s'en va dehors & ne laisse per-
sonne chez lui. O Ciel ! quand donc
jugeras-tu à propos de mettre une
fin à mes souffrances ?

M O S Q U I T O .

Monfieur , il me vient une difficulté dans l'efprit , c'eft de favoir fi nous ferons compris dans le bail qui va fe paſſer. Au reſte , s'il y a ici de quoi ſe déſoler , il y a bien auſſi de quoi ſe conſoler.

D O M C E S A R .

Comment ?

M O S Q U I T O .

N'eſt-ce pas un bonheur que jamais Octavio n'ait eu connoiſſance de notre eſcalier , & que ce ne ſoit pas le propriétaire de la maifon qui loue l'appartement ; car il auroit jetté la cloiſon en bas , & adieu notre retraite.

D O M C E S A R .

Allons , il ne faut pas ſe laiſſer abattre par l'infortune. Eſſayons ſi nous pourrons nous aider nous-mêmes. (*Il tire ſon épée.*)

M O S Q U I T O .

Que voulez-vous faire ?

D O M C E S A R .

Faire fauter avec mon épée les vis
de

de la ferrure & sortir d'ici avant que mon ennemi m'en ferme le passage. Je ne me dissimule pas combien il y a de danger pour moi à me montrer dans la rue à l'heure qu'il est ; mais je me soucie peu de survivre au mariage d'Isabelle. Quai-je besoin d'attendre pour voir de mes yeux un malheur auquel je ne pourrai résister ?

M O S Q U I T O.

Vous avez raison. Déclouons la porte.

D O M C E S A R.

Je n'ai plus rien à redouter ; mais que vois-je , on ouvre par dehors ?

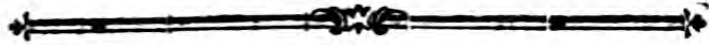
M O S Q U I T O.

Vîte à l'escalier.

D O M C E S A R.

Il le faut bien , si c'est Dom Diego.
(*Ils se cachent.*)





SCENE IV.

BEATRIX, OTANÈS.

BEATRIX.

VOILA donc la maison ?

OTANÈS.

Oui.

BEATRIX.

C'étoit bien la peine de se tant presser pour une pareille baraque. Voilà une porte qui n'a pas le sens commun ; l'escalier est tout à rebours ; une, deux, trois ; eh , mais ces poutres-là font en nombre impair. Va , cours vite , Otanès , dis à Monsieur que s'il n'a pas donné le denier-à-dieu , qu'il s'en garde bien à moins que le propriétaire ne s'engage à changer la porte , à tourner l'escalier de ce côté-là , & à compléter les poutres.

OTANÈS.

Que le Ciel te confonde avec tes poutres. C'est bien-là de quoi il s'agit ; balayes-moi tout cela , mort de

ma vie , voilà ce qu'il y a à faire ici ,
& laissez les folives en repos.

B E A T R I X.

J'entends une voiture s'arrêter; c'est
Madame qui arrive.



S C E N E V.

ISABELLE, BEATRIX, OTANÈS.

I S A B E L L E.

M O N pere étoit furieusement pres-
fé. Il a voulu absolument déloger sans
retard , & que je vinffe moi-même la
premiere , faire arranger la maison.

O T A N È S.

Il a bien ses raisons pour cela.

B E A T R I X.

Monfieur n'a pas tort de vouloir
que tout fe faffe par vos ordres ; les
femmes n'approuvent guere que ce
qu'elles ont dirigé. Je gage que fi j'a-
vois pris fur moi de faire ici quel-
ques arrangemens , ils vous auroient
déplu.

H ij

I S A B E L L E.

La maison paroît assez bonne.

O T A N È S.

Ceci fera l'appartement de Dom Juan , jusqu'au moment heureux que l'amour lui promet.

B E A T R I X.

Otanès , allez tirer de la voiture le bagage qu'on y a apporté.

I S A B E L L E.

N'apportez rien ici ce soir à mon cabinet de toilette ; il est inutile de le remplir de meubles.

B E A T R I X.

Vous avez raison.

I S A B E L L E.

Que je suis triste.

B E A T R I X.

Quoi ! un jour où je me préparois à vous faire mon compliment ; je vous entends soupirer.

I S A B E L L E.

Hélas ! c'est que je songe au chagrin qui me dévore.

B E A T R I X.

Hé quelle peut en être la cause ?

COMÉDIE. 173

ISABELLE.

Ecoute , Béatrix : Dom Juan.....



SCENE VI.

ISABELLE, BEATRIX, DOM
JUAN *qui arrive & qui s'est entendu
nommer.*

DOM JUAN.

JE suis bien heureux d'arriver dans
le tems précisément où mon nom sort
de votre belle bouche.

ISABELLE.

Je ne puis pas trop vous dire si
c'est un bonheur ou un malheur pour
vous.

DOM JUAN.

C'est un bonheur , sans doute....

ISABELLE.

Hélas !

DOM JUAN.

Que vous daigniez vous souvenir
de moi. On songe volontiers à ce
qu'on aime.

H iij

I S A B E L L E.

On s'occupe quelquefois , & trop ,
de ce qu'on n'aime pas.

D O M J U A N.

Seroit-ce moi que cette cruelle ré-
flexion regarderoit ?

I S A B E L L E.

Je serois peut-être embarrassée à
vous répondre ; mais j'avois com-
mencé à parler à Béatrix & je vais
continuer. Voici ce que je lui disois :
Béatrix , Dom Juan , mon cousin , s'est
imaginé , sans doute , que le mariage
dispensoit des égards & de la com-
plaisance. Il s'inquiete peu des poli-
tesses & des marques d'amour. Il a
déjà oublié que cette passion ne se
nourrit que de soins , & que la né-
gligence la tue. Hier je suis sortie
pour aller à la promenade , je n'y ai
point vu Dom Juan ; j'y ai couru un
grand danger ; c'est un autre qui m'en
a tirée. Je suis retournée à la maison ,
point de Dom Juan encore. Je ne
suis point jalouse , mais enfin je ne
puis m'empêcher de me dire à moi-
même , comment donc me traitera-t-il
quand je serai sa femme , s'il me
traite déjà comme si je l'étois ?

COMÉDIE. 175

DOM JUAN.

Si vous saviez la raison qui m'a tenu éloigné de vous, vous ne me trouveriez pas si coupable ; ces murs même pourroient me justifier , s'ils avoient l'usage de la parole.

ISABELLE.

Pourquoi la prendre , vous , puisque c'est à Béatrix que je parle ?

DOM JUAN.

Vous avez raison ; mais c'est à Béatrix aussi que je vais rendre compte de ma conduite. Hier , vers la nuit , allant chercher ma cousine , j'ai vu le meurtrier de Dom Alonse , & j'ai été le chercher pour lui faire éprouver mon ressentiment. Je me suis fait accompagner de Dom Felix qui demouroit ici. Une méprise funeste nous a exposés aux recherches de la Justice. Dom Felix a été reconnu & obligé de fuir ; pour moi je n'ai osé paroître que je n'aye eu la certitude que ces malheureux Alguazils n'avoient pu remettre mon visage.

BEATRIX.

Voilà donc un procès dont le rapport m'est confié. Oh bien , mon
H iv

avis est que vous vous aimiez tous deux , & j'ordonne que vous foyez dorénavant bons amis.

D O M J U A N.

J'obéis avec transport.

I S A B E L L E.

J'en fais autant ; c'est un grand bien pour moi de vous trouver moins coupable. (*Elle sort.*)

D O M J U A N. *Il appelle un de ses La-*
quais & lui dit :

Castaño, remettez ce que vous fa-
vez à Béatrix. (*Il sort.*)



SCENE VII.

BEATRIX, CASTAÑO.

B E A T R I X.

LA libéralité est une si belle chose, que quoique ces présens ne soient pas pour moi, ils me font toujours plaisir. Mais puisque tout est ici sens dessus dessous, mettons cela ici où ma maîtresse se veut faire un cabinet de toi-

lette. Voyons, Castaño, qu'est-ce que tu as à me donner?

C A S T A Ñ O.

Il y a mille je ne fais quoi : je vais les chercher là-bas où sont les garçons qui les apportent.

B E A T R I X.

Tirons ici une table pour les mieux placer. (*On apporte des boîtes couvertes.*)

C A S T A Ñ O.

Voilà des friandises de Portugal.

B E A T R I X.

Cela doit être excellent.

C A S T A Ñ O.

Voilà ici du chocolat de Guaxaca. Ici, ce sont des coëffures, des rubans, des gants, des pastilles, des bourses, des mules.

B E A T R I X.

Comme tout cela sent bon (8)!

C A S T A Ñ O.

Ici, ce sont des bijoux.

(8) Je supprime ici une étrange réflexion du Laquais : je la laisse dans l'original, & ne conseille à personne de l'y aller chercher.

B E A T R I X.

Tout cela est bon , mais il en manque un.

C A S T A Ñ O.

Lequel ?

B E A T R I X.

Mais c'est une certaine robe qui ait la vertu de me faire souvenir de ces nœces-là.

C A S T A Ñ O.

Oh ! oh ! il n'a pas été oublié : c'est moi qui n'ai pas voulu l'apporter.

B E A T R I X.

Et pourquoi , dis , maroufle ?

C A S T A Ñ O.

Mais on m'a parlé d'un certain Mosquito qui n'est plus ici , & qui , dit-on , quand il y étoit , osoit quelquefois visiter de près ton fichu. Cela m'a chagriné , & je n'ai pas voulu t'apporter ici une robe dont tu permettrois peut-être à mon rival de fournir la doublure (9).

(9) L'Espagnol dit bien autre chose. *Con el se vistes , y con otro te des nudas.*

B E A T R I X.

Parle donc , maraud , est-ce toi qui la donnes cette robe ?

C A S T A Ñ O.

Non ; mais puisque c'est moi qui dois la présenter , n'en est-ce pas assez pour avoir le droit d'inspection sur l'usage que tu en pourras faire ?

B E A T R I X.

Vas , tu te trompes bien dans tes soupçons. Je pense plus à toi en un jour qu'à Mosquito en dix ans. C'est un pauvre diable que je plains bien plus que je ne l'aime. Mais que caches-tu-là ?

C A S T A Ñ O.

Ce que tu viens de me dire m'a gagné le cœur. Tiens , Béatrix , voilà la robe avec l'assortiment complet.

B E A T R I X.

Viens , que je t'embrasse ?

C A S T A Ñ O.

Tu n'aimes donc que moi seul ?

B E A T R I X.

Oh ! c'est trop demander aussi. Ne te suffit-il pas d'être aimé , sans vouloir l'être seul ? Mais vas , vas , nous

180 LA CLOISON;

verrons. Nous voilà du même logis ; tout s'arrangera pour le mieux. Pour le présent va-t-en , il faut que je ferme l'appartement afin que personne n'y puisse entrer. (*Seule.*) Voilà donc ma robe avec le reste ! Quel dommage que nos maîtresses ne puissent pas se marier une ou deux fois tous les mois ! (*Elle s'en va.*)



SCENE VIII.

DOM CESAR, MOSQUITO.

M O S Q U I T O .

V I V E dieu, je veux sortir.

D O M C E S A R .

Et où veux-tu aller ? Arrête.

M O S Q U I T O .

Laissez-moi faire , la porte est fermée : on a laissé-là des bonbons , & quand ce feroit du chicotin , la faim me les feroit trouver excellens.

D O M C E S A R .

Au moins ne fais pas de bruit.

COMÉDIE. 181

MOSQUITO *veut avancer la main & il renverse un panier. Comme la table est posée contre la Cloison, il la renverse en tirant la coulisse.*

Comment diable voulez-vous que je fasse, si la chienne de table m'empêche d'ouvrir? Attendez, je tiens un panier; si c'étoient les bonbons, mais au diable soient les gants. (*Il fait tout rouler.*)

DOM CESAR.

Que fais-tu, malheureux?

MOSQUITO.

Du bruit.

DOM CESAR.

Tu cherches à me perdre?

MOSQUITO.

Eh non, Monsieur, je cherche à manger.

DOM CESAR.

Je te tuerai si j'entends la moindre chose.

MOSQUITO.

Mais mourir de votre main, ou d'inanition, c'est à peu près la même chose.

D O M C E S A R.

Que je suis malheureux ! il faut que je sois , malgré moi , témoin de leurs amoureuses querelles & de leurs raccommodemens.

M O S Q U I T O.

La coquine , qu'elle est , je suis donc un pauvre diable à son compte ?

D O M C E S A R.

Ce qu'il faut faire , c'est d'attendre le retour de la nuit & alors sortir à quelque prix que ce soit.

M O S Q U I T O.

Encore si vos amis & votre famille étoient prévenus , il y auroit moins de danger , parce qu'ils vous attendroient dans la rue.

D O M C E S A R.

Mais , toi qu'on ne connoît pas , tu pourrois bien te hasarder de sortir au milieu du tumulte que va causer ici l'emménagement.

M O S Q U I T O.

Volontiers , pour trouver à boire , il n'y a rien que je ne hasarde.

D O M C E S A R.

Tu sortiras & iras avertir quelqu'un que je te nommerai.

C O M É D I E. 183

M O S Q U I T O.

Cela n'est pas sans danger; mais enfin je veux bien faire quelque chose pour vous. Il me vient dans l'idée de me déguiser pour qu'il y ait moins de risque. Je vais mettre la robe de Béatrix. Allons, aidez-moi à ma toilette.

D O M C E S A R.

Voilà qu'on ouvre.

M O S Q U I T O.

Faisons des provisions. (*Il rentre derrière la Cloison avec le chocolat & la robe.*)



S C E N E IX.

I S A B E L L E , B E A T R I X.

B E A T R I X.

DE ma vie je n'ai rien vu de si beau ni de si bien rangé que tous ces paniers.

I S A B E L L E.

Il faut les voir de peur que Dom Juan ne croie que je méprise ses pré-

184 LA CLOISON,

fens ; mais quel désordre est-cela ?

B E A T R I X.

Il faut qu'il y ait ici quelque esprit folet.

I S A B E L L E.

Qu'est-ce donc qui est venu arranger si bien tous ces paniers ?

B E A T R I X.

Personne n'a pu entrer , Madame , j'ai toujours eu la clef dans ma poche.

I S A B E L L E.

C'est donc votre faute ; vous aurez si mal-adroitement placé les choses , que tout sera tombé.

B E A T R I X.

Comment cela se pourroit-il ?

I S A B E L L E.

Et crois-tu que si quelqu'un s'étoit hasardé d'entrer , on se seroit contenté de déranger ?

B E A T R I X.

Ah ! mon Dieu. Aussi n'est-ce pas à cela qu'on s'en est tenu ? Que je suis malheureuse !

COMÉDIE. 185

ISABELLE.

Est-ce que tu vois quelque chose qui manque ?

BEATRIX.

Ma robe , Madame , ma pauvre robe que je n'ai pas encore mise.

ISABELLE.

Quelle robe ?

BEATRIX.

Eh ! celle que m'a donnée Dom Juan.



SCENE X.

ISABELLE , BEATRIX ,
DOM DIEGO , OTANÈS ,

DOM DIEGO.

QUEL bruit est-ce donc que j'entends ?

BEATRIX.

Et le mantelet aussi.

ISABELLE.

Béatrix a rangé ici tous les présents

que Dom Juan m'a faits. Voilà l'état dans lequel nous les avons trouvés, & il y manque une robe à elle.

B E A T R I X.

Oui, Monsieur, & une robe toute neuve que je n'ai pas mise.

D O M D I E G O.

Il arrive toujours de ces accidens-là, quand on déménage. Il faut ramasser & ferrer tout cela dans ton appartement, ma fille, & t'y retirer. Il est déjà tard, & Dom Juan aura le tems demain de recevoir tes remerciemens.

I S A B E L L E.

Je vous obéis, mon pere. Emportez cela, vous autres. Béatrix venez me déshabiller. (*Elle s'en va.*)





SCÈNE XI.

DOM DIEGO , OTANÈS.

OTANÈS.

IL y a eu tant de monde ici aujourd'hui , qu'il n'est pas bien surprenant qu'il s'y trouve quelque chose d'égaré.

DOM DIEGO.

A t-on eu soin d'emménager l'appartement de Dom Juan ?

OTANÈS.

On n'y a rien épargné.

DOM DIEGO.

Vas voir s'il n'y manque rien. Qu'on y allume des bougies parce que voilà la nuit venue. Ma joie seroit parfaite dans un jour comme celui-ci , si mon pauvre fils pouvoit en jouir. Encore si j'avois pu me venger du traître qui lui a ôté la vie ; mais la fortune n'a pas voulu que je pusse goûter tant de plaisirs à la fois. Qui entre ?



S C E N E XII.

CÉLIA *voilée* , DOM DIEGO.

C É L I A.

MONSIEUR , s'il est vrai qu'il suffise d'être gentilhomme pour prendre la protection d'une femme infortunée , secourez-moi , j'embrasse vos genoux & j'implore votre pitié au nom de ce que vous avez de plus cher. J'ai le malheur d'être liée à un homme cruel que les soupçons & la jalousie tourmentent sans cesse. Il me suit , il y va de ma vie qu'il ne puisse me reconnoître.

D O M D I E G O

Il me suffit , Madame , de vous voir dans la douleur pour desirer de vous être utile. Je vais au devant de votre jaloux , je tâcherai de l'arrêter & de le persuader par des raisons ; & s'il refuse de s'y rendre , mon épée fera bien lui fermer le passage. Attendez-moi ici ; mais ne sortez pas de la chambre. J'ai une fille dont l'ap-

COMÉDIE. 189

partement est ici à côté, & j'ai mes raisons pour ne lui pas laisser soupçonner qu'il puisse y avoir encore aujourd'hui de si funestes mariages.



SCÈNE XIII.

CÉLIA, seule.

Tout va bien jusqu'à présent. Sois-moi favorable, amour; si pourtant l'amour peut disposer de la fortune & des événemens. Approchons de la Cloison. (*Elle cherche la porte du cabinet de toilette.*)





S C E N E X I V .

Il fait nuit. C'est la seconde nuit qui se passe pendant la durée de cette pièce.

CÉLIA (*Elle est dans la salle.*) CESAR,
MOSQUITO. *Ils ouvrent la coulisse;
ce dernier est habillé en femme.*

D O M C E S A R .

V O I C I le meilleur moment pour fortir. La nuit commence, & tu pourras t'échapper sans être vu. Pour moi je vais rester ici jusqu'à ton retour, disposé à tout braver.

M O S Q U I T O .

Dieu veuille me conduire. Ainsi soit-il.

D O M C E S A R .

Le signal que tu me donneras, Mosquito, quand tu seras dans la rue avec ton monde, fera de tirer un coup de pistolet, afin que je sorte en ce moment.

COMÉDIE. 191

MOSQUITO.

Le grand point, c'est que je sorte, moi. (*Dom César se retire derrière la coulisse, Célia passe dans le cabinet de toilette, & Mosquito dans la salle.*)

CÉLIA.

Quel est ce spectre qui s'avance de mon côté?

MOSQUITO, *en entrevoyant Célia.*

N'est-ce pas un fantôme qui vient à moi?

CÉLIA.

Je ne puis appeler César qu'il ne soit parti. (*Elle se cache dans un coin.*)

MOSQUITO, *reste au milieu de la chambre.*

Il ne m'a pas vu, car il ne me dit rien.

CÉLIA.

S'il pouvoir s'en aller.

MOSQUITO.

Si je pouvois trouver la porte.



SCENE XV.

CÉLIA, MOSQUITO,
DOM DIEGO.

DOM DIEGO, à *Mosquito*, qu'il
prend pour *Célia*, parce qu'il l'a trouvé
dans la salle.)

MADAME, vous pouvez sortir sans
inquiétude; il n'y a absolument rien
dans la rue qui puisse vous inquiéter.

MOSQUITO.

Cela est bien heureux.

DOM DIEGO.

Vous pouvez sortir par cette porte
ou par celle-là, toutes sont également
sûres pour vous.

MOSQUITO.

Je m'en apperçois. Affurément, s'il
y a des anges ridés, ce vieillard est
mon ange gardien.

DOM DIEGO.

Suivez-moi, j'aurai l'honneur de
vous

COMÉDIE. 193

accompagner jusqu'où vous le souhaitez.

M O S Q U I T O .

Bien volontiers.

D O M D I E G O .

La pauvre femme ! elle ose à peine parler. (*Il lui donne la main & ils s'en vont.*)



SCÈNE XVI.

CÉLIA, DOM CESAR.

C É L I A .

Ces importuns-là sont enfin partis, sans que j'aie pu entendre un mot de ce qu'ils ont dit. Cherchons la Cloison à présent que je suis libre. Dom César, Monsieur.

D O M C E S A R , *il ouvre.*

Qu'as-tu à revenir, Mosquito ?

C É L I A .

Ce n'est point Mosquito.

D O M C E S A R ,

Eh qui donc ?

Tome II.

I

C É L I A.

Ne vous troublez - point , je suis Célia.

D O M C E S A R.

Célia !

C É L I A.

Et quelle autre pourroit avoir assez d'amour pour se hasarder comme je le fais ? J'ai été forcée de vous laisser enfermé cette nuit. J'ai envoyé ce matin Inès vous apporter un passe-partout ; mais elle a trouvée la garde ici. Elle est revenue immédiatement après , & la maison étoit louée à votre plus cruel ennemi , elle n'a osé entrer. Pour moi , vous voyant dans un si grand péril , malgré la vigilance avec laquelle on m'observe , je me suis échappée. J'ai trouvé moyen d'engager Dom Diego , lui-même , à m'introduire jusqu'ici. Je ne puis m'arrêter ; mais voilà le passe-partout , vous sortirez quand vous croirez pouvoir le faire. Adieu , César , renfermez-vous , que Dom Diego à son retour ne soupçonne rien.

D O M C E S A R

Attendez , écoutez , Madame.

CÉLIA.

Cela ne se peut pas , on vient avec de la lumière , cachez-vous bien.

DOM CESAR.

Ah ! Célia , que ne vous dois-je pas ! & que ne puis-je essayer de m'acquitter par l'offre de mon cœur.
(*Il s'enferme.*)



SCÈNE XVII.

DOM DIEGO, DOM JUAN,
OTANÈS *avec de la lumière*, CÉLIA
*qui se retire & se cache dans un coin
du cabinet de toilette. Les autres sont
dans la salle.*

DOM DIEGO.

ENFIN, elle n'a pas voulu que j'aille plus loin que la première rue.

DOM JUAN.

Combien il arrive de choses étranges dans la vie.

C É L I A.

Je ne veux point parler à Dom Diego qu'il ne soit seul.

DOM DIEGO, à Otanès.

Porte cette lumière à l'appartement de Dom Juan. (*A Dom Juan.*)
Vous êtes chez vous, Monsieur, je vous laisse sans façon. (*Il s'en va.*)

C É L I A.

Comment, Dom Diego se retire sans songer à ce qu'il m'a promis. Sans doute, qu'en revenant me chercher, & ne me trouvant pas, il aura cru que je m'en étois allée sans l'attendre.

D O M J U A N.

Il faut me retirer de bonne heure, de peur qu'Isabelle ne se plaigne encore.

C É L I A.

Si Dom Juan m'apperçoit, le pis aller seroit de lui avouer tout, de peur qu'on ne vienne à me chasser d'ici au milieu de la nuit.

U N L A Q U A I S.

Monsieur, on vous demande.

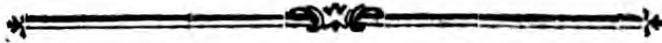
COMÉDIE. 197

DOM JUAN.

A cette heure ! faites entrer.

LE LAQUAIS.

Entrez , Monsieur.



SCENE XVIII.

DOM JUAN, DOM FELIX,

DOM FELIX.

J'AI à vous parler seul.

CÉLIA , *en se retirant.*

Ciel ! c'est mon frere.

DOM JUAN , *au Laquais.*

Sortez & laissez la bougie sur la table.

CÉLIA.

Dans quel étrange embarras je me trouve. Je crains également de sortir & de rester. Cachons-nous encore jusqu'à ce que Dom Félix soit parti.

DOM JUAN.

Nous voilà seuls , parlez.

I iij

198 LA CLOISON,

D O M F E L I X.

Je ne fais si j'en aurai la force.

D O M J U A N.

Vous êtes bien ému ; entrons dans le cabinet où il y a des sièges. (*Il montre le cabinet où est Célia.*)

C É L I A.

Je suis morte , s'il entre.

D O M F E L I X.

Je n'ai pas le tems , écoutez-moi , je ferai court. Dom Juan , l'état où est cette maison prouve assez la vivacité de notre amitié. Vous m'êtes venu chercher hier , je vous cherche aujourd'hui , & quelque honteux que je sois de venir si-tôt exiger le paiement du service que j'ai eu le bonheur de vous rendre.....

D O M J U A N.

Point de préliminaires. Que voulez-vous ?

D O M F E L I X.

Une grace que j'ai droit d'attendre de votre noblesse & de votre générosité.

D O M J U A N.

Quelle est-elle ?

DOM FELIX.

Que si enfin vous êtes parvenu à dé-
terrer ce misérable Dom Cefar , cet
assassin de votre cousin , vous ne pre-
niez personne que moi pour participer
à votre vengeance.

DOM JUAN.

Eh c'est ce que je vous aurois supplié
de m'accorder.

DOM FELIX.

Je suis aujourd'hui plus intéressé
que vous à le poursuivre.

DOM JUAN.

Que vous est-il donc arrivé de si
pressant pour vous forcer de vous ex-
poser dans les rues à l'heure qu'il est ?

DOM FELIX.

Hélas ! un Gentilhomme peut-il se
résoudre à mettre sa honte au jour !

DOM JUAN.

Sa honte , Dom Félix !

DOM FELIX.

Oui.

DOM JUAN.

Je douterai de votre amitié si vous
ne parlez pas plus clairement.

D O M F E L I X.

Il faut bien que je m'ouvre à vous,
encore que ma fierté en murmure.

D O M J U A N.

Parlez donc.

D O M F E L I X.

J'ai pour mon malheur une sœur,
& je n'ai point de plus cruelle enne-
mie de mon repos & de ma gloire.
C'est elle qui est cause de mon retour
précipité de l'armée; vous me l'avez
vu tirer d'ici aujourd'hui, & remettre
dans une maison sûre : elle en est for-
tie pour aller rendre visite à une de ses
amies. Comme elle ne revenoit pas,
on a été chez cette amie. Ma sœur
en étoit sortie déguisée, sous prétex-
te, a-t-elle dit, d'avoir à me parler
dans ma retraite, & elle n'a pas voulu
être suivie de peur de m'exposer.
Vous demanderez quel rapport cela
a-t-il avec Dom Cesar? Le voici,
c'est que c'est pour ma sœur qu'il s'est
battu avec votre cousin, & comme il
est arrivé d'hier, & que ma sœur dis-
paroît d'aujourd'hui, il est clair que
c'est lui qui l'enleve. Vous voyez quel
motif j'ai de vouloir contribuer à vo-

tre vengeance. Adieu, après l'aveu que je viens de vous faire, je ne puis soutenir vos regards. Je voudrois pouvoir, dans l'humiliation où je me vois, me dérober à moi-même. Donnez-moi des nouvelles dès que vous en aurez. Adieu.

D O M J U A N.

Attendez, je ne vous laisse pas aller seul. Holà, vous autres, qu'on ferme cette porte, & que personne n'entre ici jusqu'à mon retour.

C É L I A.

O Ciel! a-t-on jamais vu un enchaînement de disgraces plus complet! Que vais-je devenir?





SCENE XIX.

ISABELLE, BEATRIX, *en déshabillé*, CÉLIA.

ISABELLE.

QUE dis-tu, Beatrix ?

BEATRIX.

Ce que vous avez entendu.

ISABELLE.

Quoi ! à l'heure qu'il est , Dom Juan vient de sortir d'ici ?

BEATRIX.

Oui , Madame.

CÉLIA , *qui ne les a pas vues*.

Comment me dérober à tant de sujets d'appréhension ? mais , que vois-je ?

ISABELLE , *en l'apercevant*.

Ah ! mon dieu ! qui est-là !

BEATRIX.

Qu'avez vous ? Qui vous effraie ?

ISABELLE, *allant à Célia.*

Qui êtes-vous?

CÉLIA.

Une femme malheureuse.

ISABELLE.

Que cherchez-vous ici?

CÉLIA.

Un homme qui n'est pas moins infortuné.

ISABELLE.

Dévoilez-vous.

CÉLIA.

C'est ce que je ne ferai pas.

BEATRIX, *en criant.*

Ah! Madame, c'est sans doute.....

ISABELLE.

Ne fais pas tant de bruit.

BEATRIX.

La voleuse de robes. (*Célia s'échappe par la porte de la salle qui donne dehors.*)

ISABELLE.

Elle fuit & m'échappe.

BEATRIX.

Madame, ne la suivez pas sans appeler du monde.

I S A B E L L E.

Prends cette lumière & suis-moi.
Est-ce que la jalousie est timide? (*Elles
sortent à la suite de Célia.*)



S C E N E XX.

D O M C E S A R, *seul.*

A présent que tout est en repos ici,
il faut sortir & tâcher de réparer les
chagrins que j'ai causés à Célia. (*Il
tâte.*) Voilà la porte : hélas ! Isabelle ;
la cruelle ! elle jouit paisiblement de
ses amours ! (*Isabelle veut ouvrir la
porte.*)

D O M J U A N *se présente.*

Qui va-là ?

D O M C E S A R.

Quel malheur !

D O M J U A N.

Qui êtes-vous ?

D O M C E S A R.

Un homme.

D O M J U A N.

Et quel homme peut être ici à cette heure ?

D O M C E S A R.

C'est un homme qui sortira fans que personne le connoisse, quand le monde entier voudroit s'y opposer.

D O M J U A N.

Cela pourroit être si je n'y étois pas.
(On voit accourir Célia suivie d'Isabelle qui veut lui ôter son voile.)

I S A B E L L E.

Je vous connoîtrai.

C É L I A.

Cela ne fera pas.

I S A B E L L E & D O M J U A N.

Nous allons voir.

C É L I A & D O M C E S A R.

Voyons.

(Célia éteint la lumière que porte Isabelle, Dom Juan & Cesar mettent l'épée à la main & se battent.)

B E A T R I X.

O ciel! des épées.

206 LA CLOISON,

DOM CESAR.

Voilà toute la maison en rumeur,
regagnons notre asyle.

ISABELLE.

Des lumieres; au secours.

CÉLIA, *qui a entendu Cesar.*

Laissez-moi retirer avec vous.

DOM JUAN.

Tu m'échappes, mais tu ne fortiras
pas. (*Il se place devant la porte de la
salle.*)

ISABELLE.

Je vais garder la porte.

DOM JUAN.

Des lumieres donc.

ISABELLE.

Quoi! personne n'entend?

(*Cesar & Célia entrent derriere la Cloison
& tirent la coulisse. On apporte des
lumieres, on cherche sans rien trouver,
& Dom Juan & Isabelle se retirent
dans la plus grande surprise.*)





TROISIÈME JOURNÉE.



SCÈNE PREMIÈRE.

DOM CESAR *sort de derrière la Cloison en tenant dans ses bras CÉLIA évanouie.*

DOM CESAR.

IL faut malgré moi en courir le risque. Toutes les calomnies auxquelles sa retraite ici l'expose, sont encore moins redoutables que sa mort qui est infaillible si on tarde à la secourir ; voyons à prendre un parti. Je ne puis appeler pour qu'on vienne en prendre soin ; la laisser aussi seule expirer, seroit une indignité, sur-tout après qu'elle a eu le courage de se compromettre ainsi pour moi. Je ne vois que Beatrix à qui je puisse m'ouvrir. Elle avoit été touchée, ou de mon amour, ou de mes libéralités. Elle la

féra peut-être revenir ; car enfin les femmes sont toujours compatissantes, & rien ne les soulage plus dans leurs maux que l'assistance d'une personne de leur sexe. Je vais à tout hasard la chercher & me découvrir à elle. Pardonnez, belle Célia, c'est pour vous procurer du secours que je vous quitte. Je reviens à l'instant. (*Il sort & Célia revient à elle.*)

C É L I A.

Ah , malheureuse ! j'ose à peine respirer. César , si par occasion Mais que vois - je ! me voilà dans ce cabinet & j'y suis seule ! personne ne m'écoute & ne me répond ! César , César ; il est parti , cela est sûr. Ah ! lâche , ingrat , tu as préféré ta conservation à la mienne. Que vais - je devenir , ô ciel ! Toutes les idées se confondent dans mon esprit. Me fierai - je à Isabelle ? mais elle est jalouse de moi. Parlerai - je à Dom Juan ? mais il prend à cœur la vengeance de Dom Felix. Le seul de la maison à qui je puisse m'ouvrir , feroit Dom Diego. Il est gentilhomme , il a le cœur grand ; il faut lui dire tout. Si ce n'est pas un parti agréable , c'est le

moins dangereux ; mais on ouvre,
 Dom Juan & Isabelle viennent ici.
 Allons , que ce tombeau m'englou-
 tisse encore une fois. Hélas ! je ne
 m'attendois guere en le construisant
 à me voir obligée de m'y renfermer
 moi-même (10). (*Elle se retire derriere
 la Cloison.*)



S C E N E II.

ISABELLE , BEATRIX , DOM
 JUAN , CASTAÑO , *chacun d'un
 côté.*

ISABELLE , *à Beatrix.*

V O Y E Z si mon pere est habillé. Que
 j'ai de chagrins !

DOM JUAN , *à son Valet.*

Vas voir si Dom Diego est levé ;
 je ne fais où j'en suis.

(10) L'Espagnol porte : Je me suis moi-mê-
 me construit ma prison comme les vers-à-foie.

B E A T R I X.

On entend marcher dans son appartement.

C A S T A Ñ O.

Monfieur , il y a du monde chez lui.

I S A B E L L E.

Je veux lui raconter ce que j'ai vu.

D O M J U A N.

Sans l'instruire de ce qui s'est passé, je lui demanderai la permission de....

I S A B E L L E.

Quoi ! c'est vous , Dom Juan ?

D O M J U A N.

C'est donc vous aussi , Madame ?

I S A B E L L E.

Vous le voyez.

D O M J U A N.

Ce fantôme de la nuit vous tient toujours bien au cœur.....

I S A B E L L E.

Cette Dame voilée vous est donc bien chère....

D O M J U A N.

Pour vous éveiller si matin.

COMÉDIE. 211

ISABELLE.

Pour vous enhardir à me parler ainsi.

DOM JUAN.

Je dis ce que j'ai vu.

ISABELLE.

Je parle sur le rapport de mes yeux.

DOM JUAN.

Ce ne sont pas des chimères.

ISABELLE.

C'est la vérité pure.

DOM JUAN.

Nous verrons.

ISABELLE.

Vous me feriez perdre le jugement, Dom Juan, avec cette audace.

DOM JUAN.

Nous le perdrons donc tous deux ?

ISABELLE.

Eh bien, puisque nous sommes ici tous rassemblés & que nous avons seuls été témoins de la scène de cette nuit, parlons avec un peu de patience.

DOM JUAN.

Comment en parler avec patience ?

212 LA CLOISON,

La tête m'en tourne d'y penser seulement.

I S A B E L L E.

Qu'avez-vous vu ?

D O M J U A N.

J'ai vu un homme sortir d'ici & ouvrir la porte avec une clef.

I S A B E L L E.

Si vous faisiez un peu d'usage de votre raison, ne sentiriez-vous pas qu'il est impossible que ce soit de moi qu'il ait reçu cette clef ? Ne seroit-il pas bien plus naturel de soupçonner que c'est un voleur, un de ces hommes qui savent pénétrer partout ?

D O M J U A N.

Il étoit brave, Madame, & des voleurs ne le font pas.

I S A B E L L E.

Le désespoir donne du courage. Il étoit d'autant plus simple de penser que c'étoit un filou, qu'en effet, on a hier volé ici, à moins que vous ne croyez que celui qui a emporté la robe de Beatrix fût mon amant. Vos soupçons & vos griefs devroient vous faire rougir de honte ; mais moi.....

D O M J U A N

Qu'avez-vous à me reprocher ?

I S A B E L L E.

J'ai vu une femme cachée dans votre appartement.

D O M J U A N.

Quelle pitoyable récrimination !
Quoi ! vous pouvez imaginer que j'aurois choisi la première nuit, que je passe chez vous, pour y faire venir une maîtresse ?

I S A B E L L E.

Vous avez bien eu la hardiesse de sortir au milieu de la nuit pour courir je ne sais où.

D O M J U A N.

Je vous passe ces deux griefs ; mais ne sentez-vous pas que l'un détruit l'autre ? Si j'avois eu ma maîtresse dans ma chambre, qu'aurois-je été chercher dehors ? Cela seul ne vous prouve-t-il pas évidemment que ma sortie n'est pas une infidélité, & que la femme, quelle qu'elle soit, que vous avez trouvée ici, n'est pas ma maîtresse ?

I S A B E L L E.

Vous affectez d'avoir contre moi les mêmes griefs que j'ai contre vous, & cela pour accréditer vos plaintes en affoiblissant les miennes.

D O M J U A N.

Ah, ingrate ! il y a une grande différence. C'est la passion qui vous fait parler, & moi c'est l'honneur.

I S A B E L L E.

Je fais bien que je ne fais ce que c'est que votre homme.

D O M J U A N.

Je n'ai rien dit que de vrai.

I S A B E L L E.

Vos vérités sont d'une autre nature que les miennes.

D O M J U A N.

Je suis sûr d'avoir rencontré ici un homme.

I S A B E L L E.

Je suis certaine d'y avoir trouvé une femme cachée.





SCENE III.

DOM DIEGO, *les mêmes.*

DOM DIEGO.

QU'AVEZ-VOUS donc ?

ISABELLE & DOM JUAN.

Rien, Monsieur.

DOM DIEGO.

Quoi ! déjà levés tous les deux !
Dom Juan, vous avez été mal couché apparemment, voilà la cause de votre diligence.

DOM JUAN.

(*Bas.*) Dissimulons mes chagrins.
(*Haut.*) Il est difficile de dormir quand on aime.

ISABELLE.

S'il n'y avoit pas un peu d'indécence, j'en dirois bien autant.

DOM JUAN.

La perfide !

ISABELLE.

L'infidele !

D O M D I E G O.

L'excuse est fort bonne. Allons, afin pourtant que vous ne vous en serviez plus, me voilà prêt de bon matin à faire usage de cette dispense en vertu de laquelle vous pourrez vous marier sur le champ, sans attendre la publication des bancs.

D O M J U A N.

Je ne fais comment reconnoître tous les bienfaits dont vous m'accablez; mais je crois qu'il suffit d'avoir obtenu une dispense pour la parenté. Il n'est pas besoin d'en demander pour le tems.

I S A B E L L E.

Pour moi, Monsieur, vous me ferez plaisir de ne rien presser.

D O M D I E G O.

Si vous le voulez tous deux, il faudra bien y consentir; mais, par ma foi, ce n'étoit pas la peine de me lever si matin pour entendre une prière aussi déplacée. Si vous ne voulez pas vous marier aujourd'hui, peut-être moi ne le voudrois-je pas demain.

D O M J U A N.

DOM JUAN,

Pour moi, Monsieur, je serai toujours disposé.....

ISABELLE.

Hélas ! que va-t-il dire ?

DOM JUAN.

A regarder comme un grand honneur l'alliance de ma cousine ; le délai que je demande, n'a d'autres motifs que des embarras dont je suis bien aise d'être quitte avant que de me marier.

DOM DIEGO.

Je m'en doute bien ; car s'il y en avoit quelqu'autre vous ne me l'auriez pas dit & je n'aurais pas été homme à l'écouter. (*Il s'en va.*)

ISABELLE.

Le beau personnage que vous venez de jouer !

DOM JUAN.

Le vôtre n'a pas été beaucoup plus agréable.

ISABELLE.

J'ai du moins caché une partie de mes inquiétudes.

D O M J U A N.

Pour moi je n'ai pas l'art de dissimuler mes chagrins, & jusqu'à ce que je sache qui étoit l'homme de tantôt, je ne me marierai point. (*Il s'en va.*)



S C E N E I V.

ISABELLE, BEATRIX,

I S A B E L L E.

O Ciel ! pourras-tu trouver une punition égale à une pareille audace ? je suis au désespoir.

B E A T R I X.

Allons, Madame, tant de sensibilité est quelquefois funeste.

I S A B E L L E.

Je suffoque de douleur & de rage.

B E A T R I X.

Entrez dans ce cabinet, mettez-vous à votre toilette. Voilà l'heure d'aller à la messe.

I S A B E L L E.

Dans l'état où je suis, que m'importe ma toilette? j'irai comme je me trouve. Donne - moi ce mantelet (11).

B E A T R I X.

Je viens de le nettoyer.

I S A B E L L E.

Arrange-le moi, prends le tien & appelle Oranès. A-t-on jamais vu une fille plus infortunée que je le suis? me voir exposée à de pareils soupçons! Hélas! qui donc en fera exempté? Un homme caché dans ma maison! D'où peut lui venir une pareille idée? (*Elle s'assied, couverte de son mantelet, le dos tourné vers la porte.*)

(11) Ce que je rends par mantelet, n'en est pas précisément un : c'est plutôt un voile d'étoffe épaisse dont les femmes Espagnoles se couvrent quand elles sortent sans être habillées, & qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds.





SCENE V.

DOM CESAR, ISABELLE.

D O M C E S A R.

JE n'ai pu trouver moyen de parler à Beatrix; mais c'est un assez grand bonheur de n'être apperçu de personne; pourvu encore que l'on n'ait pas non plus découvert Célia qui est restée ici. (*A Isabelle qu'il ne voit que par derriere & qu'il prend pour Célia.*) Eh bien, mon cher cœur, comment vous trouvez-vous ?

I S A B E L L E, *en se retournant.*

Qui ose me parler ainsi ?

D O M C E S A R.

Moi.

I S A B E L L E.

Vous, Dom César !

D O M C E S A R.

Quelle rencontre !

I S A B E L L E.

Vous, chez moi !

COMÉDIE. 221

DOM CESAR.

Que devenir ?

ISABELLE.

Vous , dans mon appartement !

DOM CESAR.

Où suis-je ?

ISABELLE.

Répondez.

DOM CESAR.

Madame , je vous l'avoue. A votre aspect tout mon sang s'est glacé.. Je ne suis en état ni de vous parler ni de vous entendre.

ISABELLE.

Quoi ! vous vous cachez hier après m'avoir sauvé la vie , & vous vous présentez ici ouvertement , dans un instant où votre vue m'assassine. C'en est trop , César , que cherchez - vous ici ? Je suis mariée , vous n'avez plus d'espoir à nourrir. Venez - vous pour vous venger ? Ce seroit de votre part un nouveau crime. Quel est votre dessein ? Parlez.

DOM CESAR.

Comment répondre ? que lui dire ? sans doute Célia ne l'a pas vue , elle

fera revenue de son évanouissement & se fera cachée ici près. Elle va m'écouter avec attention. Que mon sort est cruel !

I S A B E L L E.

Je vous attends.

D O M C E S A R.

Que puis-je vous dire , Madame , sinon que je suis le plus malheureux de tous les hommes , que toutes les disgraces imaginables s'accumulent sur ma tête , que dans ma position la vie & la mort sont presque indifférentes , que cette maison renferme l'objet que j'ai si long - tems adoré & que j'ai perdu.....

I S A B E L L E.

N'allez-pas plus loin , César ; dites-moi seulement si c'est vous qui êtes venu ici cette nuit pour m'ôter la vie ?

D O M C E S A R.

Non.

I S A B E L L E.

Eh bien , je vais donc vous la sauver pour la seconde fois ; forttez d'ici. Si mon pere ou mon cousin , que je regarde déjà comme mon mari , vous

appercevoient, je serois bien forcée de leur apprendre qui vous êtes.

DOM CESAR.

Sa bonté même est encore un nouveau malheur.

ISABELLE.

Retirez-vous avant que personne arrive.

DOM CESAR.

Qui imaginera jamais que je résiste à vos prieres dans une pareille circonstance ? (*A part.*) Mais je ne puis abandonner Célia dans un si grand péril.



SCENE VI.

ISABELLE, DOM CESAR,
BEATRIX.

BEATRIX, *toute troublée.*

AH! Madame, voilà bien le reste.

ISABELLE.

Que viens-tu m'apprendre ? Est-ce encore un nouveau malheur ?

B E A T R I X.

Il y a là-bas une querelle devant la porte, & au milieu du tumulte on distingue la voix de.....

I S A B E L L E.

De qui ?

B E A T R I X.

De Dom Juan. Il dispute contre un homme qu'il a rencontré dans la rue.

D O M C E S A R.

Voilà donc une augmentation d'embarras.

I S A B E L L E.

Ah, malheureuse ! s'il faut qu'il voie sortir César d'ici, ses soupçons deviendront des vérités. Dire qu'il est venu ici sans ma participation, on ne le croira pas. Personne n'imaginera qu'il ait eu la hardiesse de venir dans la maison de son plus mortel ennemi, sans avoir des motifs suffisans pour l'y attirer, & des motifs on n'en supposera qu'aux dépens de mon honneur.

D O M C E S A R.

Il faut me sacrifier, Madame, laissez-moi sortir.

COMÉDIE. 225

ISABELLE.

Vous me perdez , Monsieur. Risquons mon honneur pour le sauver. Beatrix , mene-le dans ta chambre.

DOM CESAR.

Je ferois encore plus sûrement ici.

ISABELLE.

Comment ? cette salle est commune.

DOM CESAR.

Si je découvre le secret de la Cloison , comment Célia pourra-t-elle se sauver ? Puisqu'elle n'est pas compromise ici , il vaut mieux me taire & me retirer ailleurs.

BEATRIX.

On monte déjà.

ISABELLE.

Qu'attendez-vous , Dom César ? Au nom de mon honneur , cachez-vous.

DOM CESAR.

Il n'y a que les ménagemens que je vous dois qui puissent m'y résoudre. (*Il suit Beatrix.*)

K v



SCENE VII.

ISABELLE, DOM JUAN,
CASTAÑO, OTANÈS, *qui*
tiennent MOSQUITO par le collet.

DOM JUAN *aux Laquais.*

TRAINEZ-MOI ce coquin-là dans l'appartement ici à côté, jusqu'à ce qu'il nous apprenne où est son maître.

M O S Q U I T O .

Je prends le Ciel à témoin que vous entreprenez sur les droits de la Justice. Et depuis quand arrête-t-on ainsi d'honnêtes gens sans archers & sans décrets?

I S A B E L L E .

Que veut-il dire?

M O S Q U I T O .

Voilà deux Alguasils, Madame, qui entendent bien peu leur métier. Ce ne sont pas des bourrades, vraiment, qu'ils m'ont données, mais de bons coups d'épée sans que je sache pourquoi.

ISABELLE.

Je n'en vois que trop la cause ;
c'est le valet de Dom César. Quand
son maître est entré ici, il fera resté
dans la rue & ils l'auront reconnu.

DOM JUAN.

Je vais vous conter tout. Ce ma-
raud-là est le valet de Dom César.

ISABELLE.

Je ne me trompe pas.

DOM JUAN.

Il passoit dans la rue en regardant
cette maison, en la mesurant des
yeux. Sans doute que César étant à
Madrid & sachant que je le cherche,
aura envoyé découvrir mon logement
pour me dresser quelques embûches.
Voilà pourquoi je veux que ce valet
me dise où est son maître.

ISABELLE.

Je suis morte s'il le dit.

DOM JUAN.

Il a été jusqu'ici à l'épreuve des
menaces & des promesses ; mais je le
ferai parler par force. Il faut qu'il
s'attende à mourir, où bien il me dira
où est son maître.

M O S Q U I T O , *à part.*

Je le leur aurois déjà dit s'ils ne m'avoient amené dans un endroit où il peut m'entendre.

D O M J U A N .

Eh bien veux-tu le dire ?

M O S Q U I T O .

Eh , oui , Monsieur , je vous le dirai.

I S A B E L L E .

C'est fait de moi s'il le déclare.

M O S Q U I T O .

Il n'est pas loin d'ici.

I S A B E L L E .

Il va parler.

D O M J U A N .

Allons dépêche.

M O S Q U I T O .

Je l'ai laissé en Portugal fort content de son séjour.

D O M J U A N .

Tu es un imposteur. Je fais qu'il est à Madrid caché ; je fais qu'il a Célia avec lui. Butord , comment penses-tu me dérober sa marche ? Mais je songe que j'ai promis à Dom Fe-

lix de ne rien faire sans l'avertir. Ainsi il faut l'informer du bonheur que j'ai eu de rencontrer ce valet & de m'en assurer. J'y cours ; mais en attendant il faut renfermer ici ce mairaud de maniere qu'il ne puisse en sortir , ni parler à personne.

I S A B E L L E.

Fasse le ciel qu'il puisse s'absenter, afin que j'aie le tems de faire échapper Dom César. Vous ferez obéi en tout , Dom Juan.

D O M J U A N.

Laissez-le seul ici, vous autres , & gardez soigneusement la porte au dehors.

C A S T A Ñ O.

Nous n'en bougerons , Monsieur , nous aurons soin que personne n'entre & que ce compere-là ne puisse sortir.

D O M J U A N.

Si tu refuses encore , à mon retour , de dire la vérité , tu es mort. Songes à ce que tu dois faire. Consultes-toi toi-même , & sois sûr qu'il faut ici sacrifier ton secret ou ta vie. *(Ils s'en vont & ferment la porte.)*



S C E N E VIII.

M O S Q U I T O , C É L I A .

M O S Q U I T O , *seul.*

IL faut sacrifier ton secret ou ta vie. Consultes-toi toi-même. Cela n'est pas doux, non de par tous les diables. Mais de quoi est-ce que je m'embarasse? Cette prison où je suis est la même où mon maître a trouvé un asyle. Il y est à attendre le fruit des peines que je me suis données pour le mettre en état d'en sortir. Il faut l'appeller. (*Il frappe sur la Cloison.*) Eh, Monsieur, vous pouvez sortir sans inquiétude, je suis seul ici.

C É L I A *voilée, sort par la Couliſſe.*

Il faut bien ouvrir pour empêcher cet imbécille de continuer à frapper, & puis je ne fais plus où j'en suis.

M O S Q U I T O .

Monsieur, eh qu'avez-vous donc fait? Avez-vous aussi trouvé une robe pour vous déguiser? C'est très-bien

fait. Il y a ici un vieux Gentilhomme qui conduit les Dames hors de chez lui avec une politesse admirable : il ne leur touche feulement pas la main. Mais badinage à part, savez-vous ce qui se passe ?

C É L I A.

Parle ?

M O S Q U I T O.

Qu'entends-je ?

C É L I A.

Qu'as-tu ?

M O S Q U I T O.

Quoi ! auriez vous aussi trouvé une voix à vous approprier ? Je vous ai laissé basse & je vous retrouve dessus. Mais comment êtes-vous avec Mademoiselle Isabelle ?

C É L I A.

Tais-toi , tu me fais mourir.

M O S Q U I T O.

Vive dieu ! c'est une femme , cela. J'ai entendu cent fois faire le conte d'une Religieuse en qui il se fit un jour une étrange métamorphose , & qui pour avoir sauté un fossé , se trouva Moine parfait de Moinesse qu'elle étoit. Mais qu'un Cavalier se soit

232 LA CLOISON,

changé en femme, c'est ce que je ne me souviens pas d'avoir jamais ouï dire.

C É L I A.

Tais-toi, maraut, si tu ne veux pas que je t'étrangle.

M O S Q U I T O.

Quoi ! c'est vous, Madame Célia ?

C É L I A.

Oui, moi-même.

M O S Q U I T O.

Et par quelle aventure ?

C É L I A.

Par une suite de mon horrible destinée, qui m'a conduite ici pour compromettre mon honneur & ma vie en faveur du plus traître de tous les hommes. J'ai sauvé César, & le lâche par reconnoissance m'a perdue. Il m'a laissé dans la situation affreuse où il me savoit pour entretenir Isabelle de sa passion. Je lui ai entendu dire que c'étoit son amour pour elle qui l'avoit attiré ici. Je voulois sortir quand on t'a conduit ici avec tant de fracas, & j'ai tâché d'étouffer ma rage & ma jalousie jusqu'au moment où tu as frappé.

C O M É D I E. 233

M O S Q U I T O.

Et mon Maître?

C É L I A.

Il est sans doute aux pieds d'Isabelle; il se plaint à elle.....

M O S Q U I T O.

De quoi?

C É L I A.

De son mariage : mais puisque de façon ou d'autre il faut périr, je vais publier hautement la vérité. Je veux instruire Dom Juan & Isabelle, & alors Cesar verra.....

M O S Q U I T O.

A ce moment la jalousie seule vous parle, mais l'amour aura son tour.

C É L I A.

Et toi, comment es-tu venu ici?

M O S Q U I T O.

Je suis sorti ce matin déguisé : j'ai été chez Dom Rodrigue, ami & parent de Dom Cesar, pour l'avertir de venir protéger sa sortie. Il m'avoit dit de passer devant la maison pour la lui enseigner, & afin qu'on ne nous vît pas ensemble, il étoit convenu de ne venir qu'après moi : mais au moment

234 LA CLOISON,

où j'étois à l'attendre devant la porte, Dom Juan est rentré; il m'a reconnu; il m'a tout d'un coup jetté dans l'allée, d'où ses domestiques & lui m'ont traîné ici. Je croyois rencontrer mon maître, mais j'ai trouvé mieux que je ne pensois.

C É L I A.

Eh! qu'allons-nous devenir ici nous deux?

M O S Q U I T O.

Je n'en fais ma foi rien.

C É L I A.

Avant que mon frere arrive, je veux frapper à cette porte & me découvrir une bonne fois à Isabelle, puisque Dom Diego n'y est pas. Mais sa fille est noble, elle aura sans doute le cœur compatissant.

M O S Q U I T O.

Il n'en faut pas douter. (*Célia va frapper à la porte.*)

B E A T R I X, *répond au travers.*

Mon pauvre Mosquito, je ne ferois t'ouvrir; dieu m'est témoin de l'envie que j'en ai; mais ce que je puis

C O M É D I E 235

r'assurer, c'est que Dom Cesar qui est actuellement dans une chambre en grande conversation avec ma maîtresse, est bien décidé à ne pas s'en aller sans toi.

M O S Q U I T O , à *Célia*.

C'est là Beatrix, la Suivante d'Isabelle.

C É L I A .

Est-il donc décidé, ô ciel ! que je ne verrai, ni n'entendrai rien dans cette affreuse maison, qui ne me déchire le cœur ?

M O S Q U I T O .

Ma chere Beatrix, vois, tâches, si tu peux, de m'ouvrir, tu ne t'en repentiras pas.

B E A T R I X .

Je t'ai déjà dit que cela m'étoit impossible. Il m'en coûte beaucoup de te voir dans un si terrible embarras, & je voudrois bien du moins pouvoir en pleurer.

M O S Q U I T O .

Coquine, je le crois bien. Je suis un pauvre diable pour qui tu as bien plus de pitié que d'amour.

B E A T R I X.

Recommande-toi à dieu, mon enfant; voilà Dom Juan, le voilà qui rentre avec son ami.

C É L I A.

Ciel! c'est mon frere!

M O S Q U I T O.

Madame, le meilleur est de vous cacher; nous prolongerons du moins notre vie de quelques instans, jusqu'à ce qu'ils ayent découvert notre retraite.

C É L I A.

Tu as raison, mais je chancelle.
Ah Dieu! me voilà tombée!

M O S Q U I T O, *qui s'est déjà jetté dans
la Cloison.*

Ma foi je vais fermer la coulisse,
puisque vous n'arrivez pas à tems. (*Il
la ferme.*)

C É L I A.

Ah! scélérat!



SCENE IX.

CÉLIA *qui s'est relevée*, DOM JUAN,
DOM FELIX.

DOM JUAN.

OUI, mon ami, je le tiens ici sous
la clef.

DOM FELIX.

Bon, fermez la porte en dedans,
restons seuls avec lui. Il faut qu'il
meure où qu'il parle.

DOM JUAN, *croyant parler à Mos-*
quito.

Vous voyez, mon Cavalier, dans
quelle extrémité vous vous trouvez ;
mais, que vois-je ? Une Dame voilée
où j'ai laissé un coquin de valet.

DOM FELIX.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il étoit
enfermé de maniere à ne pouvoir
sortir ?

DOM JUAN.

Cela est vrai.

238 LA CLOISON,

DOM FELIX.

Vous voyez pourtant qu'il n'en est rien.

DOM JUAN.

Mais j'avois la clef dans ma poche, & mes gens étoient dehors ; ils n'en ont pas bougé.

DOM FELIX.

Il faut une bonne fois nous éclaircir de ce que cela signifie. Voyez qui est cette femme, moi je vais veiller sur la porte, crainte de surprise.

DOM JUAN.

Madame, quoique le premier devoir d'un Gentilhomme soit de respecter votre sexe, la nécessité impose d'autres loix.

CÉLIA.

Que veut-il dire ?

DOM JUAN.

Il faut absolument que je vous connoisse, que je sache comment vous vous trouvez ici, quel est votre dessein, ce qu'est devenu un valet que j'ai laissé ici, par où il est disparu, comment vous avez pu entrer à sa place ? Dévoilez-vous où je serai réduit à employer la violence.

C É L I A.

Il n'y a pas moyen d'échapper. Arrêtez, Dom Juan, songez que votre rang & le mien, exigent de votre part des ménagemens pour moi. Envisagez-moi. (*Elle se découvre.*)

D O M J U A N.

Qu'ai-je vu ?

C É L I A

Vous voilà le maître de mon honneur ; tirez-moi du péril où je suis. Je ne suis venue ici que sur la confiance que j'ai eue en votre générosité. Je n'ai rien à vous dire davantage, mon frere est ici, je suis femme & vous Gentilhomme.

D O M J U A N.

Je ne fais où j'en suis.

D O M F E L I X.

Dom Juan change à tout moment de visage. Quelle peut donc être cette inconnue qui lui cause tant de surprise voilée ou dévoilée.

D O M J U A N.

Que dois-je faire ? Jamais je ne me suis vu dans un pareil embarras. Célia implore ma protection, Dom

Felix attend mon secours. L'un & l'autre me confie sa vie ou son honneur.

D O M F E L I X.

La vue de cette Dame paroît vous jeter dans une grande perplexité.

D O M J U A N.

Si grande qu'il n'est pas possible de l'imaginer.

D O M F E L I X.

Ne puis-je aider à vous en tirer ?

D O M J U A N.

Je ne puis vous confier ce qui la cause.

D O M F E L I X.

N'êtes-vous pas mon ami ?

D O M J U A N.

Sans contredit.

D O M F E L I X.

Ne suis-je pas Gentilhomme ?

D O M J U A N.

Cela est vrai.

D O M F E L I X.

Ouvrez-vous donc à moi.

C É L I A , à *Dom Juan*.

Dom Juan, souvenez-vous que.....

DOM DIEGO.

C O M É D I E. 241

D O M D I E G O , *qu'on entend en dehors.*

Ouvrez , Dom Juan , c'est moi.

D O M J U A N.

Voilà Dom Diego.

D O M D I E G O.

Ouvrez donc.

D O M J U A N.

Il voudra favoir qui est cette Dame. Si Isabelle l'apperçoit, elle triomphera & soutiendra ce qu'elle prétend avoir vu. Si je veux la défabufer en déclarant qui elle est, il faudra recevoir la mort des mains de son frere, ou la lui donner. Je manquerai aux loix de l'honneur pour me laver du soupçon d'infidélité. Non, personne ne la verra. Dom Felix, j'ai intérêt de dérober cette Dame à la vue d'Isabelle. Ne laissez deviner à personne qu'elle est dans ce cabinet. Entrez-là, Madame.

C É L I A.

O ciel ! prends pitié de moi ! (*Il la conduit dans le cabinet de toilette.*)

D O M F E L I X.

Souhaitez-vous que je m'y renferme avec elle ?

Tome II.

L

242 LA CLOISON,

DOM JUAN.

Ah-dieu, gardez-vous-en bien.

DOM DIEGO.

Vous n'ouvrirez donc pas ?

DOM JUAN.

J'y vais. (*Il ouvre.*)



SCENE X.

DOM FELIX, DOM JUAN,
DOM DIEGO, *avec des Laquais.*

DOM DIEGO.

QU'EST-CE donc que vous avez, Dom Juan ? Pourquoi toutes ces incertitudes & ces discours sans suite avant que de m'ouvrir. Où est ce valet ?

DOM JUAN.

Il faut, Monsieur, qu'il se soit enfui avec une fausse clef.

DOM DIEGO.

Vous cherchez à me dépayser de peur de m'inquiéter. Vous avez tort. Il n'y a personne à qui vous puissiez vous ouvrir avec plus d'assurance. Ex-

cusez , Monsieur , si je parle ainsi devant vous , quoique je sois instruit de l'amitié qui vous unit tous deux.

D O M F E L I X.

Je suis bien loin de le trouver mauvais ; mais , croyez - moi , Monsieur , j'ai autant de desir que vous , de trouver Dom Cefar.

D O M D I E G O.

Eh bien , instruisez-moi de ce que vous avez appris ; car il est inutile de prétendre me cacher ce valet.

D O M J U A N.

Je vous donne ma parole d'honneur que quand je suis entré ici pour le chercher , il n'y étoit plus.

D O M D I E G O.

Comment a-t-il pu sortir , s'il est vrai que les gens ne se soient pas écartés de la porte ? Aliez voir , vous autres , s'il n'auroit pas pénétré dans la maison par-là ; & nous , visitons par ici. (*Il veut entrer dans le cabinet.*)

D O M F E L I X.

Arrêtez.

D O M J U A N.

Prenez garde.



SCENE XI.

Les mêmes, ISABELLE,
& BEATRIX,

ISABELLE.

ENFIN, il n'a donc pas encore pu
fortir ?

BEATRIX.

Non, tous les gens sont à la porte
armés & sur leurs gardes.

ISABELLE.

Veuille le Ciel qu'il puisse se tirer
de ce danger ; je ne me sens pas de
frayeur. Hélas ! si l'innocence est si ti-
mide, combien doit donc l'être le
crime ?

DOM DIEGO.

Vive - dieu ! je vais vous donner
l'exemple de le chercher.

DOM JUAN.

Bien volontiers ; mais certainement
il n'y a rien ici. Visitons toute la mai-
son.

ISABELLE.

Vifiter la maison! Je fuis perdue ;
ils ont fans doute appris quelque cho-
fe, je vais m'en éclaircir. Mon père,
qu'avez-vous donc ?

DOM DIEGO.

Que venez-vous faire ici ?

ISABELLE.

Voir ce qui vous occupe.

DOM DIEGO.

Nous cherchons un homme.

ISABELLE.

Ah Ciel !

DOM DIEGO.

On affecte de m'écarter de cette
chambre ; mais je veux la voir.

DOM JUAN.

Vous n'entrerez pas ici.

DOM DIEGO.

Vous tâchez de m'abuser, pour par-
venir à vous venger fans moi ; mais
vive-dieu ! il n'en fera pas ainfi. Que
vois-je ?

CÉLIA, *fe montre.*

La plus infortunée, la plus à plain-
dre de routes les femmes.

246 - LA CLOISON,

D O M F E L I X .

Je meurs d'envie de la connoître.

D O M D I E G O , à *Dom Juan*.

Sur mon honneur, Monsieur, ma maison méritoit plus d'égards. Quoi ! vous ne rougissez pas d'introduire une coureuse de cette espece dans l'appartement de ma fille ? Madrid n'est-il donc pas assez grand.....

D O M J U A N .

Moi ! Monsieur, songez.....

I S A B E L L E .

Vous voyez, Monsieur, si j'ai eu tort tantôt.

D O M J U A N .

Je ne puis ni parler, ni me taire.

I S A B E L L E .

Ma belle Demoiselle, il faut lever ce voile ; je veux savoir qui ose me faire chez moi un pareil affront.

D O M J U A N .

Sauvons du moins ce dernier coup : non, Madame, vous ne la verrez point.

I S A B E L L E .

Vous prenez son parti.

DOM JUAN.

J'y suis obligé.

CÉLIA.

Que je suis malheureuse !

(On entend crier dans la chambre à côté.)

Gardez bien cette porte, Otanès,
de peur qu'il ne forte.

DOM CESAR, dans la chambre à côté.

Je fortirai.

DOM JUAN.

Quel est ce bruit qu'on entend dans
l'appartement d'Isabelle ?

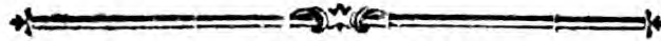
DOM DIEGO

Comme les contretems se succe-
dent !

UN LAQUAIS.

Monsieur, nous avons trouvé l'hom-
me que vous cherchez ; il a mis l'épée
à la main pour s'ouvrir un passage
dans la rue.





S C E N E XII.

*Les mêmes, DOM CESAR le visage
couvert de son manteau & l'épée à la
main.*

D O M D I E G O.

DITES-MOI, Dom Juan, est-ce-là
le Valet que vous cherchiez ?

D O M J U A N.

Non, Monsieur, c'est un autre hom-
me.

C É L I A.

C'est Dom Cesar. (*En courant à lui.*)
Monsieur, défendez votre vie & la
mienne.

D O M D I E G O.

O vous ! qui compromettez ainsi
l'honneur de ma maison, qui êtes-
vous ?

D O M C E S A R.

Je ne le dirai pas.

D O M D I E G O.

Découvrez-vous le visage ?

D O M C E S A R.

Je m'en garderai bien : je me ferai tuer sans me découvrir pour défendre cette femme : elle & moi nous partirons d'ici , à moins que la mort ne m'en ôte les moyens.

D O M D I E G O.

Quelle femme , dit-il ?

D O M C E S A R , *en montrant Célia.*

Celle-ci , car l'autre (*en montrant Isabelle*) je ne la connois pas & ne fais qui elle est , & si cette déclaration ne suffit pas pour la justifier dans votre esprit , je les enlèverai toutes deux.

D O M D I E G O.

Téméraire ! quoique tu me tranquillises en partie , il faut pourtant , pour achever de me rassurer , que je te connoisse.

D O M C E S A R.

Ce ne fera pas aujourd'hui.

D O M J U A N.

Etes-vous assez dépourvu de bon sens , pour croire que ce que nous sommes de monde ici , nous vous laisserons enlever cette Dame , sans fa-

250 LA CLOISON,

voir à quel titre, ni comment vous vous trouvez ici tous deux ensemble?

D O M C E S A R.

Je ne saurois vous en instruire.

D O M F E L I X, *en tirant son épée.*

Voilà le moyen de le faire parler.

(On entend un coup de pistolet.)

I S A B E L L E.

On tire! Es-ce encore quelque nouvelle infortune!

D O M C E S A R.

C'est le signal que j'attends.

D O M D I E G O.

Arrêtez tous. Qui que vous foyez, je vous engage ma parole de vous protéger & de vous servir, si vous me tirez enfin de l'incertitude où je suis.

D O M C E S A R.

Vous m'en donnez votre parole.

D O M D I E G O.

Oui.

D O M C E S A R *se découvre.*

Je suis Dom Cesar? Quoi! vous reculez à mon aspect!

D O M D I E G O.

C'est l'assassin de mon fils.

COMÉDIE. 251

DOM FELIX.

C'est le ravisseur de Célia.

DOM JUAN.

C'est le séducteur de ma maîtresse.

DOM CESAR.

Vous avez tous raison, & dans la vérité, cependant, je n'ai offensé aucun de vous. Si j'ai eu le malheur de tuer Dom Alonse, je l'ai fait en homme d'honneur, en combattant tête à tête avec lui. Si je me trouve dans la maison d'Isabelle, c'est parce que dans le tems que Célia l'occupoit encore, elle m'y a laissé enfermé; & si je trahis ainsi le secret de Célia, c'est que peu m'importe qu'on le sache; je l'épouse & je vous la présente; c'est elle que vous voyez voilée. Si tout cela ne vous suffit pas, je sortirai malgré tous vos efforts. Le coup de pistolet que vous venez d'entendre, est le signal que me donne une troupe d'amis qui m'attendent pour favoriser ma retraite.

DOM FELIX.

Quand vous n'auriez personne, Dom Cesar, je vous rendrois ce service; je ne dois pas moins à mon beau-frere.

DOM JUAN.

Dom Felix, je suis votre ami, mais mon épée est à Dom Diego.

DOM DIEGO.

J'ai donné ma parole & je la tiendrai : oublions le passé ; mais apprenez-moi où vous vous étiez caché.

MOSQUITO, *ouvrant la coulisse.*

C'est à moi, Monsieur, à vous l'apprendre.

DOM DIEGO.

Que vois-je ?

BEATRIX.

Ah ! coquin, c'est toi qui as volé ma robe.

MOSQUITO.

Cela est vrai, mais tu as de quoi la racheter.

F I N.

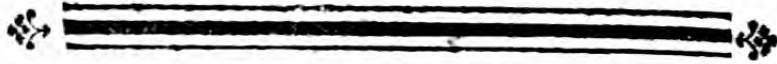
SE DÉFIER
DES APPARENCES,

En Espagnol,

NUNCA LO PEOR ES CIERTO,

C O M É D I E

*De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.*



P E R S O N N A G E S .

Dom CARLOS.

Dom JUAN.

LÉONOR.

Dom DIÉGO.

DONA BÉATRIX, *sœur de Dom Juan*

Dom PÉDRO, *pere de Léonor.*

FABIO, *Valet de Dom Carlos.*

INÈS, *Suivante de Béatrix.*

La Scene est à Valence.





S E D É F I E R
DES APPARENCES.



P R E M I E R E J O U R N É E .

*Le Théâtre représente un appartement
dans une auberge.*



S C E N E P R E M I E R E .

DOM CARLOS, FABIO,
en habits de voyage.

D O M C A R L O S .

As-tu rendu la lettre ?

F A B I O .

Oui, Monsieur ; il a montré en la

256 SE DÉFIER, &c.

lisant beaucoup de joie, & il sera dans un moment à cette auberge.

DOM CARLOS.

Et Léonor, est-elle déjà levée.

FABIO.

Son appartement n'est pas encore ouvert.

DOM CARLOS.

Frappes-y; je veux lui communiquer les précautions que je songe à prendre pour mettre en sûreté sa vie & son honneur, bien plus par égards pour ce que je me dois à moi-même, que par ménagement pour elle. Frappe, il est tems de l'éveiller.



SCENE II.

LÉONOR, DOM CARLOS,
FABIO.

LÉONOR.

Vous parlez de m'éveiller, il faudroit donc pour cela que mes yeux connussent le sommeil. Mais, hélas!

dans la situation affreuse où je me trouve, le repos n'est pas fait pour moi. Que souhaitez-vous?

D O M C A R L O S.

Je veux vous instruire des mesures que je prends pour sauver du moins mon honneur, puisqu'il faut renoncer à mon amour.

L É O N O R.

Quelles qu'elles soient, vous me verrez m'y prêter avec la plus grande docilité, dès qu'elles vous conviendront : quoique vous agissiez ici par simple générosité, & que vous ayez la cruauté de me déclarer que votre tendresse est évanouie, cependant vos desirs seront toujours la règle des miens. A quoi vous décidez-vous ?

D O M C A R L O S.

Ah! ingrate! que je serois touché de cette résignation, si elle n'étoit pas forcée!

L É O N O R.

Un préjugé tourmente sans cesse celui qui en est atteint, sur-tout quand il ne fait aucun effort pour le combattre.

258 SE DÉFIER, &c.

D O M C A R L O S.

N'essayez pas de vous justifier, Léonor, vous n'y réussiriez pas.

L É O N O R.

Accordez-moi une grace , c'est la dernière que j'exigerai de vous au nom de mon funeste amour.

D O M C A R L O S.

Quelle est-elle ?

L É O N O R.

Ecoutez-moi, quand vous devriez ne me pas croire après m'avoir entendue.

D O M C A R L O S.

Avec cette restriction j'y suis prêt, parlez.

L É O N O R.

Je ne vous demande que de l'attention.

D O M C A R L O S.

Fabio.

F A B I O.

Monsieur.

D O M C A R L O S.

Si ce gentilhomme que tu as été avertir, arrive, entre avant lui pour l'annoncer, afin que Léonor ait le

tems de se retirer. (*A Léonor.*) Eh bien ! parlez , Madame.

L É O N O R.

Vous savez , Dom Carlos , de quel sang je sors ; vous avez été témoin de la considération dont jouissent mon pere & mes parens. Vous n'ignorez pas que par moi-même je n'ai pas dégénéré malgré l'excès de l'infortune qui me poursuit. Ce qu'il vous en a coûté pour obtenir de moi un regard , devoit vous disposer à juger favorablement de mon cœur. C'est vous qui m'avez séduite : vous m'avez arraché de l'état heureux & paisible où je vivois : vos soins m'ont fait connoître l'amour. Quel amour , juste ciel , qui cause aujourd'hui mes larmes & ma perte ! Pour prix de ce que vous m'avez coûté , je ne demande de vous que d'approfondir un fait que je ne comprends pas moi-même. Je vous supplie , au nom de ce que vous avez de plus cher , de vous informer de ce que pouvoit être cet homme que vous avez rencontré chez moi cette nuit funeste , à laquelle j'aurois voulu ne pas survivre , & vous avez l'inhumanité de le refuser. C'est donc précisé-

ment, cruel, pour vous assurer le droit de me condamner, en m'ôtant jusqu'à la possibilité de justifier mon innocence. Votre sang-froid est à l'épreuve de mes larmes & de mes sermens. Invariablement attaché à ce que vous avez vu, ou cru voir.....



SCENE III.

LÉONOR, DOM CARLOS,
FABIO.

F A B I O.

VOILA ce Monsieur que vous attendiez.

DOM CARLOS à *Léonor*.

Entrez là dedans, je ne veux pas qu'il vous voie encore.

L É O N O R.

Quoi! mon malheur se montre jusques dans les plus petites circonstances! il m'enleve jusqu'à la légère consolation de vous ouvrir mon cœur.

D O M C A R L O S.

Hélas! c'est bien en vain que vous

faites tant d'efforts pour vous disculper.

F A B I O.

Hâtez-vous, Madame, si vous ne voulez pas qu'il vous voie.

DOM CARLOS à Léonor.

Vas l'introduire. (*A Léonor.*) Prêtez l'oreille, Madame, à la confidence que je vais lui faire.

LÉONOR, *en s'en allant dans la chambre du fond.*

Que ma destinée est cruelle!

DOM CARLOS.

La mienne n'est pas plus heureuse.



S C E N E I V.

DOM JUAN, DOM CARLOS.

DOM JUAN.

AH! mon cher cousin!

DOM CARLOS.

Embrassez-moi.

D O M J U A N.

Je ne le devrois pas , mais le plaisir de vous voir l'emporte sur le repentiment que je serois en droit de vous marquer. Quoi ! vous êtes à Valence & vous n'êtes pas descendu chez moi ; c'est bleffer l'amitié & les liens du sang qui nous unissent.

D O M C A R L O S.

Je suis sensible , autant que je dois , au motif qui vous dicte ces reproches obligeans ; mais j'ai une si bonne excuse que j'obtiens bientôt mon pardon. Comment vous portez-vous ?

D O M J U A N.

À merveilles.

D O M C A R L O S.

Et ma cousine votre sœur ?

D O M J U A N.

Très-bien aussi ; mais laissons-là les complimens qui ne vont pas à des gens comme nous. Quelle affaire vous attire ici , mon ami ? Qu'y a-t-il de nouveau à la cour ?

D O M C A R L O S.

Hélas ! je ne connois que mes malheurs ! C'est en vain que je veux me

dérober à l'astre malin sous lequel je suis né ; quelque part que je me trouve , son influence m'y suit.

DOM JUAN.

Vous m'inspirez un violent desir d'être instruit de ce qui peut vous occasionner une douleur si vive.

DOM CARLOS.

Cette fatalité qui s'acharne sur moi m'a fait voir , mon cher Dom Juan , une beauté charmante. La voir , l'aimer , brûler pour elle , n'ont été pour moi qu'un moment. Elle m'a fait éprouver à son service tout ce que les préliminaires du bonheur en amour , ont de pénible & d'agréable. J'ai soupiré constamment , j'ai essuyé des rigueurs sans me plaindre , j'ai reçu des faveurs avec transport , j'ai éprouvé les déchiremens de la jalousie ; car voilà , comme vous savez , les quatre périodes de cette passion. Chez nous autres hommes , la fierté de l'objet même la fait naître , le desir l'augmente , les faveurs la nourrissent & la jalousie la tue (1). J'étois une

(1) J'ai laissé une grande partie de ce récit pour donner une idée de la manière dont les

nuit avec elle, dans la chambre d'un valet où elle s'étoit rendue. Tout d'un coup nous entendîmes du bruit. Elle me quitta craignant, ou feignant de craindre que ce ne fût son pere. Je la suivois sans bruit, quand j'aperçus un homme, le visage couvert, qui sortoit de son appartement & la suivoit de même. Qui va-là, m'écriai-je? Un curieux, me répondit-on. Je ne répliquai qu'en tirant l'épée. J'eus le bonheur de percer mon adversaire, il tomba sans connoissance; mais il m'avoit porté au cœur une atteinte encore plus mortelle. Vous croyez peut-être, Dom Juan, qu'en me retirant ici; je n'ai pas d'autre objet que de me soustraire aux recherches de la Justice; mais vous êtes

composent les Comiques Espagnols Il est bien plus long encore dans l'original, plus plein de petites circonstances & peut-être même d'idées plus fausses que celles que l'on vient de voir. Mais je le répète, cela ne fait pas de tort aux situations dont la beauté & l'abondance font, comme je l'ai dit, le grand mérite du théâtre Espagnol avec la noblesse des sentimens. Pour le goût dans les expressions, ils ne s'en piquent point.

dans

dans l'erreur. Cet accident tragique n'est que le commencement de mes infortunes. Au bruit des épées les femmes de Léonor poussèrent des cris. Son pere s'éveilla. Je me trouvai tout d'un coup avec mon ennemi mort à mes pieds d'un côté, ma maîtresse évanouie de l'autre, & près d'être enveloppé par les gens de ce vieux Gentilhomme qui les animoit à se saisir de moi. Dans ce moment mon infidele recouvra ses sens; elle embrassa mes genoux & me supplia de la défendre. Que nous sommes foibles, mon cher ami, près d'une beauté en larmes. Je ne pus me résoudre à l'abandonner quoique le cœur me faignât du cruel affront qu'elle venoit de me faire. Suivez-moi, lui dis-je, & alors redoublant de vigueur je m'ouvris un passage & je gagnai avec elle un asyle sûr, d'où je me suis secrètement rendu ici; j'ai appris depuis, que mon rival étoit un Gentilhomme étranger qui suivoit la cour pour un procès & qu'il n'étoit pas mort; mais je n'en suis pas moins obligé de me soustraire à tous les yeux. J'ai amené Léonor avec moi, je ne la quitterai point qu'elle ne soit en sûreté, quelques raisons que j'aie

de la haïr ; mais après lui avoir assuré un asyle je ne veux plus la revoir jamais. Il m'en coûtera ; car l'amour vil encore dans mon cœur malgré le souvenir de sa perfidie ; mais je saurai lui imposer silence. Voyez , mon cher ami , à lui trouver une retraite , soit dans une maison particulière , soit dans un couvent , soit même à la campagne. Je déposerai entre vos mains pour sa subsistance , le peu que j'ai pu sauver de mon bien. Pour moi mon épée me suffit. J'irai servir le Roi en Italie , & la seule grace que je demande au Ciel , c'est que la première balle qui sera tirée m'arrache la vie , pour mettre fin au désespoir où me jette un amour qui survit à mon outrage.

D O M J U A N.

Tous ces événemens sont si singuliers que l'imagination même n'en pourroit feindre de plus intéressans ; mais puisque le passé ne sauroit se réparer , il faut pourvoir au présent. Un couvent seroit la retraite la plus sûre & la plus commode pour elle ; mais elle seroit coûteuse. Qu'elle vienne chez moi , je pense que.....

D O M C A R L O S.

Non , je suis pénétré de reconnoissance de cette offre , mais je ne puis l'accepter. Il faudroit instruire ma cousine de tout , & je veux lui épargner l'inquiétude qui seroit le fruit de cette confiance. D'ailleurs , ce seroit manquer d'égards pour elle que de déposer ma maîtresse dans sa maison. Quoique Léonor par sa naissance ne lui soit pas inférieure , des aventures comme la sienne en ternissent bien l'éclat.

D O M J U A N

Il me vient une idée qui conciliera tout. Ma sœur vient de perdre une femme-de-chambre , & ne l'a pas encore remplacée ; j'ai une Dame que je suis prêt d'épouser , à qui je puis tout confier. Je l'engagerai à présenter Léonor à ma sœur & à répondre d'elle ; quoique ce soit avec peine que je la voie réduite à cet état , elle y trouvera cependant sa sûreté , & en particulier , j'aurai soin qu'on ait pour elle les égards que.....

L É O N O R *se montre.*

C'est à moi , Monsieur , à répon-
M ij

dre. Oui, Monsieur, fille-de-chambre, esclave, tout ce que vous voudrez, s'il étoit possible que j'éprouvassé quelque consolation dans le monde, ce seroit de penser que j'appartiens à une main amie de Dom Carlos. J'embrasse vos genoux pour obtenir cette faveur. Vous êtes instruit de mon malheur; mais n'en concevez pas une idée défavantageuse de mes mœurs. Que ce jour soit le dernier de mes jours, si j'ai jamais donné le moindre consentement à l'audace de cet homme, dont Carlos vous a raconté l'histoire & le châtement.

D O M J U A N.

Votre beauté, Madame, & votre esprit, vous donnent des droits sur tous les cœurs. C'est moins pour mon ami que pour vous-même, que je prétends vous obliger; je vais prévenir la Dame dont j'ai parlé: dans deux minutes je suis à vous avec la lettre dont vous avez besoin. (*Il sort.*)





SCÈNE IV.

LÉONOR, DOM CARLOS.

L É O N O R.

EH bien , Dom Carlos , tout réussit comme vous le desirez , vous ne me verrez plus. Daignez par commisération du moins , au moment où je vais vous quitter pour jamais.....

D O M C A R L O S.

Au nom de Dieu , Madame , n'ajoutez point à mes tourmens. Ce n'est que loin de votre vue qu'il me sera permis de penser que je vous aime. Cependant , que voulez-vous de moi ?

L É O N O R.

Jurez-moi que si jamais vous avez des preuves de mon innocence , vous accomplirez la parole que vous m'avez donnée.

D O M C A R L O S.

Non - seulement je souhaite d'être défabusé , cruelle , mais pour l'être , je donnerois mon sang & ma vie : com-

ment puis je me laisser attendre à ce point ? Perfide , n'est-ce pas vous chez qui j'ai trouvé un rival ? N'est-ce pas vous..... Ah ! laissez-moi , je n'ai rien à désirer que de vous fuir pour jamais.

L É O N O R.

Partez , cruel , partez. Les Cieux , peut être , auront quelque jour pitié de moi Vous me verrez justifiée.

D O M C A R L O S.

C'est cette espérance qui me soutient , sans elle je serois déjà mort de douleur.

L É O N O R.

Pourquoi donc me condamner avec tant de dureté dès-à présent ?

D O M C A R L O S.

Les apparences sont contre vous.

L É O N O R.

Peut-être apprendrez-vous un jour à vous défier des apparences.





SCÈNE V.

La scène change : elle est dans l'appartement de Dona Béatrix , sœur de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, avec une lettre
à la main, INÈS.

INÈS.

CETTE lettre donne un air si triste , si fâché à ma maîtresse , que je brûle de savoir ce qu'elle contient. Tantôt elle la regarde avec fureur , & puis leve les yeux vers le Ciel : tantôt elle pleure , tantôt elle soupire.

DONA BÉATRIX.

Y a-t-il une fille plus infortunée !

INÈS.

Elle acheve de lire. La satisfaction & la colere se peignent tour à tour sur son visage. On diroit qu'elle répete un rôle de Comédie.

DONA BÉATRIX.

Sa perfidie me fera mourir. Hélas !

272 SE DÉFIER, &c.

qui pourra jamais imaginer ce que je souffre !

I N È S.

Moi, Madame.

D O N A B É A T R I X.

Quoi ! tu étois-là ?

I N È S.

Je fors de cette chambre, j'ai vu les marques de l'affliction où vous paroissez plongée, j'en suis pénétrée, ne m'en cachez pas la cause.

D O N A B É A T R I X.

Il faut bien que je te la confie. Les peines du cœur semblent moins cruelles quand on a quelqu'un qui les partage. Tu te souviens que Dom Diego Centello m'a fait long-tems la cour.

I N È S.

Oui.

D O N A B É A T R I X.

Tu n'ignores-pas que j'ai été touchée de ses soins ?

I N È S.

Cela est vrai.

D O N A B É A T R I X.

Tu te rappelles encore que malgré

sa naissance, il n'a jamais osé se déclarer à mon frere avant son départ pour Madrid?

I N È S.

Eh bien , après.

D O N A B É A T R I X.

Voilà une lettre de son valet Ginès que j'ai gagné. Il m'écrit que son maître a fait de nouvelles inclinations à Madrid. L'amour est la seule affaire qui l'y retienne ; lis , & tu verras toi-même.

I N È S , *lit.*

» Pour remplir la promesse que j'ai
 » eu l'honneur de vous faire , je dois
 » vous donner avis que mon maître a
 » été percé de deux'grands coups d'é-
 » pée par un rival dans la maison d'une
 » Dame de cette ville. Il a été deux
 » jours sans connoissance , & qui pis
 » est , mis en prison ; mais , dieu mer-
 » ci , il est libre & guéri. Nous par-
 » tons pour Valence où..... “.

D O N A B É A T R I X.

Ne vas pas plus loin , tous ces détails redoublent mon indignation. Voilà donc l'affaire qui l'attiroit à Madrid. L'ingrat !

M v

I N È S.

Ces affaires - là ne sont pas rares dans une ville comme Madrid.

D O N A B É A T R I X.

Je ne trouve point de termes pour exprimer ma fureur.

I N È S.

Voilà bien les coquins d'hommes. En partant ils font tout feu, tout désespoir ; & tout est oublié à l'aspect d'une figure nouvelle ; mais , scélérats , nous vous rendons bien le change ; Dieu fait si nous sommes dupes. Si le matin vous voit infideles , le soir ne se passe pas sans que nous soyons quittes.

D O N A B É A T R I X.

Je meurs de jalousie.

I N È S.

Vous en avez mille raisons.

D O N A B É A T R I X.

Et elle durera jusqu'à ce que.....
Mais on frappe , vas voir , Inès.

I N È S , *en allant voir à la porte.*

Je te plaindrois , mon pauvre Ginès , si quelqu'un m'écrivait que tu t'es rompu le cou en faisant affront à mon chaste amour.

D O N A B É A T R I X.

Je ne fais à quoi m'arrêter, je vais sans cesse de la fureur à l'espérance, & du ressentiment à la pitié. Je donneroïis ma vie pour voir l'objet que l'ingrat ose me préférer.



S C E N E VI.

D O N A B É A T R I X, I N È S,
L É O N O R, *mise en femme de chambre.*

I N È S.

E L L E est ici, entrez.

L É O N O R.

J'embrasse vos genoux, Madame, en implorant votre compassion.

D O N A B É A T R I X.

Levez-vous. En quoi puis-je vous servir ?

L É O N O R.

Voici un billet que je suis chargée de vous remettre.

D O N A B É A T R I X.

De qui ?

L É O N O R.

De Madame Violante.

D O N A B É A T R I X

Inès, voilà une jolie figure.

I N È S.

Pas mal.

L É O N O R.

O fortune! à quel abaissement m'as-tu réduite!

D O N A B É A T R I X.

Violante m'écrit qu'ayant appris qu'une de mes femmes m'a quittée pour se marier, elle vous propose pour prendre sa place.

L É O N O R.

Hélas!

D O N A B É A T R I X.

Et qu'elle répond de vous en toutes manières. Je suis très-reconnoissante de son attention. D'où êtes-vous?

L É O N O R.

De Toledé.

D O N A B É A T R I X.

Comment vous trouvez-vous à Valence?

L É O N O R.

J'y ai suivi une des Dames de la cour de la Vice-Reine ; ma maîtresse est morte , & je suis obligée de chercher une autre condition.

D O N A B É A T R I X.

Sa bonne mine , ses graces , me charment. Quel étoit votre emploi ?

L É O N O R.

J'étois femme-de-chambre ; je fais coëffer , blanchir , faire de la dentelle , des fleurs artificielles , & tout ce que vous pourrez me commander.

D O N A B É A T R I X.

Vous êtes justement le sujet qu'il me faut. Vous pouvez rester ici. Quoique mon frere soit absent , je suis sûre qu'il ne me désapprouvera pas.

L É O N O R.

J'espere qu'un homme de son rang ne peut trouver mauvais que vous donniez du secours à une infortunée.

D O N A B É A T R I X.

Comment vous appelez-vous ?

L É O N O R.

Isabelle.

SCÈNE VII.

Les mêmes, DOM JUAN.

DOM JUAN.

BONJOUR, ma sœur.

DONA BÉATRIX.

Bonjour, mon frere.

DOM JUAN.

A quoi vous occupiez-vous ?

DONA BÉATRIX.

J'étois à vous rendre un service.

DOM JUAN.

Comment cela.

DONA BÉATRIX.

Sachant combien vous avez à cœur de plaire à Violante, j'ai arrêté cette fille sur sa recommandation.

DOM JUAN.

Vous plaisantez ; mais je ne vous en suis pas moins obligé, Mademoiselle, vous pouvez tout ici avec une pareille protection. Je ferai plus en-

core à vos ordres que vous ne ferez à ceux de ma sœur. (*Bas à Léonor.*) Que dites-vous d'elle & de la maison ?

L É O N O R.

Il me semble depuis que j'y suis, que mon sort est adouci.

D O M J U A N.

Ma sœur, je voudrais vous dire deux mots en secret. (*Il se retire au fond du théâtre.*)

I N È S, à Léonor.

Oh ça, Mademoiselle, nous voilà camarades; j'espère que nous ferons aussi bonnes amies. Je n'ai qu'une grace à vous demander, c'est de me passer un peu d'amourette.

L É O N O R.

Cela va sans dire. Croyez-vous que mon cœur n'ait pas aussi ses petites affaires ?

I N È S.

Avec cela nous vivrons comme sœurs.

L É O N O R.

Vous pouvez compter sur mon amitié. (*A part.*) Quels discours pour

280 SE DÉFIER, &c.

une fille de mon rang ! (*Elles s'en vont
& Dona Béatrix & Dom Juan se rap-
prochent.*)

D O N A B É A T R I X.

Dom Carlos à Valence !

D O M J U A N.

Oui ; mais il faut n'en rien dire ,
par ce qu'il part secrètement pour
Naples ; c'est ce qui l'a empêché de
descendre ici. Il viendra ce soir vous
voir , & j'espère que pour l'amour de
moi vous n'oublierez rien pour lui
faire un bon accueil.

D O N A B É A T R I X.

Vous pouvez y compter.

D O M J U A N.

Cela est bon.

D O N A B É A T R I X , *en s'en allant.*

Ah ! traître Dom Diego ! quand
ferai-je vengeance de toi ?

D O M J U A N.

Je vais apprendre à Dom Carlos le
succès du billet ; & quoique son plus
grand soin soit de tenir son arrivée
ici cachée , je l'amènerai pourtant
cette nuit ici. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII. (2)

Le théâtre représente la rue où donne la maison de Dom Juan.

DOM DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

QUEL plaisir de revoir sa patrie !

GINÈS.

Vous avez raison , & sur-tout quand on s'est vu aussi près de ne la revoir jamais.

DOM DIÉGO.

C'est un grand bonheur qu'il n'y ait pas eu de plainte rendue contre

(2) Il faut toujours se rappeler que le théâtre représente plusieurs scènes ou plusieurs endroits où les Acteurs se placent. Ici , on voit d'abord la rue où est Dom Diégo avec son Valet , à côté une première pièce qui dépend de la maison de Dom Juan , & au bout de celle-ci une autre pièce encore qui va dans l'intérieur des appartemens.

282 S E D É F I E R , &c.

moi. Cela m'a laissé la liberté de quitter Madrid pour me soustraire aux recherches des parens de Léonor.

G I N È S.

Ma foi , Monsieur , vous n'avez pas tort. S'il est désagréable de n'être tué comme vous , qu'à moitié ; jugez combien il le feroit de l'être tout-à-fait.

D O M D I É G O.

N'est-ce pas Dom Juan qui sort-là de sa maison ?

G I N È S.

Lui-même.

D O M D I É G O

Ginès , il me semble qu'aujourd'hui tout m'a réussi.

G I N È S.

Avez-vous trouvé quelque trésor ?

D O M D I É G O.

Dom Juan n'étant pas chez lui je trouverai peut-être le moment de parler à Béatrix.

G I N È S.

Quoi ! vous vous souvenez encore d'elle !

DOM DIÉGO.

Peux-tu me soupçonner d'avoir oublié ses charmes ?

GINÈS.

Mais il me semble que vous l'aviez un peu oubliée, quand vous vous êtes exposé à recevoir, pour l'amour d'une autre, ce grand coup sur la tête, qui vous a mis à la veille d'être enterré ailleurs qu'ici.

DOM DIÉGO.

Ce sont de petits amusemens de passage qui ne dérogent point à la fidélité.

GINÈS.

Mais si votre amante s'étoit amusée aussi.

DOM DIÉGO.

Entre & demande Inès, dis-lui que je suis ici, & sur-tout prends bien garde à une chose.....

GINÈS.

Qui est.....

DOM DIÉGO.

De ne rien dire à personne de ce qui s'est passé, & sur-tout à Béatrix.

G I N È S.

Je n'ai pas besoin que vous me recommandiez le silence ; foyez sûr qu'elle ne saura pas de moi une syllabe de plus que ce que je lui en ai dit hier où je ne l'ai pas vue.

D O M D I É G O.

Bon , entre. (*Il frappe.*)

I N È S.

Qui est-là ?



S C E N E IX.

Inès est dans la première pièce qui donne sur la rue ; Ginès y entre avec elle, & Dom Diégo qui est encore dehors, s'approche de la porte pour être prêt à entrer au premier mot.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO,
INÈS, GINÈS.

G I N È S.

MADEMOISELLE, c'est un de vos très-humbles adorateurs qui vient comme il peut se mettre à vos pieds.

I N È S.

Eh, c'est toi, mon pauvre Ginès,
tu ne me donnes pas un baiser.

G I N È S.

Oh, deux & trois, je n'en suis pas
chiche.

I N È S.

Comment es-tu venu ?

G I N È S.

Je te conterai cela une autre fois ;
pour ce moment-ci, mon maître veut
te parler.

I N È S.

Il est donc arrivé aussi.

D O M D I É G O.

Tu vois Inès. Je brûle de te voir
& d'apprendre de toi des nouvelles
de Béatrix.

I N È S.

Vous en saurez d'elle-même. La
voilà.

D O N A B É A T R I X.

Inès, avec qui donc êtes-vous dans
une conversation si animée.

D O M D I É G O.

Avec un infortuné qui a souffert

286 S E D É F I E R , &c.

tous les tourmens de l'absence & qui rapporte à vos genoux un cœur plein d'amour & de fidélité ?

D O N A B É A T R I X .

Comme il ment ; mais dissimulons. Inès , prenez garde qu'Isabelle ne forte. Je ne veux pas que dès le premier jour elle puisse pénétrer mes chagrins.

I N È S .

Vous avez raison , à revoir Ginès.

D O N A B É A T R I X .

Ce que vous avez souffert , Dom Diégo , n'approche pas des peines que votre absence m'a coûtées.

D O M D I E G O .

Bon , elle ne fait rien.

G I N È S .

Et d'où diable auroit-elle appris quelque chose ?

D O N A B É A T R I X .

Comment vous êtes-vous porté à la cour ?

D O M D I É G O .

Comme un amant éloigné de ce qu'il adore & qui ne peut être sensible qu'à un plaisir.

D O N A B É A T R I X.

Qui est.

D O M D I É G O.

De se retrouver auprès de l'objet
de sa flamme.

D O N A B É A T R I X.

Le traître ! & votre procès ?

D O M D I É G O.

Je l'ai laissé dans l'état où je l'ai
trouvé. Mon peu de santé ne m'a pas
permis de m'en occuper.

D O N A B É A T R I X.

Et quelle maladie aviez-vous ?

D O M D I É G O.

Le chagrin de ne vous pas voir.

D O N A B É A T R I X.

Ne pouviez-vous pas vous dédom-
mager à Madrid ? On dit que les
femmes y sont si belles.

D O M D I É G O.

Je ne puis vous en rien dire ; car
je n'en ai regardé aucune.

D O N A B É A T R I X.

Aucune !

288 SE DÉFIER, &c.

DOM DIÉGO.

Ginès, viens ici rendre compte de ma fidélité.

GINÈS.

Ah ! Madame, il n'y a rien de pareil. Je l'ai vu prêt de mourir d'amour.

DONA BÉATRIX.

Et pour qui ?

DOM DIÉGO.

Pouvez-vous le demander.

DONA BÉATRIX.

Ce n'est donc pas vous qui avez eu une querelle chez une Dame, la nuit, qui y avez reçu un coup d'épée de la main d'un rival. Eh !

GINÈS.

Elle fait tout, nous voilà bien.

DOM DIÉGO.

Je suis mort.

GINÈS.

Je n'ai pas ouvert la bouche, au moins.

DOM DIÉGO.

Quai-je entendu ?

DONA

D O N A B É A T R I X.

Je suis au fait comme vous voyez,
Dom Diégo ; allez perfide , ne pa-
roissez jamais devant moi , ou son-
gez que les Dames de Madrid ne
sont pas les seules qui savent faire
punir un infidele.

D O M D I É G O.

Ah, croyez.....

D O N A B É A T R I X.

Songez qu'il est tard , & que je ne
veux vous voir de votre vie. Allez.

D O M D I É G O.

Je ne vous quitte point que vous
ne soyez désabusée.





S C E N E X.

La nuit est venue pendant cette scene.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO,
DOM JUAN.

DOM JUAN, *qu'on ne voit pas en-
core.*

COMMENT ! il n'y a pas ici de lu-
miere ?

D O N A B É A T R I X.

Ah ! malheureuse, c'est mon frere.

G I N È S.

Oh, oh, son frere seroit-il instruit
aussi ?

I N È S.

Madame, Monsieur qui rentre.

D O M D I É G O.

Que faire ?

D O N A B É A T R I X.

Je n'en fais rien.

I N È S.

Je le fais bien moi ; entrez dans

cette chambre, (*Elle montre celle du fond.*) & restez y tous deux jusqu'à ce qu'il soit possible de vous en faire sortir.

D O N A B É A T R I X.

Que je suis à plaindre!

I N È S.

Entrez donc.

G I N È S.

Je m'abonnerois volontiers à sortir d'ici pour cent coups de bâton.

D O N A B É A T R I X.

Fermez la porte.



S C E N E X I.

D O N A B É A T R I X, I N È S,
L É O N O R, D O M J U A N,
D O M C A R L O S.

D O M J U A N.

Pourquoi donc, à l'heure qu'il est, n'avoir point de lumière ici?

L É O N O R, *avec des bougies.*

En voici, Monsieur.

N ij

292 SE DÉFIER, &c.

DOM CARLOS.

Le cœur me faigne de la voir ainsi avilie. (*A Dona Beatrix.*) Je suis trop heureux, ma cousine, de pouvoir vous rendre mon hommage. (*A part.*) Ah! Léonor, quel état!

DONA BÉATRIX.

Je ne vous pardonne pas au moins, Monsieur, l'affront que vous nous avez fait.

DOM CARLOS.

J'ai fait ma paix avec Dom Juan, c'est à lui à faire la mienne avec vous.

DONA BÉATRIX.

Allons, Messieurs, passons la-dedans. (*Elle passe la première avec Inès.*) Isabelle, éclairez mon cousin.

DOM CARLOS, *voulant prendre les bougies.*

Je ne souffrirai pas.

LÉONOR.

Laissez, je suis trop heureuse de vous servir.

DOM CARLOS.

Hélas! si j'étois en état de vous assurer un autre sort, vous ne rempliriez pas de pareilles fonctions.

L É O N O R.

Y a-t-il rien de trop bas pour une femme que vous méprisez assez pour refuser de la croire ?

D O M C A R L O S.

Eh, puis-je vous croire ?

L É O N O R.

Vous le pourriez si....

D O M J U A N.

Prenez garde de ne rien laisser apercevoir dans la maison.

D O M C A R L O S.

Qui pourroit être maître de soi, en voyant Léonor femme-de-chambre ?



S C E N E X I I.

I N È S *revient*, D O M D I É G O ;
G I N È S.

G I N È S.

I N È S, sortirons-nous ?

I N È S.

Non vraiment, les passages ne sont pas libres.

294 SE DÉFIER, &c.

G I N È S.

Que faut-il donc faire ?

I N È S.

Attendre que le monde soit parti.

D O M D I É G O.

Qui est ce monde ?

I N È S.

C'est un parent de la maison. Je viendrai vous avertir, & si Monsieur fermoit la porte à la clef vous sortiriez en sautant par le balcon.

G I N È S.

Sauter ! je n'en suis pas. Inès, arrange les choses de façon que je puisse sortir de plain-pied.

I N È S.

Ferme la porte & tais-toi.

G I N È S.

Voilà un furieux embarras dans la maison ; Dieu veuille que tout tourne à bien.



SECONDE JOURNÉE.

SCENE PREMIERE.

*Le théâtre représente l'auberge de Dom
Carlos & de Fabio.*

DOM CARLOS, FABIO.

DOM CARLOS.

Tout est-il prêt ?

FABIO.

Tout, Monsieur. Nous n'attendons
plus que des chevaux.

DOM CARLOS.

Il faut que j'aille prendre congé de
Dom Juan.

FABIO.

Est-ce qu'il n'est pas prévenu de
votre départ ?

DOM CARLOS.

Non, ni lui ni Léonor ne le sa-

296 SE DÉFIER, &c.

vent ; je n'étois pas décidé , en les quittant , à partir sitôt.

F A B I O.

Irai-je l'avertir ?

D O M C A R L O S.

Il semble qu'il devine mon dessein.
Le voilà ici avant le jour.

S C E N E II.

DOM JUAN, DOM CARLOS,
FABIO.

D O M C A R L O S.

Q U O I ! si matin ! Qui vous engage
à tant de diligence.

D O M J U A N.

Je pourrais vous dire la même
chose. Où allez-vous de si bonne
heure ?

D O M C A R L O S.

J'ai appris en rentrant qu'il y avoit
au port voisin deux galeres qui par-
toient pour l'Italie. Je ne voudrois
pas perdre l'occasion de faire ce voya-

ge. Ce n'est qu'à regret que je m'arrache d'un lieu où je laisse Léonor ; mais je souffre autant à la voir qu'à m'éloigner d'elle. A présent que la voilà en sûreté, je n'ai rien de mieux à faire que de chercher à me distraire par les fatigues d'un voyage. Avec votre permission je vais partir.

D O M J U A N.

S'il dépendoit de moi, vous retarderiez.

D O M C A R L O S.

Comment ?

D O M J U A N.

Il est intéressant pour moi que vous restiez à Valence encore quelques jours.

D O M C A R L O S.

Fabio, quand les chevaux viendront renvoyez-les. Vous voyez mon dévouement. Qu'y a-t-il ?

D O M J U A N.

Sommes-nous seuls ?

D O M C A R L O S.

Oui.

D O M J U A N.

Fermez la porte.

298 SE DÉFIER, &c.

D O M C A R L O S.

Elle l'est , parlez.

D O M J U A N.

Admirez , mon cher ami , le cours des événemens. Hier vous aviez besoin de moi ; c'est moi , aujourd'hui , qui implore votre secours , je suis au désespoir.

D O M C A R L O S.

Qu'a-t-il pu se passer de si triste chez vous depuis le peu de tems que j'en suis sorti ?

D O M J U A N.

En vous quittant j'ai fermé les portes chez moi selon ma coutume , & je me suis couché. J'ai voulu , mais en vain , essayer de dormir. Jamais je ne me suis senti le sang si agité. C'étoit un pressentiment sans doute. J'ai entendu tout d'un coup ouvrir une fenêtre au-dessous de chez moi. J'ai cru que c'étoit une suivante qui vouloit parler à quelqu'un dans la rue. J'ai ouvert mon volet pour m'en éclaircir ; mais que suis-je devenu , quand j'ai vu deux hommes descendre en bas par le balcon & se retirer avec la plus grande vitesse ? Ce

ne font pas des voleurs, ils étoient d'intelligence avec la main qui leur ouvroit cette issue. C'est à l'honneur de ma maison, sans doute, qu'ils en vouloient. C'est un amant qui déshonore quelqu'un de chez moi, & , aurai-je la fermeté de le dire ? C'est peut-être ma sœur qui est l'objet de ces hommages nocturnes. Je n'ai que vous à qui je puisse me confier pour m'aider à m'en éclaircir. Je ne laisserai point deviner que je sois instruit ; ils reviendront. J'ai dans mon appartement un cabinet où personne n'entre ; vous vous y retirerez & au premier bruit, nous tomberons sur les insolents qui osent ainsi m'outrager..... Mais on frappe à la porte.

D O M C A R L O S.

Qui est-ce ?

F A B I O, *de dehors.*

Ouvrez vite, Monsieur, c'est moi.

D O M C A R L O S.

Que veux-tu ?

F A B I O.

Vous apprendre une étrange nouvelle dont il faut que vous soyez instruit.

300 SE DÉFIER, &c.

DOM CARLOS.

Quelle est-elle ?

FABIO.

Le pere de Léonor est ici.

DOM CARLOS.

Ici !

FABIO.

Dans l'auberge. Je l'ai vu descendre , il ne peut manquer de vous voir si vous sortez.

DOM CARLOS.

Y a-t-il un malheur aussi opiniâtre que celui-là ! il vient sans doute poursuivre Léonor & moi.

DOM JUAN.

Vous connoît-il ?

DOM CARLOS.

Oui.

DOM JUAN, à Fabio.

Eh bien , voyez , quand il sera possible de sortir d'ici un moment , afin que Dom Carlos.....

FABIO.

Le moment est favorable , Monsieur , le bon homme entre dans l'appartement qu'on lui a ouvert.

COMÉDIE. 301

DOM JUAN.

Commençons par nous tirer d'ici ,
nous verrons ensuite ce qu'il y aura
à faire.

DOM CARLOS.

Sortons , Dom Juan.

DOM JUAN.

Allons chez moi , où il fera de
notre intérêt commun de vous tenir
caché.

DOM CARLOS.

Allons. Ciel ! que d'inquiétudes !

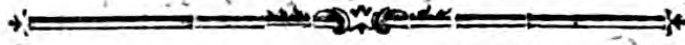
DOM JUAN.

Ciel ! que de chagrins !

DOM CARLOS.

Ah ! Léonor , que vous me coûtez
de peines !





SCENE III.

Le théâtre représente la maison de Dom Juan.

DONA BÉATRIX, INÈS.

D O N A B É A T R I X .

NE me parles pas, Inès, tu renouvelles mes blessures.

I N È S .

Mais, qui peut encore vous affliger, puisque nous avons si bien réussi à les mettre dehors sans le moindre bruit?

D O N A B É A T R I X .

Que m'importe qu'on ne les ait pas vu sortir, si sa légèreté me déchire le cœur? Ma frayeur s'est évanouie, mais ma douleur ne l'est pas. As-tu vu, Inès, avec quel front, quelle audace, le traître a osé se présenter à moi & me donner comme des preuves de sa constance, les extrémités où sa perfidie l'a réduit?

I N È S.

Il ne fauroit nous entendre , ainsi à présent je puis sans être suspecte , parler pour lui. En bonne foi , Madame , que voulez-vous que fasse à Madrid , dans une ville aussi frivole & qui est le centre de la galanterie un jeune homme bien fait , riche , & qui se trouve à cinquante lieues de sa maîtresse ? Il a assez bien payé sa faute. Croyez moi , si l'amour l'accuse , toutes ces considérations ne doivent-elles pas un peu l'excuser ?

D O N A B É A T R I X.

Je ne le sens que trop. S'il faut te l'avouer , je ne fais ce que je ne donnerois pas pour le revoir. Il semble que sa faute même ait redoublé mon attachement pour lui ; mon esprit se trouble en pensant à la maniere dont je l'ai traité hier. J'en suis au désespoir.

I N È S.

Mais si ce sont là vos sentimens , il y a encore du remede. Pourquoi ne viendrait-il pas encore , puisque nous trouvons tant de facilité à le cacher & à le faire sortir ?

D O N A B É A T R I X.

Cela est vrai, mais je ne voudrois pas qu'il pût soupçonner la force de mon amour. Je voudrois qu'il crût ne devoir son pardon qu'à la vivacité de son repentir.

I N È S.

Eh bien, cela peut s'arranger encore. Je lui dirai que je vous ai trouvée si furieuse, si implacable, que vous m'avez défendu mille fois de recevoir de lui ni lettres ni billets; je me laisserai pourtant amener au point de lui promettre de lui ménager le moyen de se jeter à vos genoux; & de-là il résultera trois choses excellentes. La première, qu'il vous verra; la seconde, que vous ne serez compromise en rien; & la troisième, que j'aurai des droits essentiels à sa reconnoissance.

D O N A B É A T R I X.

Fais ce que tu voudras, je m'en rapporte à toi; mais finissons, voilà Isabelle qui entre.





SCÈNE IV.

Les mêmes. LÉONOR *avec des fleurs artificielles à la main.*

L É O N O R.

VOILA, Madame, les fleurs que vous avez demandées.

D O N A B É A T R I X.

Cela est bon, je n'en ai pas besoin à présent; je les verrai dans un autre moment. (*Elle sort.*)

L É O N O R, *bas.*

Je suis née trop malheureuse pour que mon empressement puisse plaire dans aucun genre. (*Haut.*) Qu'est-ce, Inès? Qu'a donc Madame?

I N È S.

Ce n'est rien, ma chère amie, ce sont des vapeurs, elle y est un peu sujette; mais il faut ne rien répondre, tout entendre & ne rien dire si vous voulez lui plaire. (*Elle sort.*)

L É O N O R.

Hélas! où suis-je? Aux chagrins qui

306 SE DÉFIER, &c.

me dévorent, il faut encore joindre des mépris & la nécessité de les endurer ? O fortune ! fortune ! encore si je l'a-vois mérité ! si mon cœur n'étoit pas certain de son innocence ; mais, hélas ! je n'ai point d'autre témoignage que le sien. Souffrons puisqu'il le faut....



SCÈNE V.

DOM JUAN, LÉONOR.

DOM JUAN.

ISABELLE, que fait ma sœur ?

LÉONOR.

Elle vient de rentrer chez elle.

DOM JUAN.

S'il n'y a personne je changerai de ton. Que faisiez-vous là belle Léonor ?

LÉONOR.

Ce que je fais toujours, je gémis sur ma destinée. Avez-vous vu Carlos ?

DOM JUAN.

Oui, je n'ai pas voulu le laisser partir sans.....

L É O N O R.

Quoi ! il est parti !

D O M J U A N.

Oui , Léonor.

L É O N O R.

Sans me voir ! sans me permettre de lui dire un dernier adieu ! Ah ! le cruel !

D O M J U A N.

Je remplirai sa place , Madame. Vous me verrez attentif à vous défendre. Mon sang sera toujours prêt à couler pour vous.

L É O N O R.

Je sens tout le prix de vos bontés ; mais , hélas ! Dom Juan , pardonnez à mes pleurs , je ne m'attendois pas qu'il partiroit sans me voir. Permettez que j'aie caché ma douleur & ma honte. Ah ! l'inhumain !

D O M J U A N.

Quelqu'un a dit avec bien de la raison , que de souffrir ou de voir souffrir étoit presque la même chose. Je suis fâché d'être obligé de l'affliger si vivement , en lui laissant croire que Carlos est parti quoiqu'il soit

actuellement enfermé dans ma chambre ; mais il le faut pour que son séjour ici ne me soit pas inutile ; il n'y a pas de meilleur moyen pour s'assurer d'un secret que de ne le pas dire.



S C E N E VI.

DOM CARLOS *qui est dans la chambre du fond*, DOM JUAN *qui y entre & ferme la porte sur lui.*

D O M C A R L O S .

ETES-VOUS seul ?

D O M J U A N .

Oui. Je ne serois pas entré si j'avois eu quelqu'un.

D O M C A R L O S .

Avez-vous vu Léonor ?

D O M J U A N .

Oui, mon ami, & les larmes qu'elle a versées au premier mot de votre départ, me semblent des preuves assurées de son amour & de sa vertu. Je suis presque persuadé que, mal-

gré les apparences qui la condamnent, elle est innocente.

D O M C A R L O S.

Je m'en suis dit à ce sujet plus que vous ne m'en pourriez dire ; mais quelque forte envie que j'aie d'être désabusé, jusqu'à ce que sa justification soit évidente, puis-je la croire ?

D O M J U A N.

Je n'ai rien à repliquer.

D O M C A R L O S.

N'en parlons donc plus. Lui avez-vous dit que son pere étoit ici ?

D O M J U A N.

Non. C'auroit été lui donner de nouveaux sujets de douleur & d'alarmes, & elle n'en a que trop.

D O M C A R L O S.

Bon, & qu'avez-vous ordonné à mon valet ?

D O M J U A N.

De rester à l'auberge puisqu'il n'est pas connu, & de tâcher de pénétrer ce qui amene ici le pere de Léonor.

D O M C A R L O S.

Il ne réussira pas. Ce vieillard ira-t-il s'ouvrir sur un pareil sujet ?

D O M J U A N.

Que fait-on ? si.... Mais , qu'entends-je ? (*On frappe à la porte qui est fermée.*)

D O M C A R L O S , *il regarde par le trou de la serrure.*

Tout est perdu , Dom Juan , c'est le pere de Léonor qui monte.

D O M J U A N.

Que dites-vous ?

D O M C A R L O S.

Je l'ai bien reconnu.

D O M J U A N.

Le pere de Léonor !

D O M C A R L O S.

Lui-même.

D O M J U A N,

Retirez-vous là-dedans , je vais le recevoir , & je tâcherai d'apprendre de lui ce qui l'amene.

D O M C A R L O S.

Arrêtez. Il nous cherche , Léonor & moi. Il fait que nous sommes chez vous. Il n'y a pas si peu de risque dans cette visite , que je puisse vous laisser seul.

D O M J U A N.

S'il y a du danger pour moi , vous ferez toujours le maître de vous montrer ; mais ne prévenons pas les malheurs en voulant les éviter ; sachons d'abord ce qu'il veut. Retirez-vous.

D O M C A R L O S.

Je le veux bien ; mais je serai aux écoutes.



S C E N E V I I.

DOM CARLOS *se cache dans l'appartement du fond*, DOM JUAN *ouvre la porte* & DOM PEDRO *entre en habit de campagne.*

D O M J U A N.

Q U E demandez-vous , Monsieur ?

D O M P E D R O.

Faites-moi le plaisir de m'apprendre si Dom Juan de Roxas est ici.

D O M J U A N.

C'est moi-même , Monsieur : à quoi puis-je vous être bon ?

D O M P É D R O.

Permettez que je vous embrasse comme mon protecteur, comme le seul homme de qui vont dépendre mon honneur & ma vie. Lisez, Monsieur, & vous saurez ce que j'ai à attendre de vous. (*Il lui donne une lettre.*)

D O M J U A N *lit.*

» Dom Pédro de Lara, mon parent
 » & mon ami, se rend dans votre ville
 » à la recherche d'un homme que son
 » honneur lui ordonne de décou-
 » vrir. Mon peu de santé ne m'a pas
 » permis de l'accompagner; mais j'ose
 » me flatter qu'il ne me regrettera
 » pas dans une occasion où il aura le
 » bonheur de vous avoir pour second;
 » soyez sûr qu'en lui rendant service,
 » c'est moi-même que vous obligerez.
 » Adieu. Je vous embrasse. *Le Mar-
 » quis de Dénia.*

Vous avez entendu ce que m'écrit le Marquis. Je suis à vos ordres sans exception.

D O M P É D R O.

Je vois que le Marquis ne m'a pas trompé en me répondant de votre générosité.

D O M J U A N.

DOM JUAN.

Puis-je savoir ce qui vous amène à Valence ?

DOM PÉDRO.

Je vais vous le dire. Je suis Gentilhomme, Dom Juan, & Gentilhomme outragé. Mon ennemi est dans Valence. Je viens le chercher. C'en est assez.....

DOM JUAN.

Je vous entends de reste.

DOM PÉDRO.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Je compte sur vous au premier moment. (*Il se leve.*)

DOM JUAN.

Attendez, j'ai encore besoin d'un éclaircissement.

DOM PÉDRO.

Quel est-il ?

DOM JUAN.

J'ai dans Valence des alliés, des parens & des amis ; ainsi je ne puis m'engager à rien sans savoir le nom de votre ennemi.

DOM PÉDRO.

Cette réflexion est juste, & je vous

314 SE DÉFIER, &c.

en estime davantage. Pour nous tirer d'embarras, dites-moi, en quel terme en êtes-vous avec Dom Diégo de Centella ?

D O M J U A N.

Je le connois de nom, pas autrement.

D O M P É D R O.

C'est mon ennemi. A ce que je vois, vous ne lui tenez en aucune maniere.

D O M J U A N.

Je vous en assure.

D O M P É D R O.

Je n'ai pas une certitude entiere qu'il soit l'auteur de l'outrage dont je me plains & dont je rougis; mais il en est du moins la cause premiere. Il s'est trouvé une nuit percé de coups dans ma maison. Qu'y venoit-il faire, sinon me déshonorer, & le traitement même qu'il avoit reçu en dévoilant ses mauvaises intentions, les exploit-il ? Non sans doute, j'aurois pu consumer ma vengeance; mais je dédaignai d'attaquer un homme presque mort. Je le laissois à lui-même quand la justice arriva. Nouvelle raison de

l'épargner. Je ne voulus ni rendre plainte , ni me porter pour partie. Je ne crus pas qu'il fût séant à un homme comme moi d'emprunter pour se venger , la voie des procédures. Dans le tumulte qu'avoit causé son accident , ma fille s'est échappée , je ne l'avoue qu'en rougissant. Maudit soit l'auteur de cette loi sévère , de ce préjugé cruel qui attache l'honneur d'un galant homme à la conduite d'une femme ! Elle s'est soustraite à moi & c'est Diégo que j'en rends responsable , d'abord parce que je ne connois pas le rival qui a contribué à cet événement , & ensuite parce qu'en me rendant ici , on m'a assuré qu'on avoit vu un Cavalier avec un valet conduire ici une Dame , & sur le portrait qu'on m'en a fait , ce sont eux. Il est clair qu'ayant su sa guérison , elle l'aura rejoint , & l'aura obligé de l'aider dans sa fuite. Ces présomptions m'autorisent assez à poursuivre sur lui la vengeance qui m'est due. Je vous ai tout conté. Puisque rien ne vous empêche de me rendre service dans cette affaire , je vais tout remuer pour acquérir quelques lumières. Je vous donnerai avis de ce que

316 SE DÉFIER, &c.

J'aurai découvert , & j'attends vos secours moins d'après la lettre que je vous ai apportée , que d'après la compassion que doivent vous inspirer mes larmes & l'amertume de ma douleur. (*Il sort.*)

S C E N E VIII.

DOM JUAN , DOM CARLOS.

D O M C A R L O S .

O N n'a jamais rien vu de pareil.

D O M J U A N .

Je ne fais comment je vais m'en tirer.

D O M C A R L O S .

Vous avez chez vous la maîtresse d'un de vos amis.

D O M J U A N .

Fille d'un homme qui réclame mon assistance contre le ravisseur.

D O M C A R L O S .

Cet ami lui-même est caché dans votre maison.

D O M J U A N.

Et cela pour m'aider à me venger de mes propres ennemis.

D O M C A R L O S.

L'adverfaire contre lequel est irrité ce vieillard, est auffi le mien.

D O M J U A N.

Et moi au milieu de tous ces différens intérêts, je ne fais comment les concilier. Je fuis lié à Léonor par les égards dus à fon fexe, à vous par le fang, à Dom Pédro par la recommandation du Marquis, à moi par le foin de mon propre honneur. Que ferai-je ?

D O M C A R L O S.

Rapportez - vous - en au tems, & laissez-vous conduire par les circonftances.

D O M J U A N.

J'y confens : en attendant rentrez chez vous & daignez ne pas oublier ce que vous m'avez promis. (*Ils fe retirent chacun de leur côté. Dom Carlos ferme fa porte.*)





SCENE IX.

Le théâtre représente la rue.

DOM DIÉGO, GINÈS.

DOM DIÉGO.

Tu iras.

GINÈS.

Monsieur, je ne le puis pas.

DOM DIÉGO.

Pourquoi ?

GINÈS.

La meilleure raison, c'est que j'ai une jambe rompue.

DOM DIÉGO.

Que Dieu t'en préserve. Quelle sottise dis-tu là ?

GINÈS.

Vous me rappelez ce que j'ai entendu dire d'un Portugais qui tomboit dans un puits. Un homme témoin de la chute lui cria : Dieu vous préserve. Il n'est plus tems, répondit le

pauvre diable. Vous faites de même. Songez-vous qu'il y a bien des puits qui ne sont pas si profonds que ce balcon est élevé.

D O M D I É G O

Mais , n'ai-je pas sauté aussi-bien que toi ? Et m'en est-il arrivé la moindre chose ?

G I N È S.

Que voulez-vous ? C'est que vous avez les os durs & moi je les ai tendres.

D O M D I É G O.

Tu ne peux t'en prendre qu'à ta mal-adresse.

G I N È S.

Qu'importe la cause ? Le fait est que j'ai un pied brisé.

D O M D I É G O.

Enfin , à quelque prix que ce soit , il faut voir Inès.

G I N È S.

Inès , Monsieur ! la coquine qui nous a ainsi précipités cette nuit par un balcon comme des meubles à charge ! je ne la verrai de ma vie.

320 SE DÉFIER, &c.

D O M D I É G O.

Tu ne lui rends pas justice ; elle a sauvé par-là l'honneur & la vie à Béatrix : je ne puis trop reconnoître ses bons offices.

G I N È S.

Une chute comme la mienne dispense de la reconnoissance.

D O M D I É G O.

Ton entêtement est bien étrange.

G I N È S.

Que diable , Monsieur , voulez-vous ? Vous avez-la de belles amours qui nous exposent à être brisés tous deux de la tête jusqu'aux pieds ; mais tenez , voilà qui nous mettra d'accord : autant que j'en puis juger , c'est Inès qui s'avance , parlez-lui vous-même.



S C E N E X.

Les mêmes, INÈS, voilée.

I N È S.

J'AI vu Dom Diégo de la fenêtre,
& quoique je ne sois pas trop hardie,

il faut que je lui parle puisque ma maîtresse s'en est fiée à moi.

G I N È S.

Que gagnes-tu, friponne, à te voiler, si tes graces te décelent ?

I N È S.

Comment marches-tu donc, mon cher ami ?

G I N È S.

Comme un boiteux, ma chere amie.

I N È S.

Je m'en apperçois bien, & où as-tu gagné cela ?

G I N È S.

Auprès de toi.

I N È S.

Auprès de moi ? tu mens.

G I N È S.

Et quand je me suis jetté au bas de ce maudit balcon, auprès de qui étois-je ?

I N È S.

Ah ! j'entends. C'est bien dommage : tu avois la marche si noble. Je suis bien fâchée d'être si pressée & d'avoir des commissions.....

O v

322 SE DÉFIER, &c.

G I N È S.

Un moment. Que mon maître te dise deux mots & tu t'en iras après.

I N È S.

Fi donc ; si ma maîtresse le soupçonnoit le moins du monde, vois-tu, il n'y auroit pas de grace pour moi.

G I N È S.

Et pourquoi, mon aimable Inès ?

I N È S.

Ah ! pourquoi, parce que son repentiment est si vif, qu'elle m'a défendu de recevoir de vous, même une lettre, même le moindre billet.

D O M D I É G O.

Quelle cruauté envers un homme qui l'adore !

I N È S.

Et de quoi vous avisez-vous aussi d'en aller conter à d'autres ?

D O M D I É G O.

Quoi ! ma chère Inès, & toi aussi tu te mets contre moi ?

I N È S.

Je ne suis que trop pour vous ; Dieu fait les chagrins que je me suis

déjà attirés pour avoir voulu vous défendre.

D O M D I É G O.

Si tu es si bien disposée en ma faveur, fais en sorte que je puisse la voir un instant.

I N È S.

En voilà bien d'une autre.

D O M D I É G O.

Comptes que tu feras contente de moi. (*Il lui donne une bourse.*)

I N È S.

Vous êtes bien engageant.

G I N È S.

Il y paroît.

I N È S.

Allons, il faut faire un effort en votre faveur. Montez, je vais faire semblant d'être déjà revenue de mes commissions. Monsieur n'est pas au logis, il commence à faire nuit; je laisserai la porte ouverte.

D O M D I É G O.

Tu me rends la vie.

I N È S.

Vous entrerez après moi, & le reste le hasard en disposera.

O vj

324 SE DÉFIER, &c.

D O M D I É G O.

Tu as raison, je te suis, viens, Ginès.

G I N È S.

Moi!

D O M D I É G O.

Oui.

G I N È S.

Où?

D O M D I É G O.

Là dedans.

G I N È S.

Le diable emporte si j'y entre. Qu'ai je besoin de m'aller encore enfermer? Si c'est pour me faire sauter, supposez que cela est fait, vous me retrouverez dans la rue : allez toujours.

D O M D I É G O.

Je crois qu'il vaut mieux entrer seul.





SCÈNE XI.

Le théâtre représente l'appartement de Béatrix.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

D O N A B É A T R I X.

DITES qu'on allume ces bougies, Isabelle, & attendez-moi ici, tandis que je vais me désennuyer un moment en mettant la tête à la fenêtre.

L É O N O R , *à part.*

Cela est bon, Madame. Il est dur de servir & plus encore de servir sans avoir la confiance de ses maîtres. Béatrix & Inès vont toujours en se cachant de moi. L'une est dehors, l'autre veut que je l'attende ici. Je ne devine que trop la crainte qui les occupe. Hélas ! autrefois j'ai fait de même quand j'avois du monde à mes ordres : ma confiance étoit aussi diversement partagée : mais puisque les tems sont changés, oublions-les. Il faut savoir écouter, voir & nous taire. (*Elle sort.*)

I N È S.

Vous ne direz pas que j'ai été long-tems.

D O N A B É A T R I X.

J'attends ici des nouvelles de ta négociation avec Dom Diégo. Qu'as-tu fait ?

I N È S.

Le voilà sur mes pas. Il est bien loin de soupçonner que ce soit de votre aveu ; montrez-vous bien irritée & contre moi toute la première.

D O N A B É A T R I X.

Inès, voyez qui est là dedans. (*Dom Diégo entre doucement.*)

I N È S.

Ah ! Madame, un homme.

D O N A B É A T R I X.

Et qui est-ce donc ?

D O M D I É G O.

Un malheureux , charmante Béatrix , qui vient expirer à vos genoux !

D O N A B É A T R I X.

Quest-ce donc que cela veut dire, Inès ?

INÈS.

Moi, Madame ! j'ai fermé la porte.

D O N A B É A T R I X.

Vous mentez , c'est-là un de vos tours : vous ne resterez pas une heure ici.

D O M D I É G O.

Pourquoi gronder Inès , Béatrix ; je suis seul coupable ; épuisez sur moi votre vengeance & votre ressentiment, trop heureux si , en me livrant à vous sans réserve , je puis du moins par-là faire quelque chose qui vous plaise.

D O N A B É A T R I X.

Cette excessive résignation , Dom Diégo serait admirable , s'il restoit quelque voie de conciliation entre nous.

D O M D I É G O.

Il en resteroit si vous le vouliez.

D O N A B É A T R I X.

Dom Diégo il est tard , la porte est ouverte ; je ne suis que trop malheureuse pour les contre-tems. Sortez , ne vous opiniâtrez pas à me perdre.

D O M D I É G O.

Ecoutez-moi & je m'en irai sur le champ.

328 S E D É F I E R ; &c.

D O N A B É A T R I X.

Puisqu'il faut acheter votre retraite par cette complaisance, voyons, Monsieur, ce que vous avez à me dire. Inès, veilles à la porte?

D O M D I É G O.

Je suis sorti de Valence, charmante Béatrix.

I N È S, *accourant.*

Ah, malheureuse!

D O N A B É A T R I X.

Qu'y a-t-il?

I N È S.

Monsieur qui rentre.

D O N A B É A T R I X.

Je suis perdue.

I N È S.

Que tardez-vous? Il faut faire comme hier; entrez dans cette chambre.

D O M D I É G O.

Je suis bien malheureux en amour!
(Il se cache.)

D O N A B É A T R I X.

Voilà un nouveau trait de ma destinée.

INÈS.

Que craignez-vous, Madame ?
 Monsieur ne se doute de rien, & il
 entre toujours dans son appartement
 avant que de passer dans le vôtre.



SCENE XII.

DONA BÉATRIX, INÈS *dans*
la maison, DOM CARLOS,
 DOM JUAN *dans la rue*.

DOM JUAN

C'EST comme je vous le dis : il
 est entré quelqu'un : attendez-moi
 dans la rue & veillez sur les fenêtres
 comme sur la porte, pour que person-
 ne n'échappe.

DOM CARLOS.

Comptez sur mon exactitude.

DOM JUAN. *Il entre.*

Béatrix.

DONA BÉATRIX.

Mon frere.

330 SE DÉFIER, &c.

DOM JUAN.

Que faisiez-vous?

DONA BÉATRIX.

J'étois ici avec Inès.

DOM JUAN.

Cela est bon. (*Il va à la chambre où est Dom Diégo.*)

DONA BÉATRIX.

Où allez-vous?

DOM JUAN.

Où? ne m'est-il pas permis d'entrer chez moi, où je veux?

DONA BÉATRIX.

Cela vous est permis, sans doute, mais ce ton est bien étrange.

DOM JUAN.

Laissez-moi passer.

DONA BÉATRIX.

Quel embarras!

DOM DIEGO.

(*Il faut toujours se représenter la disposition des théâtres Espagnols.*)

Il entre dans cet appartement. Voici une autre porte, voyons si je trouverai un asyle plus sûr.

COMÉDIE. 331

DOM JUAN.

Il faut m'éclaircir une bonne fois. (*Il
entre l'épée à la main.*)

DONA BÉATRIX.

Il tire son épée pour entrer.

INÈS.

Il va y avoir mort d'homme.

DONA BÉATRIX.

Inès, le fort en est jetté.

INÈS.

Oui, Madame, mais ce fort-là est
bien funeste.

DONA BÉATRIX.

Je suis morte.

INÈS.

Voulez-vous me croire, dérobons-
nous à sa fureur.

DONA BÉATRIX.

La force & le courage me man-
quent pour fuir.

INÈS.

Il faut que Dom Diégo soit parti
puisque'il ne le trouve pas.

LÉONOR, *en dedans.*

Ah! Ciel! où suis-je infortunée!

332 SE DÉFIER, &c.

D O N A B É A T R I X.

En passant de chambre en chambre , il fera arrivé jusques dans celle d'Isabelle. Elle s'épouvante de le voir & la voilà qui fuit pour l'éviter. Ranges-toi.



S C E N E X I I I .

LÉONOR *une lumière à la main*,
DOM DIÉGO *après elle*, DONA
BÉATRIX, INÈS.

L É O N O R .

O M B R E impitoyable ! fantôme cruel ! que me veux-tu ? Ne te suffit-il pas de m'avoir chassée du sein de ma famille , sans me poursuivre encore dans une maison étrangere ?

D O M D I É G O .

Objet funeste ! est-il donc décidé que tu dois deux fois me coûter la vie !

D O M J U A N .

Arrête , Dom Diégo : tu ne peux

m'échapper quand tu fuirois au fond
des entrailles de la terre.

DOM DIÉGO.

Arrêtez vous-même , Dom Juan ,
mon entrée ici peut vous être sus-
pecte ; mais si elle ne compromet en
rien votre honneur , ne vaut-il pas
mieux pour vous-même donner les
mains à une conciliation certaine , que
de vous opiniâtrer à jouer d'une
vengeance douteuse ?

DOM JUAN.

Que veut-il dire ? Est-ce donc à
Léonor que sa passion s'adresse ? J'o-
ferois à peine m'en applaudir ; mais
ce seroit cependant un grand adou-
cissement.

DONA BÉATRIX.

Ils s'arrêtent tous deux ; écoutons
ce qu'ils disent.

DOM DIÉGO.

J'ai aimé , à Madrid , Léonor que
vous voyez. Il m'est arrivé chez elle
un malheur qui m'a fait revenir à
Valence , & sachant qu'elle étoit chez
vous.....

LÉONOR.

Ah ! Ciel !

334 SE DÉFIER, &c.

D O M D I É G O.

Je me suis hasardé cette nuit à y entrer pour lui parler.

D O N A B É A T R I X.

Le tour est ingénieux.

I N È S.

Si Isabelle pouvoit ne le pas démentir, fais-lui signe qu'elle tienne le même langage.

L É O N O R.

Dom Juan, tout ce que vous venez d'entendre est la pure vérité. Dom Diégo est l'auteur de mes infortunes. C'est pour lui que je me vois exilée de ma patrie, en horreur à mon pere, méprisée de mon époux & réduite à vivre dans ce vil état auprès de votre sœur.

I N È S.

A merveille : elle a compris nos signes.

D O N A B É A T R I X.

Elle entre si bien dans la chose, qu'elle m'en impose à moi-même.

L É O N O R.

Mais qu'il dise lui-même si ici ou ailleurs je lui ai donné.....

DOM JUAN.

En voilà assez.

L É O N O R.

Occasion.....

DOM JUAN.

Il est inutile. Voilà une femme bien à plaindre.

I N È S.

Vous lui avez beaucoup d'obligation, Madame, elle s'accuse elle-même pour vous justifier.

D O N A B É A T R I X.

Tout ce que je souhaite c'est qu'elle ait persuadé mon frere.

DOM JUAN.

Que ferai-je? C'est ici Carlos qui se trouve le plus intéressé.





SCENE XIV.

Les mêmes. DOM CARLOS *sans se
montrer.*

D O M C A R L O S.

J'AI entendu du bruit ici : j'accours auprès de Dom Juan, mais je le vois avec son adverfaire, indécis s'il le chargera. Ecoutons d'ici ce qu'ils ont à se dire, peut-être est-ce un accommodement.

D O M J U A N.

Dom Diégo, ce que vous me dites-là, s'accorde avec ce que j'ai appris de Léonor.

D O M C A R L O S.

Qu'entends-je ? O Ciel ! Il nomme Léonor & Dom Diégo.

D O M J U A N.

Mais j'ai une chose à vous demander ; est-ce aujourd'hui la première nuit que vous entrez ici pour lui parler ?

D O M

DOM DIÉGO.

Non, la nuit dernière j'y suis déjà venu, je suis entré par cette porte & sorti par cette fenêtre.

DOM CARLOS.

C'est pour moi que Dom Juan étoit si inquiet.

DONA BÉATRIX, *bas.*

A présent que voilà les choses en bon train, il faut que je m'avance à mon tour. (*Haut.*) Eh bien, mon frere, vous voilà avec vos soupçons; assurément votre maîtresse me donne de bons sujets pour me servir. Courage, ma bonne amie, courage.

LÉONOR.

Je n'entends rien, Madame, à ce discours.

DOM JUAN.

Ce n'est pas-là de quoi il s'agit, Béatrix. Dom Diégo m'éclaircit tout: cependant la main de qui je tiens Léonor ne me permet pas de voir sans ressentiment l'affront qu'il lui fait: quoique ce soit pour elle & non pour vous qu'il a osé entrer ici, je n'en suis pas moins obligé de l'en punir.

Tome II.

P

338 SE DÉFIER, &c.

D O M C A R L O S.

Ceci me regarde : c'est moi qui suis insulté, c'est à moi à consommer la vengeance.

L É O N O R.

Que vois-je ? Carlos ici ! il ne me manquoit plus que cela.

D O M D I É G O.

Et qui êtes-vous, vous qui venez ici me défier ?

D O M C A R L O S.

Vous devriez me connoître. Vous en avez assez de sujets. C'est moi qui vous ai déjà une fois laissé pour mort & qui vais achever aujourd'hui ce que j'ai eu tort de ne pas consommer alors.

L É O N O R.

Je suis au désespoir.

D O M D I É G O.

Tu te trompes, tu viens t'offrir à moi pour que je prenne ma revanche.

D O M J U A N.

Je suis à vos côtés, Dom Carlos.

G I N È S.

On se bat ici, au secours,

Qu'y a-t-il ?

DONA BÉATRIX, à Inès.

Eteins les lumières & voyons si l'obscurité pourra les séparer. (*Inès éteint en effet les bougies.*)

DOM JUAN.

Où sommes-nous ?

DOM DIÉGO.

Voici la porte, sortons, ce n'est pas fuir, c'est se réserver pour une meilleure occasion. (*Il sort.*)

DONA BÉATRIX.

Je me retire le cœur en proie aux plus vives allarmes. (*Elle s'en va.*)

INÈS.

Voilà nos affaires en mauvais état.

GINÈS.

Monsieur, où êtes-vous ? Faut-il appeler le chirurgien ?

DOM CARLOS.

Meurs, traître.

GINÈS.

Ah ! volontiers, je suis mort, il ne faut pas m'en dire davantage : au

340 SE DÉFIER, &c.

diable si j'attends pour voir ce que cela deviendra.

U N L A Q U A I S.

Il y a un homme de tué. J'ai bien peur que la Justice n'arrive & ne nous trouve ici.

D O M J U A N.

Des lumieres donc ; mais j'aurai plutôt fait d'en aller chercher.

L É O N O R.

Accablée comme je le suis, je n'ai pas la force de me remuer.

D O M C A R L O S.

Je ne puis me résoudre à sortir d'ici, quoique tout le monde m'abandonne. Je ne quitte pas ainsi un endroit où j'ai été forcé de tirer l'épée.

D O M J U A N, *avec de la lumiere.*

Voici de la lumiere, enfin.

L É O N O R.

Quoi ! Carlos, c'est vous ?

D O M J U A N.

Vous n'êtes que vous deux ?

D O M C A R L O S.

Je n'y ferai pas long-tems.

DOM JUAN.

Un moment.

LÉONOR.

Que n'est-il possible de lire dans les cœurs ! hélas ! on y verroit ma justification !

DOM CARLOS.

Va, le tien est trompeur & l'a toujours été.

LÉONOR.

Vous lui faites injure.

DOM CARLOS.

En voici encore une nouvelle preuve, perfide ! Quand tu n'aurois pas été arrêtée par les égards que tu me devois, ne falloit-il pas, du moins, ménager la maison de mon ami ?

LÉONOR.

Hélas ! suis-je donc responsable des emportemens d'un fou ?

DOM CARLOS.

Non, vous ne l'êtes point, abrégeons ce cruel dialogue. Mon cher cousin, voilà un dénouement aussi heureux pour vous que cruel pour moi ; je ne vous suis plus utile. Adieu, je pars de Valence avec un redoublement

342 SE DÉFIER, &c.

d'opprobre. Que mon ennemi m'accuse de fuir, peu m'importe. Qu'ai-je désormais besoin d'honneur ou de réputation ? Quant à cette femme, mon amitié vous la recommande, non pas que je vous engage à la garder chez vous, mais facilitez-lui les moyens de se rendre chez son amant. Qu'il soit heureux avec elle & elle heureuse avec lui. Adieu, mon ami.

L É O N O R.

Ah Ciel ! ayez pitié de moi ! un instant, Carlos.

D O M C A R L O S.

Osez-vous me parler encore ?

L É O N O R.

Si j'ai su....

D O M C A R L O S.

Taisez-vous.

L É O N O R.

Que Diégo....

D O M C A R L O S.

N'ouvrez pas la bouche.

L É O N O R.

Eh bien, tu seras satisfait, cruel, la force & la vie m'abandonnent. Adieu, je me meurs.

DOM JUAN.

Elle s'évanouit.

DOM CARLOS.

Soutenez-la , mon ami. Ah ! Léonor , je vous aime encore assez pour qu'il m'en coûte la vie !

DOM JUAN.

Elle ne peut que gémir & pleurer. Attendez , Carlos , je vais la porter dans la chambre de ma sœur.

DOM CARLOS.

Oui , mon ami , qu'on la secoure.... Mais non , qu'elle meure , l'infidèle ; ce n'est plus pour moi qu'elle vit !

DOM JUAN.

Je reviens voir avec Inès ce qu'il faut faire. (*Ils s'en vont.*)





TROISIEME JOURNÉE.



SCENE PREMIERE.

DOM CARLOS, DOM JUAN.

DOM CARLOS.

REVIENT-ELLE de son évanouissement ?

DOM JUAN.

Oui ; mais en vérité je crois qu'il vaudroit mieux pour elle ne pas recouvrer la connoissance.

DOM CARLOS.

Comment donc ?

DOM JUAN.

Au moment où elle a commencé à reprendre un peu ses sens , l'idée de ses malheurs , le souvenir de ce qui vient de se passer , l'a si vivement saisie , qu'elle semble avoir perdu la raison tant il y a de trouble

& de désordre dans ses paroles.

DOM CARLOS.

Que dit-elle ?

DOM JUAN.

Qu'elle est malheureuse , que sans l'entendre , sans l'écouter , sa raison.....

DOM CARLOS.

Funeste passion !

DOM JUAN.

A quoi êtes-vous décidé ?

DOM CARLOS.

Le voici : ma tête n'est peut-être pas en meilleur état que la sienne , tant j'éprouve de sentimens contraires , tant je trouve de confusion dans mes idées & de contradiction dans mes desseins. Si pourtant je pouvois faire en sorte que Dom Diégo rendît à Léonor , l'honneur qu'il lui a fait perdre ; si je pouvois ramener les choses au point qu'elle se retrouvât considérée & tranquille dans le lieu de sa naissance , dans les bras de son pere , ce seroit une vengeance singuliere & satisfaisante pour un cœur comme le mien. Eh bien , je suis capable de la goûter. Qu'elle soit heu-

346 S E D É F I E R , &c.

reuse & qu'elle le devienne par mon moyen au moment où elle se croit le plus loin du bonheur. Ils s'aiment tous deux , unissons-la à Dom Diégo. Que perdrai-je à cette alliance ? Hélas ! rien ; il y a long-tems que j'ai tout perdu , sauvons du moins Léonor , puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer la conserver pour moi.

D O M J U A N.

Une pareille résolution ne peut partir que de l'ame la plus généreuse.

D O M C A R L O S.

Mais , quel moyen ! prendre pour faciliter cet arrangement ?

D O M J U A N.

Je n'en fais rien ; si nous nous en mêlons cela suffira pour que Dom Diégo s'y refuse , & en effet il n'est pas naturel que ce soit d'un des amans de sa maîtresse qu'il la reçoive.

D O M C A R L O S.

Dites au pere de Léonor qu'elle est ici , & il pourra alors en disposer à son gré.

D O M J U A N.

Il y a un inconvénient.

DOM CARLOS.

Qui est ?

DOM JUAN.

Leur aversion l'un pour l'autre ,
sans compter qu'alors vous n'êtes sûr
de rien.

DOM CARLOS.

Vous avez raison. Comment donc
faire ?

DOM JUAN.

Il me vient une idée qui applanit
tout.

DOM CARLOS.

Quelle est-elle ?

DOM JUAN.

Il n'y a qu'à charger Dona Béatrix ,
ma sœur , de cette proposition. Elle
ne sauroit , dans sa bouche , révolter
Dom Diégo , & elle sera d'ailleurs
honnête de sa part , en lui déclarant
où les choses en sont.

DOM CARLOS.

Vous dites très-bien.

DOM JUAN.

Cachez - vous donc tandis que je
vais mettre la main à cette entreprise.

348 SE DÉFIER, &c.

DOM CARLOS.

Moi me cacher ! & pourquoi ?

DOM JUAN.

De peur que Dom Diégo ou Dom Pédro ne vous voient jusqu'à ce que tout soit fait.

DOM CARLOS.

Me cacher encore !

DOM JUAN.

Il n'y a rien à faire sans cette précaution.

DOM CARLOS.

J'y consens sous la condition que personne que vous n'en fera instruit.

DOM JUAN.

A la bonne heure.

DOM CARLOS.

Allez donc. Ah ! ingrate Léonor ! combien tu m'aurois d'obligations si ton cœur étoit susceptible de reconnaissance. Pour prix de tous les affronts dont tu m'accables, je te sauve l'honneur & la vie. (*Il entre dans une chambre dont il ferme la porte.*)

DOM JUAN.

Si je viens à bout de tout ceci je ferai le bonheur de tout le monde,

celui de Léonor , celui de son pere ,
celui de Dom Diégo , & je me tire
moi - même d'un grand embarras ;
allons , il n'y faut rien épargner.



SCENE II.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX.

D O N A B É A T R I X.

CARLOS est-il ici ?

D O M J U A N.

Non , ma sœur.

D O N A B É A T R I X.

Je venois le chercher.

D O M J U A N.

Au moment où Léonor s'est éva-
nouie , je l'ai laissé ici & je ne l'ai
pas encore revu.

D O N A B É A T R I X.

Sans doute que son courage l'aura
emporté à la poursuite de Dom Diégo.

D O M J U A N.

J'irois le rejoindre si je pouvois

350 SE DÉFIER; &c.

deviner où il est ; mais que lui voulez-vous ?

D O N A B É A T R I X.

Lui dire , mon frere , que par égard , du moins si ce n'est par amour , il devrait prendre quelque pitié de sa maîtresse qui fond en larmes.

D O M J U A N.

Que dit-elle ?

D O N A B É A T R I X.

Qu'elle trouveroit quelque consolation à le voir du moins.

D O M J U A N.

Comment faire , puisqu'il n'est pas ici ? mais j'ai une chose à vous confier , Béatrix.

D O N A B É A T R I X.

L'osez-vous après la défiance que vous m'avez montrée tantôt & les soupçons injurieux.....

D O M J U A N.

C'en est assez , ma sœur , je vous pardonne volontiers ce ressentiment. Il part d'un principe qui vous fait honneur , n'en parlons plus. Ce que j'ai à vous dire , c'est qu'il n'y a que vous qui puissiez détourner les périls

auxquels sont exposés Dom Diégo, Dom Carlos & moi-même, puisque je ne puis manquer d'être mêlé dans leurs querelles.

D O N A B É A T R I X.

Moi, & comment ?

D O M J U A N.

Le voici : je dois au rang & au mérite de Léonor, de travailler à mettre son honneur à couvert ; mais si je viens à parler moi-même à Dom Diégo du seul moyen qui reste pour y réussir, il refusera net, je le fais ; & c'est d'ailleurs s'exposer que de se présenter à lui avant qu'il soit prévenu : c'est donc à vous, Béatrix, à ménager cette affaire. Les femmes ont le talent de traiter les choses avec plus de douceur. Il faut donc faire venir ici.....

D O N A B É A T R I X.

Qui ?

D O M J U A N.

Dom Diégo.

D O N A B É A T R I X.

Et que lui dirai-je ?

D O M J U A N.

Vous lui ferez sentir combien sa

conduite est offensante pour vous, & à quels dangers elle expose sa maîtresse ; vous l'amènerez enfin à se marier avec elle sans qu'il paroisse le moins du monde que nous nous en mêlions, Dom Carlos ou moi.

D O N A B É A T R I X.

Je vous entends. Je ferai ce que vous souhaitez.

D O M J U A N.

Cela est bon. Je vais tâcher de trouver Dom Carlos ; vous, si vous rentrez dans votre appartement, ayez soin de faire fermer celui-ci.

D O N A B É A T R I X.

J'en aurai soin. Me voilà dans une bien étrange situation, il faut que je consume moi-même ma honte & la ruine de mon amour : que ferai-je ? Voyons puisqu'aujourd'hui, du moins, je puis faire venir librement Dom Diégo. Examinons tout, sachons ce qu'il répondra à ce que je vais lui proposer, & tirons-nous une bonne fois de façon ou d'autre de cet horrible embarras.

SCÈNE III.

DONA BÉATRIX, LÉONOR.

LÉONOR.

MADAME.

DONA BÉATRIX.

Quoi ! c'est vous qui répondez,
Léonor ?

LÉONOR.

Vous appelez une de vos femmes,
Qu'importe, laquelle ?

DOM CARLOS, *ouvre sa porte &
écoute.*

C'est la voix de Léonor, j'ai quel-
que plaisir de la voir sortie de ce long
accablement.

DONA BÉATRIX.

N'accusez que mon ignorance, ma
chère Léonor, du peu d'égards que
je vous ai marqué, & comptez que
je n'oublierai rien pour réparer ma
faute : soyez mon amie. (*Bas.*) Je de-
vrois bien dire le contraire.

L É O N O R.

Non , Madame , ne changez point de maniere , regardez-moi plutôt comme votre esclave , trop heureuse , hélas ! d'être soufferte dans une maison où j'ai causé tant de troubles.

D O N A B É A T R I X.

Il n'en fera rien , Madame , sachez-vous que je songe à vous donner un mari.

L É O N O R.

Que le ciel vous récompense de vos bontés ; mais Carlos n'y consentira jamais , il est trop irrité.

D O N A B É A T R I X.

Aussi n'est-ce pas de Carlos qu'il s'agit ?

L É O N O R.

De qui donc ?

D O N A B É A T R I X.

De Dom Diégo de Centellas.

L É O N O R.

En ce cas , Madame , épargnez-vous tant de peine , je mourrois plutôt que de me voir la femme de Dom Diégo.

D O N A B É A T R I X.

Vous ne l'avez donc jamais aimé?

L É O N O R.

Moi , Madame , l'aimer ! il est à mes yeux le plus affreux de tous les monstres , & le plus haïssable de tous les hommes.

D O N A B É A T R I X

La , la , doucement : pour ne le pas aimer passe , mais il ne faut pas tant le mépriser.

D O M C A R L O S.

La perfide ! elle m'aura vu entrer ici , voilà ce qui la fait parler de la sorte.

D O N A B É A T R I X.

Je croyois vous faire plaisir. Il étoit difficile d'imaginer que vous haïssiez si fort un homme qui a bravé pour vous la mort dans Madrid , & qui paroît s'attacher à vous suivre partout.

L É O N O R.

Hélas ! si vous saviez combien ses poursuites me sont à charge.

D O N A B É A T R I X.

C'est ce qu'il faudra bien que je

356 SE DÉFIER, &c.

fache pour nous tirer tous enfin d'intrigues, lui, vous, Dom Juan, Dom Carlos & moi. Nous en reparlerons.
(*Elle sort.*)



S C E N E IV.

DOM CARLOS & LÉONOR.

D O M C A R L O S.

BÉATRIX est partie & Léonor est restée seule : elle pleure, la cruelle ! hélas ! si je pouvois me dissimuler la cause de ses larmes !

LÉONOR, *apercevant Dom Carlos & se jettant à ses genoux.*

Graces, graces ! au nom du Ciel.

D O M C A R L O S.

Perfide !

L É O N O R.

Ecoutez-moi.

D O M C A R L O S.

Ingrate !

L É O N O R.

Votre oreille & votre cœur me

seront toujours également fermés.

DOM CARLOS.

Mon cœur ? Cruelle ! plût à Dieu....

LÉONOR.

Ecoutez-moi.

DOM CARLOS.

Que me direz-vous ?

LÉONOR.

La vérité.

DOM CARLOS.

Des impostures.

LÉONOR.

Je ne fais rien.

DOM CARLOS.

Je fais tout.

LÉONOR.

La rencontre de tantôt....

DOM CARLOS.

Est une preuve de votre crime.....

LÉONOR.

Vous me rendrez un jour plus de justice.

DOM CARLOS.

Vas , je te la rends , juste ciel ! comment après ce que j'ai vu puis-je en-

358 SE DÉFIER, &c.

core m'arrêter ici avec elle ? Me reste-t-il encore des doutes ? Peut-il m'en rester ?

L É O N O R.

Ecoutez-moi.

D O M C A R L O S.

Eh bien , mais on frappe..... Je rentre chez moi.

L É O N O R.

Toujours des importuns dans les momens les plus précieux pour moi, dans ceux où l'effusion de mon cœur l'emporterait peut-être sur l'apparence.....



S C E N E V.

LÉONOR, DOM PÉDRO.

D O M P É D R O.

D O M J U A N est-il chez lui ? Mais, Ciel ! qu'est-ce que je vois ?

L É O N O R.

Il vient de sortir..... Ah ciel ! je suis perdue.

DOM PÉDRO.

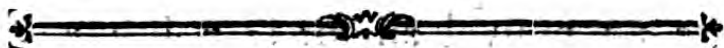
Je ne fais où je suis.

DOM CARLOS *ouvrant sa porte & recevant Léonor dans sa chambre.*

Rassurez-vous, Léonor, vous trouverez toujours un asyle auprès de mon cœur.

DOM PÉDRO.

Il ferme la porte..... Brisons-la en mille pieces. Puissé-je traiter de même l'infame qui..... (*Il veut enfoncer la porte.*)



SCENE VI.

DOM PÉDRO, DONA BÉATRIX.

DONA BÉATRIX.

QUI donc crie & frappe ici avec tant de violence?

DOM PÉDRO.

C'est une fureur trop juste, un emportement trop légitime; on voudroit en vain s'y opposer.

D O N A B É A T R I X.

Comment tant d'audace chez moi !
Quel est donc l'objet d'un si furieux
désespoir ?

D O M P É D R O.

Une malheureuse qui se cache ici.

D O N A B É A T R I X.

Attendez, est-ce Léonor ?

D O M P É D R O.

Et si ce n'étoit pas elle, me verriez-
vous dans l'état où je suis !

D O N A B É A T R I X

Il ne manquoit plus que cela. En-
core un nouvel amant & à son âge ?
Voilà bien pour réconcilier Dom Dié-
go & Dom Carlos. Quoique je ne
puisse blâmer votre ressentiment, je
vous trouve bien hardi d'oser entrer
ici.

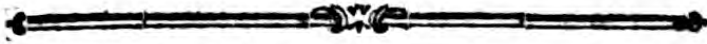
D O M P É D R O.

Ah ! Madame, je suis dans un état
à tout braver. Il n'est pas ici question
d'égards.

D O N A B É A T R I X.

Il en devrait toujours être question
dans la maison d'une femme comme
moi.

SCENE



SCÈNE VII.

DOM JUAN, DONA BÉATRIX,
DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

Qu'y a-t-il donc ici?

DONA BÉATRIX.

Et que voulez-vous qu'il y ait? C'est ce vieillard qui en veut aussi à Léonor, & qui prétend enfoncer toutes les portes de la maison.

DOM JUAN.

Doucement, doucement, ma sœur; Dom Pedro ne vous a manqué en rien; cette maison est à lui & il est bien le maître d'en disposer.

DOM PÉDRO.

Point de complimens sur ce ton, Dom Juan; je ne suis point le maître ici, & je ne prétends pas l'être. Je suis un malheureux étranger qui, comptant sur vous, & venant réclamer vos soins, ai trouvé chez vous cette fille même

que je cherche avec tant d'impatience. Ouvrez, malheureuse, ou je me ferai un passage en enfonçant la porte.

D O N A B É A T R I X.

C'est son père ?

D O M J U A N.

Il l'a vue : comment me tirerai-je d'affaire ici ?

D O M P É D R O.

A quoi réfléchissez-vous ? il faut prendre un parti.

D O M J U A N.

A vous dire le vrai, Monsieur, j'attendois un remerciement des peines que je me suis données pour vous depuis hier que vous m'avez confié vos affaires. J'ai cherché Léonor, je l'ai trouvée ; je l'ai prise chez moi & mise dans la compagnie de ma sœur. Je n'ai eu en vue que de vous faciliter le moyen de retourner chez vous heureux & satisfait. Si cela ne vous convient pas, je m'en lave les mains.

D O M P É D R O. *Il se jette aux pieds de Dom Juan.*

Ah ! j'embrasse vos genoux..... Pardonnez mon emportement.

COMÉDIE. 363

DOM JUAN.

Que faites-vous donc ? Levez-vous.

DOM PÉDRO.

Et vous, Madame, excusez mon désespoir. Je suis gentilhomme, je suis insulté.

DONA BÉATRIX.

Si j'avois eu, Monsieur, l'honneur de vous connoître, je vous aurois parlé autrement.

DOM JUAN, *bas à sa sœur.*

Avez-vous fait avertir Dom Diégo ?

DONA BÉATRIX.

Oui, Inès y est allée.

DOM JUAN.

Venez avec moi, Monsieur, nous avons quelque chose d'essentiel à faire en ce moment. Ne craignez rien, Béatrix ne quittera pas Léonor.

DONA BÉATRIX.

Je m'en charge.

DOM PÉDRO.

Cela suffit, Madame : allons, Monsieur, puisse-je donner, s'il le faut, tout mon sang pour rétablir mon honneur.

Q ij

D O M J U A N.

Je ne fais où je vais l'emmener.
 Entretenez promptement Dom Diégo
 pendant notre absence ; c'est de-là
 que dépend mon repos. (*Il emmene*
Dom Diégo.)

D O N A B É A T R I X.

(*Bas.*) Hélas ! & peut-être le mien.
 (*Haut.*) Ouvrez, Léonor, je suis seule.

L É O N O R.

En ce cas je fors sans crainte.

D O M C A R L O S, à Léonor.

Ne dites pas même à Béatrix que je
 suis ici.

L É O N O R.

Je ne le lui dirai pas.

D O N A B É A T R I X.

Vous voilà échappée à un furieux
 danger. C'est un grand bonheur que
 mon frere ait oublié de fermer cette
 porte où il ne laisse jamais la clef.

L É O N O R.

Elle m'a sauvé la vie.

D O N A B É A T R I X.

Fermez-la bien, & suivez-moi dans
 mon appartement.

L É O N O R.

Je vous suis.

D O N A B É A T R I X.

Ah! Dom Diégo, comme le cœur me bat en vous attendant. (*Elle s'en va.*)

L É O N O R, à *Carlos*.

Puisque j'ai encore un instant pour vous parler, écoutez-moi.

D O M C A R L O S.

Léonor, croyez-moi, suivez Béatrix. Allez, vous voyez trop que c'est notre destinée à tous deux, à vous de m'accabler d'affronts, à moi de vous sauver la vie; allez jusqu'à ce qu'il se retrouve une autre occasion, pour vous de me faire une nouvelle insulte, pour moi de vous rendre un nouveau service.

L É O N O R.

Quel langage! ce n'est pas-là de quoi il s'agit.

D O M C A R L O S.

De quoi donc?

L É O N O R.

Savez-vous que Béatrix me propose d'épouser Dom Diégo?

366 SE DÉFIER, &c.

D O M C A R L O S.

Je le fais, c'est moi-même qui en suis la cause.

L É O N O R.

Vous souhaitez ce mariage ?

D O M C A R L O S.

Oui, je le souhaite.

L É O N O R.

Vous le pressez ?

D O M C A R L O S.

Oui, & c'est pour cela même que je me soustrais ici à tous les regards de peur d'y mettre quelque obstacle, si je venois à me remonter avec Dom Diégo ou Dom Pédro.

L É O N O R.

Je ne devine pas la raison de cette conduite.

D O M C A R L O S.

Elle n'est pourtant que trop facile à découvrir.

L É O N O R.

Quelle est-elle ?

D O M C A R L O S.

C'est ma générosité, cruelle, puisqu'il faut vous le dire, J'ai le cœur

assez grand pour sacrifier mon amour à votre honneur, & pour aimer mieux vous perdre afin de sauver du moins votre réputation.

L É O N O R.

Mon honneur ?

D O M C A R L O S.

Après tout ce qui s'est passé ici entre vous & Dom Diégo, sans parler de la rencontre de Madrid, que je veux bien oublier ; après les deux rendez-vous consécutifs que vous lui avez donnés dans la retraite même que vous ne teniez que de mes bontés ; vous reste-t-il une autre ressource que de l'épouser ?

L É O N O R.

Je n'y tiens plus. Carlos, unique objet de ma tendresse.....

D O M C A R L O S.

Laissez-moi, malheureuse !

L É O N O R.

Que je puisse mourir à l'instant, si la première nuit je l'ai seulement vu, & si la seconde j'ai su.....

D O M C A R L O S.

Mensonges tout purs.

Q iv

L É O N O R.

Mais ce que je viens de dire à Béatrix....

D O M C A R L O S.

Ah ! perfide ! vous saviez que je pouvois vous entendre !

L É O N O R.

Comment ?

D O M C A R L O S.

Vous m'aviez vu me renfermer ici ; la preuve , c'est qu'à l'aspect de votre pere vous n'avez pas hésité à vous y jeter.

L É O N O R.

Je n'en favois rien ; mais si ce que vous imaginez de mon commerce avec Dom Diégo étoit vrai , à quoi , dites-moi , pouvez-vous attribuer mon obstination à le refuser ?

D O M C A R L O S.

A un caprice.

L É O N O R.

Je ne suis point capricieuse.

D O M C A R L O S.

Toutes les femmes le sont.

DONA BÉATRIX *appelle.*

Léonor.

L É O N O R.

Béatrix m'appelle.

D O M C A R L O S.

Ne dites pas que je suis ici.

L É O N O R.

Je ne le dirai pas. Vous refusez donc absolument de me croire.

D O M C A R L O S.

Les apparences sont trop contre vous.

L É O N O R.

Je tâcherai de vous convaincre qu'il faut s'en défier. Ah ! Carlos , que vous me coûte cher ! (*Il se renferme , elle sort.*)





SCENE VIII.

DONA BÉATRIX, DOM DIÉGO.

D O M D I É G O.

BÉATRIX, votre procédé a de quoi m'étonner : m'envoyer chercher, m'introduire ici ouvertement à l'heure qu'il est, passer pour m'entretenir dans l'appartement de votre frere, sont autant de choses qui me confondent. Est-ce amour ou trahison de votre part ? Voulez-vous me rendre la vie ou me l'ôter ?

D O N A B É A T R I X.

Ne craignez rien, Monsieur, je n'ai voulu vous parler que pour vous obliger. J'attends la visite d'une de mes amies qui m'oblige de vous recevoir ici. Je veux bien moi-même devenir la confidente de vos amours. Je sacrifie le mien à votre bonheur ; j'en vois trop la nécessité puisque vous avez une autre maîtresse à qui votre main est due.

D O M D I É G O.

Vous redoublez ma surprise ; je n'entends rien à ce discours.

D O M C A R L O S *écoutant à sa porte.*

Je ne fais quel pressentiment m'agite , ils vont parler de choses qui m'intéressent , il faut malgré moi que je prête l'oreille.

D O N A B É A T R I X.

Puisque vous n'entendez pas un discours aussi clair , je vais donc parler avec plus de netteté. Léonor vous sacrifie sa maison , son pere , son repos , son honneur & même sa vie. Vous êtes brouillé avec Dom Juan , vous avez outragé Dom Carlos & moi , peut-être encore plus cruellement : le pere de Léonor est ici : voyez combien vous courez de risques. Il est visible que vous n'avez que deux partis à prendre , ou celui de braver tant d'épées qui vous menacent ou celui d'épouser Léonor. Vous l'aimez , elle vous adore. Il faut choisir , ou de voir couler tout votre sang , ou de lui donner la main. M'entendez-vous à présent ?

Q vj

372 SE DÉFIER, &c.

DOM DIÉGO.

Cela n'est pas difficile : me permettez-vous de vous répondre ?

DONA BÉATRIX.

Je vous écoute.

DOM DIÉGO.

J'ai à remplir ici deux devoirs également précieux , celui d'amant & celui d'homme d'honneur. Je ne veux ni ne puis vous tromper. Vous l'allez voir.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il me dire ?

DOM DIÉGO.

J'ai vu pour la première fois Léonor à Madrid. J'avoue que touché de sa beauté , je l'ai long-tems suivie. J'ai épuisé envers elle toutes les ressources qui annoncent l'amour & qui le produisent ; mais elle ne m'a répondu qu'avec une rigueur poussée même jusqu'au mépris. Elle n'a pas seulement eu pour moi ces ménagemens qui servent si bien aux femmes pour éluder ce qui leur déplaît & qui attachent du prix même à leurs cruautés. Léonor étoit si loin de cette adresse , que je soupçonnai bientôt qu'il y

avoit dans ses refus plus que de la froideur. Je gagnai ses femmes. Une d'elles m'apprit que les dédains de sa maîtresse ne venoient que de ce qu'elle avoit un autre amant. Elle ajouta qu'ils étoient prêts à s'épouser en secret , & qu'ils se voyoient toutes les nuits chez Léonor ; je ne pus résister à l'envie d'être témoin d'une de ces entrevues. Je ne voulois que la mortifier en lui laissant connoître que j'étois instruit de ses motifs & lui faire perdre la fierté dont elle se paroît à mes yeux. Cette fille me cacha dans une chambre d'où j'apperçus bientôt Léonor qui se rendoit dans un autre appartement. Je la suivis, non pas pour l'insulter, vous ne m'en soupçonnez pas, Madame, je ne voulois qu'entendre quelques-uns des propos qu'elle alloit tenir à son amant, pour lui prouver en les lui répétant que j'étois instruit. Elle s'apperçut qu'on la suivoit ; elle voulut voir qui j'étois. En ce moment arriva Dom Carlos : vous savez trop bien le succès de cette rencontre funeste ; je n'ai que faire de vous en rien dire. Depuis mon retour à Valence, je puis vous jurer que j'ignorois absolument que

Léonor y fût. Après la conversation que j'eus avec vous le jour de mon arrivée où vous m'avez paru si irritée, j'ai voulu essayer le lendemain de vous revoir pour vous appaîser. Je me suis glissé chez vous pour attendre un moment favorable. Dom Juan est entré alors : j'ai voulu l'éviter & je me suis trouvé dans la chambre de Léonor, &, je l'avoue, pour sauver votre réputation, pour m'excuser moi-même, je n'ai pas hésité à la compromettre, & c'est alors que Carlos est entré. D'après ce que je viens de vous dire & ce que vous savez, Madame, comment voulez-vous que j'épouse Léonor ? Une femme qui me déteste, une femme qui est cause de mes malheurs, une femme qui est venue à Valence à la suite d'un autre amant, une femme que je n'aurois revue de ma vie, si le hasard ne me l'avoit présentée, tandis que c'étoit vous que je cherchois ! Si pendant mon absence, votre cœur s'est détaché, si mes fautes de Madrid vous paroissent indignes de pardon, oubliez - moi, mais ne poussez pas la cruauté jusqu'à disposer de ma main.

COMÉDIE. 375

DOM CARLOS.

Ah ! Ciel ! qu'ai-je entendu ? Me voilà trop bien défabusé. Ah ! Léonor ! de quel œil me regarderez-vous ?

DONA BÉATRIX.

Mais enfin comment comptez-vous satisfaire tant d'ennemis ?

DOM DIÉGO.

Qui ?

DONA BÉATRIX.

Moi, Dom Juan, Dom Carlos, Léonor & son pere.

DOM DIÉGO.

De tous ces ennemis, Madame, je ne redoute que vous.



SCENE IX.

Les mêmes, GINÈS, INÈS arrivent effrayés.

GINÈS.

MONSIEUR.

INÈS.

Madame.

376 SE DÉFIER, &c.

D O M D I É G O.

Qu'as-tu ?

D O N A B É A T R I X.

Que veux-tu me dire ?

I N È S.

Monfieur, Madame, je viens de voir dans la rue Dom Juan.

G I N È S.

Et le pere de Léonor avec lui.

D O M D I É G O.

Toutes ces rencontres ne font faites que pour moi.

D O N A B É A T R I X.

Quant à mon frere, il n'y a pas de danger qu'il vous voie ; mais Dom Pédro, c'est autre chose.

D O M D I É G O.

Je vais entrer ici en attendant qu'ils se retirent.

G I N È S.

Voilà un exercice que vous faites souvent.

D O M C A R L O S.

Personne ne peut entrer ici.

COMÉDIE. 377

DOM DIÉGO

Un homme ici!

DONA BÉATRIX.

Un homme! & qui feroit-ce?

GENÈS.

Quelque revenant sans doute qui s'est logé-là pour vous faire peur.

DOM DIÉGO

Je ne m'étonne plus, Madame, de l'ardeur avec laquelle vous pressiez mon mariage avec Léonor, vous aviez-là quelqu'un aux yeux de qui il vous importoit de vous justifier.

DONA BÉATRIX.

Dom Diégo, songez.....



SCENE X.

Les mêmes, LÉONOR.

LÉONOR.

D'ou viennent donc ces cris, Madame? Mais que vois-je?

DONA BÉATRIX.

Je n'en fais rien.

378 SE DÉFIER, &c.

D O M D I É G O.

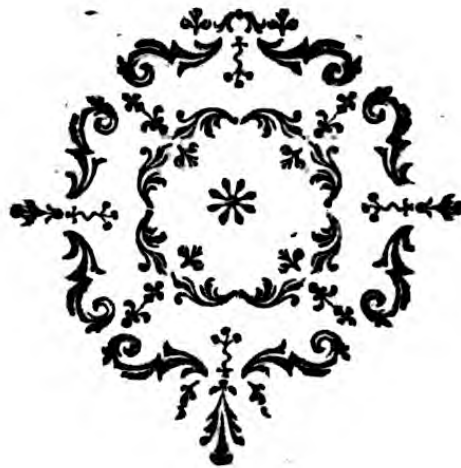
Je vais vous donner le plaisir de vous en instruire. Dussent aujourd'hui tous mes ennemis se rassembler ici pour me mettre en pièces, je verrai quel est le lâche qui n'ose se montrer quand on le défie aux yeux de sa maîtresse.

D O M C A R L O S, *en se montrant.*

C'en est trop.

L É O N O R.

O fort ! quand feras-tu las de me poursuivre !



SCÈNE XI.

Les mêmes, DOM JUAN,
DOM PÉDRO.

DOM JUAN.

QU'EST-CE que cela signifie ?

DOM PÉDRO.

Oh ciel ! quand je m'attends à ne trouver qu'un de mes ennemis, tous deux se présentent à moi ; traître Carlos ! lâche Diégo !

DOM JUAN.

Arrêtez. Il est peut-être encore possible de tout terminer à l'amiable. Dom Diégo, ma sœur vous a-t-elle appris le moyen court & facile que j'ai imaginé pour cela ?

DOM DIÉGO.

Elle m'a parlé de mon mariage avec Léonor ; mais je ne puis m'y résoudre.

380 SE DÉFIER, &c.

D O M P É D R O.

Il suffit, Dom Juan, qu'il périsse.

D O M C A R L O S *le défendant.*

Prenez garde à vous.

D O M J U A N.

Que faites-vous donc ?

D O M C A R L O S.

S'il avoit accepté ce parti je lui aurois à l'instant percé le cœur, parce que c'est à moi seul que la main de Léonor appartient.

D O M J U A N.

A vous !

D O M C A R L O S.

Je n'ai rien de plus à vous dire. Ceci vous montre assez que Léonor est la plus vertueuse des femmes & que j'ai été le plus injuste des amans. Madame, unissez-vous à moi, embrassons les genoux de votre pere.

L É O N O R, *se jettant à ses genoux.*

Mon pere.....

D O M P É D R O.

Ah ! ma fille ! tout est oublié, tout est pardonné.

COMÉDIE. 381

DOM JUAN.

Ne m'apprendrez-vous donc pas la cause d'un changement si prompt ?

DOM CARLOS.

La voulez-vous savoir ?

DOM JUAN.

Oui.

DOM CARLOS.

Donnez-moi votre main , Dom Diégo.

DONA BÉATRIX.

Que va-t-il faire ?

DOM CARLOS.

Madame , je vous la présente.

DOM DIÉGO.

Avec mon cœur.

DOM JUAN.

Comment ?

DOM CARLOS.

Vous voilà instruit. Ce n'étoit pas Léonor que Dom Diégo cherchoit ici. Vous voyez bien à qui ses vœux pouvoient s'adresser.

382 SE DÉFIER, &c.

DOM JUAN.

Je suis bien heureux de ne l'apprendre qu'au moment où je n'ai pas lieu de m'en plaindre.

F I N.

L A
JOURNÉE
DIFFICILE,

En Espagnol,

LOS EMPEÑOS DE SEIS HORAS,

COMÉDIE

*De Dom PEDRO CALDERON
DE LA BARCA.*

P E R S O N N A G E S .

Dom CÉSAR.

OCTAVIO.

HENRIQUE.

CARLOS.

PORCIA, *sœur de Henrique.*

NISE, *sœur de Carlos.*

FLORA, *Suivante de Porcia.*

QUATRIN, *Valet d'Octavio.*

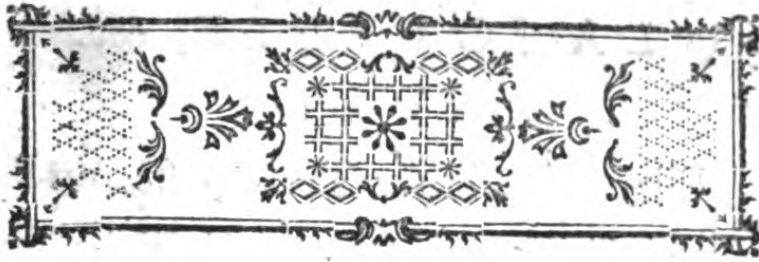
ARNESTE, } *Valets de Dom César.*
CAMILLE, }

UN COMMISSAIRE.

Des SERGENS.

La Scene est à Madrid.





LA
JOURNÉE
DIFFICILE.



PREMIERE JOURNÉE.

*La scène est dans l'appartement de
Porcia.*



SCENE PREMIERE.

CARLOS, PORCIA, NISE,
FLORA.

CARLOS à Porcia.

MA cousine , je vous amene ma
sœur.

Tome II.

R

P O R C I A.

Dieu soit loué ; nous passerons la soirée ensemble, & j'ai assez besoin de compagnie.

N I S E

Nous ne sommes séparées que par un mur. Ainsi, ma cousine, le voisinage se joint à la parenté pour resserrer notre amitié.

C A R L O S à Nise.

Reviendrai-je vous chercher ?

P O R C I A.

Non, mon cousin, elle passera la nuit ici.

C A R L O S.

Adieu donc.





SCÈNE II.

NISE ET PORCIA.

PORCIA.

AH ! ma chère Nise ! que j'ai de choses à vous dire !

NISE.

Et moi de même. J'ai des inquiétudes que je ne puis soutenir.

PORCIA.

Si c'est l'amour qui les cause je pourrois bien vous en offrir autant.

NISE.

Est-ce qu'Octavio oublie sa tendresse ?

PORCIA.

Non, c'est toute autre chose.

NISE.

Quoi donc ! Apprenez-le moi pour voir si vos chagrins sont au-dessus des miens, que je vous conterai après.

PORCIA.

Vous savez avec quelle tendresse

j'ai écouté Octavio qui a paru y répondre. Il étoit obligé de cacher sa passion : nous nous parlions quelquefois la nuit de votre fenêtre , parce que je ne le pouvois pas de la mienne.

N I S E.

Je m'en souviens : je fais aussi qu'une de ces nuits votre frere, qui m'aime sans retour de ma part , se promenant avec Dom Diégo d'Alvarado son grand ami , crut que c'étoit à moi qu'on parloit , qu'il voulut favoir qui c'étoit , & qu'Octavio en se battant , tua Dom Alvarado. Depuis ce moment votre frere a juré de venger son ami ; il cherche par-tout Octavio pour le sacrifier. Mais, ma chere Porcia , si vous n'avez pas de plus grands sujets de chagrin je suis plus à plaindre que vous.

P O R C I A.

Ce n'est pas tout , il ne me suffit pas de vivre éloignée d'Octavio qui ne peut plus se montrer. Pour achever de m'accabler , mon frere m'ordonne impérieusement de me marier à son choix , de prendre un homme que je n'ai jamais vu : il l'attend exprès de Flandre dans ce dessein. Si je

refuse, que j'allegue mon amour pour Octavio, il me tuera, sans contredit. Si j'essaie d'oublier mon amant, je ne puis y réussir. Que ferai-je donc? Je me perds en ne me mariant pas; en me mariant je perds Octavio & avec lui tout ce qui me plaît au monde. Dans le premier cas ma mort est sûre; elle ne l'est pas moins dans le second.

N I S E.

Quelqu'un a dit que si tout le monde se réunissoit, & que chacun portât dans une même place tous ses chagrins, avec permission de changer contre ceux des autres, il ne se feroit cependant aucun troc, parce que personne ne croiroit trouver un fardeau plus léger que le sien : c'est ce qui vous arriveroit ici. Vous parlez de votre mal avec emphase, & si j'offrois de changer avec vous, vous le refuseriez. Qu'avez-vous, enfin? Vous ne voyez point votre amant; il ne fait pas comment vous vous portez; il n'entend point vos soupirs, cela est vrai. Mais moi, si j'aïmois aussi sans voir; si je souffrois sans parler; si en voulant parler je ne le pouvois pas; si de plus mon amant ne me donnoit pas la

moindre marque, je ne dis pas de tendresse, mais de sensibilité; s'il devoit ignorer la mienne, s'il devoit l'ignorer toujours sans qu'il fût possible de l'en instruire, qu'en dites-vous, qui de nous deux seroit la plus à plaindre?

P O R C I A.

Comment se peut-il faire qu'il l'ignore, si vous pouvez l'en instruire sans vous compromettre?

N I S E.

Je ne le fais pas moi-même.

P O R C I A.

Comment cela se peut-il?

N I S E.

Voici comment. Vous savez combien mon frere aime à voyager: soit amitié, soit défiance, il ne m'a jamais voulu laisser seule pendant ces courses instructives; il a voulu que j'en partageasse avec lui la fatigue & le plaisir. Après avoir parcouru l'Allemagne, nous avons voulu voir la Flandre. Là, par l'ignorance de nos guides, nous étions un jour tombés entre les mains

d'un parti de rebelles (1) ; je me croyois perdue ; mon frere étoit au désespoir, quand nous reçûmes un secours envoyé du ciel. Un détachement des troupes du Roi vint fondre sur celui qui nous emmenoit. Après une action très-chaude, nous nous trouvâmes libres. Le chef des vainqueurs, pour prix de sa victoire, voulut me voir & me parler. Que devins-je, ma chere Porcia ! Hélas, il ne me rendit la liberté que pour me la faire perdre ! Figurez-vous l'homme le mieux fait, l'esprit le plus agréable, les manieres les plus polies. Le voir, l'aimer, l'adorer ne fut pour moi que l'ouvrage d'une minute ; mais je le sens bien, cet amour d'un moment sera éternel dans mon cœur. Je ne sais si j'ai fait sur lui la même impression, je le desire du moins, & peut-être ai-je lieu de le croire. Il me regardoit avec des yeux enflammés ; il vint se mettre à mes genoux, & il me dit en me baisant la main, dans un moment où

(1) Les Hollandois qui faisoient alors la guerre en Flandre contre les Espagnols.

mon frere étoit éloigné : vous n'êtes plus prisonniere, mais vous avez fait un esclave. Si j'ai jamais senti la dureté de mon état, c'est en ce moment où des ordres précis me forcent de m'éloigner de vous; mais j'y laisse la moitié de moi-même : mon cœur vous est acquis; je n'ai pas même le bonheur de savoir qui vous êtes, & cependant je le sens bien. S'il falloit pour jamais renoncer au bonheur de nous voir, j'aimerois mieux renoncer à la vie. A ce mot il entendit ses tambours, mon frere revint & je vis partir Dom César Porto Carrero sans avoir pu lui dire un mot.

P O R C I A.

Comment dites-vous qu'il s'appelle ?

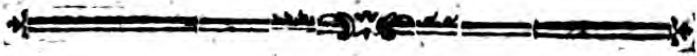
N I S E.

Dom César.

P O R C I A.

Qu'est-ce que j'entends, Dom César !





SCÈNE II.

NISE, PORCIA, HENRIQUE.

HENRIQUE.

JE suis bien aise, Porcia, de vous entendre parler de votre époux.

NISE, *à part.*

Qu'est-ce que j'entends ?

HENRIQUE.

Lui avez-vous écrit ?

PORCIA.

(Bas.) Je tremble d'en entendre parler. *(Haut.)* Oui, mon frere.

HENRIQUE.

Bon. Puisqu'il ne vous a pas encore vue, donnez-lui par votre esprit bonne idée de votre beauté : vous serez mariée dès qu'il arrivera. J'en ai déjà prévenu le premier Président (2) qui

(2) En Espagnol, *Assistente*, c'est le chef de la justice.

394 LA JOURNÉE, &c.

doit comme parent honorer de sa personne les nôtres que je desire

U N V A L E T.

Un Valet de Dom César qui arrive & souhaite vous parler.

H E N R I Q U E.

Il ne pourroit m'arriver rien de plus agréable, excepté, peut-être, de rencontrer Octavio. Pardonnez, Nise, si je vous rappelle un homme en faveur de qui vous m'avez traité si mal, & qui m'a fait plus d'une fois repentir de m'être attachée à vous aimer; c'est un aiguillon de plus pour me pousser à le chercher; j'ai à venger sur lui mon amour & la mort de mon ami. Je vais lire mes lettres, je ne me sens pas de joie. (*Il s'en va.*)





SCENE III.

NISE, PORCIA.

NISE.

QUEL étrange malheur !

PORCIA.

Je ferois à un autre qu'à mon Octavio !

NISE.

Dom César feroit à une autre qu'à moi ! j'aimerois mieux la mort.

PORCIA.

Nous connoissons toutes deux l'état de nos cœurs.

NISE.

Cherchons toutes deux quelque remède à nos chagrins.

PORCIA.

Pour moi je n'en connois qu'un , c'est d'avertir Octavio de ce qui se passe. Flora, vois si mon frere est occupé à écrire, & vous, donnez-moi ce mantelet. (*Elle prend celui de Nise.*)

R vj

N I S E.

Que voulez-vous faire ?

P O R C I A.

Si mon frere est une fois à écrire à Dom César , il fera long tems ; me croyant avec vous , il n'aura aucune inquiétude. Dans cet intervalle j'irai dire à Octavio que je l'attends cette nuit pour résoudre ce que nous avons à faire. Il n'y a pas moyen de différer.

N I S E.

Savez-vous la maison ?

P O R C I A.

Non ; mais je menerai avec moi Flora qui la fait.

F L O R A.

Voilà monsieur qui vient.

P O R C I A.

Où me mettre ? (*Elle se retire dans un cabinet au fond.*)

HENRIQUE, *sans entrer parlant au Valet de Dom César nommé Arneste.*

Voulez-vous lui parler ?

A R N E S T E.

Non , je ne veux que la voir.

COMÉDIE. 397

HENRIQUE.

Elle est avec sa cousine qui lui rend visite. Voyez-la, je vais achever mes dépêches.

ARNESTE.

Laquelle est-ce?

HENRIQUE.

Celle qui n'a point de mantelet (3); il n'y a point à se tromper.

ARNESTE.

J'entre pourtant.

(3) Ce mantelet occasionne ici une équivoque. Porcia vient de le prendre; par-là c'est Nise que le Valet prend pour l'épouse future de son Maître. C'est sur cette bagatelle qu'est fondée toute l'intrigue de la Comédie; mais on verra à combien de beautés elle donne lieu.





SCENE IV.

NISE, PORCIA *cachée*, FLORA,
ARNESTE.

PORCIA.

MON frere m'a-t-il vue?

FLORA.

Non, mais le Valet vient pour vous
parler.

PORCIA.

Quel contretems; expédie-le vite;
donne-lui cette lettre.

FLORA, à *Arneste*.

Approchez.

PORCIA.

Qu'il s'en aille vite, de peur que
mon frere ne revienne.

NISE.

Comment va votre Maître & celui
de mon cœur?

ARNESTE.

Il attend le moment où il deviendra
celui de vos charmes.

N I S E.

Plût à Dieu!

F L O R A.

Prenez cette lettre.

A R N E S T E.

Je vais bien le charmer en lui parlant de la beauté de sa future. (*Il s'en va.*)



S C E N E V.

NISE, PORCIA, *qui revient*,
FLORA.

N I S E.

IL m'a prise pour vous, ma chere Porcia.

P O R C I A.

Je voudrois bien que le Maître pût en faire autant. Peut-être en vous voyant si belle, s'en tiendrait-il à vous, & cela renverferoit les desseins de mon frere.

N I S E.

Je ne suis pas assez heureuse pour cela.

F L O R A.

Mademoiselle , allons-nous ? ref-
tons-nous ?

N I S E.

Vous risquez beaucoup ; mon frere
ou le vôtre vont entrer dans le mo-
ment.

P O R C I A.

Cela est vrai. Si mon frere finit
promptement ses lettres, il n'y aura
pas moyen de sortir. Quelle heure est-
il ?

F L O R A.

Sept heures.

P O R C I A.

Tu iras tout à l'heure, Flora, por-
ter un billet à Octavio. Il n'est pas
possible de lui cacher tout ceci dans
un moment où je me vois pressée en-
tre un homme que j'adore & un que
je déteste.

N I S E.

Vous avez raison ; mais où lui par-
lerez-vous ?

P O R C I A.

A la porte du jardin ; vous savez
qu'il est grand ; cette porte donne sur
une autre rue.

N I S E.

Il n'y aura rien à craindre-là.

P O R C I A.

Flora, va te préparer. Ah, mon
cher amant!

N I S E.

Ah, mon cher Dom César!

P O R C I A.

A son arrivée, ma cousine, il faut
toutes deux lui parler sans déguise-
ment, qu'il apprenne que vous l'ai-
mez & que j'aime Octavio. Octavio
seul fera mon époux.

N I S E.

Et Dom César?

P O R C I A.

Je hais jusqu'à son nom.

N I S E.

Ah! c'en est trop.

P O R C I A.

Si vous voulez, cependant, je vais
l'aimer de tout mon cœur.

N I S E.

Non pas cela, non plus.

P O R C I A.

Que ferai-je donc?

N I S E.

Il faut prendre un milieu entre l'amour & la haine.

P O R C I A.

J'entends. Je le haïrai s'il veut m'épouser ; je l'aimerai s'il vous épouse.

(Elles s'en vont.)



S C E N E V I.

Le théâtre change & représente une rue de Séville.

DOM CÉSAR, CAMILLE, son
Valet en voyageur.

C A M I L L E.

Nous voilà de bonne heure à Séville.

D O M C É S A R.

Le soleil n'est pas encore couché, attendons ici.

C A M I L L E.

N'allons-nous pas reposer chez votre futur beau-frère ?

DOM CÉSAR.

Je n'y veux entrer que dans l'instant où on m'attendra le moins. J'ai envoyé devant Arneſte, pour s'informer de la maison ſans dire que j'arrivois. Il vous conduira quand il ſera arrivé, car moi je ne connois pas la maison.



SCENE VII.

OCTAVIO & QUATRIN *ſon Valet*,
CÉSAR, CAMILLE.

OCTAVIO.

SORTONS, Quatrin, voilà mon heure.

QUATRIN.

Nous nous montrons toujours, nous autres, quand le ſoleil ſe cache.

OCTAVIO.

C'eſt un cruel ſupplice pour un amant de ne pouvoir ſortir.

QUATRIN.

Sur-tout quand il a le frere de ſa maîtrefſe pour ennemi.

OCTAVIO.

Comment s'appelle cette rue ?

QUATRIN.

C'est je crois la rue de la Merci.
Quoi ! vous voilà déjà étranger dans
Séville ?

DOM CÉSAR.

N'est-ce pas Octavio ?

OCTAVIO.

Qui êtes-vous ?

DOM CÉSAR.

Vous ne me connoissez pas ?

OCTAVIO.

C'est Dom César ! Embrassez moi ;
mon ami : depuis quand êtes-vous
arrivé ?

DOM CÉSAR.

Tout-à-l'heure.

OCTAVIO.

Entrez , venez vous reposer chez
moi.

DOM CÉSAR.

Je ne puis sortir d'ici ; j'y attends
un valet que j'ai envoyé à la maison
de mon beau-frere.

COMÉDIE. 405

OCTAVIO.

Comment! un beau-frere?

DOM CÉSAR.

Oui, je suis marié, Octavio; je ne suis plus tel que vous m'avez vu.

OCTAVIO.

Quoi! vous n'êtes plus ce dom César toujours amoureux, toujours aimé....

DOM CÉSAR.

Hélas! mon cher ami, il faut bien que l'âge nous réforme. Si j'en croyois mon cœur, je n'aurois que trop de penchant encore..... Ah, belle inconnue!

OCTAVIO.

Quoi! vous soupirez?

DOM CÉSAR.

C'est un souvenir que je donne à la beauté la plus charmante, la plus adorable & qui avoit fait sur mon cœur l'impression la plus vive, quoique je ne l'aie vue qu'un instant.

OCTAVIO.

Que dites-vous?

DOM CÉSAR.

Oui, conduisant un parti en Flandre, j'ai arraché aux Hollandois une

prisonniere faite pour être adorée & à qui je donnai mon cœur au premier moment que je la vis. Notre marche étoit rapide, il fallut la quitter immédiatement après l'avoir servie. Ses gens étoient écartés, son frere l'assiégeoit, je ne pus pas même savoir d'où elle étoit : j'ai perdu jusqu'à l'espérance de la revoir jamais; mon cœur en a saigné long-tems; mais comme il y auroit de la folie à se piquer de confiance pour une chimere pareille, je me suis enfin décidé à épouser une fille de bonne maison avec une fortune honnête. Je renonce aux armes, je ne veux plus que jouir du repos & du bonheur que me promet cette nouvelle alliance.

O C T A V I O.

Je vous en fais mon compliment,
mon cher ami.





SCÈNE VIII.

Les mêmes, ARNESTE.

ARNESTE.

ALLONS, Monsieur, de la joie : j'ai dit que vous ne tarderiez pas à arriver, & je vous apporte des lettres du beau-frère & de la future.

DOM CÉSAR.

Ecoute un mot : est-elle belle ?

ARNESTE.

Au-delà de l'imagination. Si vous voulez dès cette nuit occuper l'appartement où vous devez loger, en voilà la clef que l'on m'a remise ; c'est un rez-de-chaussée qui donne sur la rue.

DOM CÉSAR.

Va, cours à la poste & fais apporter ici tout mon équipage. Vous voyez, mon cher ami, partagez mon bonheur.

OCTAVIO.

J'en suis pénétré ; quelque triste que

408 LA JOURNÉE, &c.

soit la position où je me trouve, il me semble que votre félicité adoucit mes chagrins.



SCENE IX.

Les mêmes, FLORA.

FLORA, à *Quatrin*.

OU est ton Maître?

QUATRIN.

Ne le vois-tu pas?

FLORA.

Je veux lui parler.

QUATRIN.

Eh bien.

FLORA.

Retires-toi : un mot, Monsieur, c'est moi.

OCTAVIO.

Qu'est-ce qu'il y a de nouveau, Flora?

FLORA.

Ce billet vous apprendra bien des choses ; mais je m'enfuis.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Un moment.

FLORA.

Faites ce que vous commande ma maîtresse, & bon soir.

OCTAVIO.

Je suis si peu heureux que ce pourroit bien être encore quelque infortune. (*Il lit.*) » J'ai à vous communiquer un malheur que je ne puis vous cacher ; je vous attends à l'arrivée de la nuit à la porte du jardin : venez avec tout votre courage, je m'y rendrai avec toute ma douleur. » Bon soir «.

Que veut-elle dire ? Le sort ne se lasse point de me poursuivre ! Adieu , César.

DOM CÉSAR.

Cela est bon , adieu , quand je vous vois partir accablé de chagrins pour un défi marqué apparemment sur ce billet !

OCTAVIO.

Soyez tranquille. J'aime une Dame avec le frere de qui j'ai eu une dispute qui m'oblige, comme vous voyez, de ne sortir qu'avec précaution. Elle

410 LA JOURNÉE, &c.

m'écrit de me rendre à la porte d'un jardin pour être instruit d'un malheur qui me menace, & dussé-je y périr, je vais m'y rendre.

D O M C É S A R.

Attendez: si ce frere est votre ennemi, il vous attend peut-être. Je ne puis vous laisser aller seul.

O C T A V I O.

La vie m'est à charge, je vais chercher la mort.

D O M C É S A R.

Je vous suis par-tout.

O C T A V I O.

Il seroit indécent de vous exposer à de pareils dangers un jour de nôces.

D O M C É S A R.

Non, mon ami, je vous vois en péril, je ne vous abandonnerai point. Je fais ne pas chercher les occasions; mais je ne fais pas fuir celles qui se présentent. L'honneur & l'amitié exigent que je vous accompagne.

O C T A V I O.

Puisque vous le voulez absolument, donnez-moi votre parole de m'aider en tout ce que vous pourrez.

C O M É D I E. 411

D O M C É S A R.

Je vous donne parole de vous servir
envers & contre tous.

O C T A V I O.

Je la reçois.

D O M C É S A R.

Fût-ce même à mon préjudice :
allons.

O C T A V I O.

Allons apprendre ce malheur que
je redoute.

C A M I L L E.

Monfieur, n'allez-vous pas voir vo-
tre femme ce foir ?

D O M C É S A R.

Quand tu me vois attaché au ser-
vice d'un ami ne me parles pas d'au-
tre chose.

O C T A V I O.

Enfin quelque chose qui arrive, je
compte sur vous.

D O M C É S A R.

Je vous l'ai promis.

O C T A V I O, *à part.*

Par ce moyen je m'assure un ven-
geur contre Henrique & un protec-
teur pour Porcia. (*Ils s'en vont.*)

S ij



SECONDE JOURNÉE.

La Scene change, elle représente le derriere du jardin de la maison de Henrique.



SCENE PREMIERE.

NISE, PORCIA, FLORA,
à une grille du jardin.

P O R C I A.

ALLONS, il est déjà nuit.

N I S E.

C'est un grand bonheur qu'elle soit un peu obscure.

P O R C I A.

Ma chere Nise, du moment qu'Octavio sera arrivé, veillez avec soin de peur que mon frere n'arrive. Il est si brutal, que s'il soupçonnoit la

moindre chose de ceci, il me tueroit sur le champ.

FLORA.

Nous resterons en sentinelle pour répondre s'il appelle, quoique je le croie sorti. (*Elles se retirent dans la maison.*)

SCENE II.

Pour bien entendre cette Scene, il faut se figurer la situation du théâtre. Il représente le fond d'un jardin séparé de la rue par une grille. Deux autres rues viennent y aboutir, l'une à droite, l'autre à gauche; Octavio, César & leurs Valets, sortent par la première, & l'instant d'après, Carlos, Henrique, &c. par la seconde.

OCTAVIO, DOM CÉSAR,
LEURS VALETS, HENRIQUE,
CARLOS dans la rue, PORCIA
en dedans de la grille.

OCTAVIO.

IL est remis.

DOM CÉSAR.

N'est-il pas trop tôt pour un rendez-vous?

S iij

OCTAVIO.

Non : voilà précisément l'heure qu'elle m'a marquée.....

DOM CÉSAR.

La nuit est déjà bien noire , quoi- qu'elle ne fasse que commencer.

PORCIA, *en dedans.*

Si je ne me trompe , je vois du monde dans la rue.

HENRIQUE *se rencontrant avec Carlos de l'autre côté.*

Je vous cherchois.

CARLOS.

C'est un grand hasard que vous m'avez trouvé si près , & dans une rue si peu passante.

HENRIQUE.

D'où venez-vous par-là ?

CARLOS.

Du jardin du Président.

QUATRIN, *à Octavio.*

Eh bien , qu'attendez-vous , si vous voulez y arriver ?

OCTAVIO.

César , attendez un moment ici , je

COMÉDIE. 415

vais donner le signal : vous entrerez après moi dès que vous verrez la porte ouverte.

DOM CÉSAR.

Bon , j'y prendrai garde.

PORCIA *en dedans.*

J'entends Octavio. Est-ce vous ?

OCTAVIO.

Oui , c'est moi.

PORCIA.

Attendez , je vais ouvrir. Etes-vous seul ? Vous auriez mal fait.

OCTAVIO.

J'ai avec moi Quattrin & un ami.

PORCIA.

Tant mieux.

(Carlos & Henrique sont supposés ne point entendre tout cela. qui se dit à voix basse. Henrique cherche à tâtons la grille du jardin.)

CARLOS.

Si le nouveau marié arrive demain il faudra....

HENRIQUE.

Attendez , nous sommes à la porte de mon jardin.

C A R L O S.

Que voulez-vous faire ?

H E N R I Q U E

Rentrer par-là puisque nous y sommes.

O C T A V I O à *Quatrin*.

Avançons jusqu'à la porte, ne crains rien.

Q U A T R I N.

Eh morbleu, comment voulez-vous que je fasse pour n'avoir point peur ?

O C T A V I O.

Qui peut t'effrayer ?

Q U A T R I N.

Ma foi, ou la tête me tourne, ou j'entends du monde.

O C T A V I O.

Tu as raison, passons plus loin.

Q U A T R I N.

Pourquoi faire ?

O C T A V I O.

Nous nous promènerons jusqu'à ce que ces gens-là soient passés pour ne point nous rendre suspects.

C A R L O S à *Henrique*.

Il me semble qu'on ouvre la porte.
(*Porcia l'ouvre en effet en dedans.*)

COMÉDIE. 417

DOM CÉSAR.

J'ai senti ouvrir , entreraï-je ?....

PORCIA.

Sans doute : dépêchez-vous d'entrer avant que mon frere arrive.

(Dans ce moment , César & Henrique sont tous deux près de la porte.)

DOM CÉSAR, *sentant Henrique.*

C'est-là Octavio , sans doute.

HENRIQUE, *bas.*

Qu'est-ce que j'entends , grand Dieu !

PORCIA.

Finissons donc : entrez-vous ?

DOM CÉSAR à *Henrique.*

Eh bien , s'il faut entrer , qu'attendez-vous ? Suivez-moi.

CARLOS à *Henrique.*

Paix.

HENRIQUE à *Carlos.*

Entrons pour connoître toute l'étendue de mon outrage.

CARLOS, *croyant les étrangers entrés tous deux.*

De peur qu'ils ne s'échappent , je

S v

418 LA JOURNÉE, &c.

vais fermer la porte derrière moi. (*Il la ferme.*)

(*Octavio reste dans la rue parce qu'il s'est écarté, comme on l'a vu, à l'arrivée des deux parens. César est entré dans le jardin le premier. Carlos & Henrique gardent la porte qu'ils ont fermée.*)

PORCIA à son frere qu'elle croit Octavio.

Soyez sans inquiétude ; si mon frere vient on nous avertira. Tu ne réponds pas , mon cher cœur !

HENRIQUE.

Diffimulons afin de savoir à qui elle croit parler.

PORCIA voyant que celui à qui elle parle ne répond point.

Sans doute voilà l'ami , & Octavio est l'autre qui est là plus loin. (*Elle va à lui & l'appelle.*) Octavio.

DOM CÉSAR.

Je ne suis point Octavio.

PORCIA.

Comment , & où donc est-il ? (*Elle retourne au premier qui est Henrique.*)
Et toi , qui es-tu ? homme ou démon ?

COMÉDIE. 419

HENRIQUE.

Je suis celui que tu déshonores & qui va te punir.

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

PORCIA.

Je suis morte.

HENRIQUE à *Dom César*.

Et toi qui as osé entrer ici , compte que tu n'en fortiras plus qu'en y laissant la vie.

DOM CÉSAR.

Nous verrons.

HENRIQUE, *en le chargeant l'épée à la main.*

Meurs, traître !

DOM CÉSAR.

Est-il possible qu'Octavio m'abandonne ainsi ?

PORCIA.

Quel horrible contre-tems ! je me meurs !

OCTAVIO *qui revient & entend du bruit.*

On appelle : il n'est plus tems d'attendre ; brisons la porte.

S vj

420 LA JOURNÉE, &c.

P O R C I A.

J'entends Octavio dehors, je vais
lui ouvrir.

H E N R I Q U E à *Carlos.*

Ne laissez pas ouvrir la porte.

C A R L O S à *Porcia, qui tient la clef
dans la serrure.*

Que faites-vous ?

P O R C I A.

Ciel ! je ne puis ouvrir !

O C T A V I O.

Qu'ils gardent la porte, ils verront
bientôt que tout est porte pour moi.
(*A son valet.*) Escaladons la muraille.

H E N R I Q U E à *Dom César.*

Tu penses en vain à t'échapper.

D O M C É S A R.

Tu vas voir, lâche, à quoi je pense.

Q U A T R I N , en tombant de l'autre
côté.

Ah ! j'ai une jambe cassée.

O C T A V I O.

Courage, mon ami, me voilà près
de vous.

C O M É D I E. 421

P O R C I A.

Octavio est entré , que vais-je devenir ?

D O M C É S A R,

Ah , brave ami !

H E N R I Q U E.

Ah , traîtres !

C A R L O S , *quittant la porte où il étoit.*

Est-il possible que les autres soient entrés ?

O C T A V I O.

Qu'ils périssent.

C A R L O S à *Henrique.*

Appellez vos gens.

H E N R I Q U E.

Hola , Silvio , Flora.

P O R C I A.

Je ne saurois faire un pas.

Q U A T R I N.

Jusqu'à ce que tout soit appaisé , j'ai envie de monter sur un arbre.

L E S G E N S D E H E N R I Q U E.

Nous y allons , Monsieur.

D O M C É S A R.

Qu'ils viennent tous ensemble : je les attends moi seul.

(Dans ce moment Octavio après être convenu avec Dom César , prend Porcia par la main : il se retire vers la porte qu'il ouvre. Dom César écarte les assaillans.)

H E N R I Q U E leur crie.

Allons , mes enfans , qu'il n'en échappe pas un.

U N V A L E T.

Je suis mort.

Q U A T R I N.

Déjà un de mort ! enfuyons-nous.

O C T A V I O à Porcia.

Suivez-moi.

P O R C I A.

Je ne fais si j'en aurai la force.

O C T A V I O.

Où est Dom César ?

(Dom César sort en ce moment. Henrique , Carlos & leurs valets , s'arrêtent eux-mêmes à la porte , en voulant sortir tous ensemble.)

COMÉDIE. 423

OCTAVIO *sentant quelqu'un.*

Qui est-ce ?

DOM CÉSAR.

Est-ce Octavio ?

OCTAVIO.

Retirons-nous vite : suivez-moi,
Porcia.

PORCIA.

Oui, mon cher Octavio, si je le
puis. (*Ils se jettent dans une des rues
voisines.*)

QUATRIN *qui est sorti le dernier,
les a vu tourner.*

Voilà Octavio qui emmène Porcia :
je vais le suivre.

CARLOS *qui sort en ce moment.*

Je ne trouve plus Henrique. A-t-on
jamais vu un désordre pareil ? Mais
j'apperçois un homme à la porte.

QUATRIN *voyant Carlos qu'il prend
pour César.*

C'est-là, sans doute, Dom César.
Marchons vite, ils sont devant.

CARLOS, *bas.*

Cet homme en étoit.

Q U A T R I N.

Allons , dépêchons-nous.

C A R L O S.

Cela va m'apprendre qui ils sont.

Q U A T R I N.

Marchons , afin de n'être pas vus
de ces coquins-là.

C A R L O S.

Marchons.

Q U A T R I N.

Ils l'emmenent chez nous , suivez-
moi , j'y retourne.

C A R L O S , *bas.*

Je connoîtrai l'auteur de cette in-
fulte. (*Haut.*) Je vous suis.

Q U A T R I N.

Je vais devant. Ecoutez donc : voilà
de bonnes dupes ; nous enlevons la
Dame & ils la cherchent.

C A R L O S , *bas.*

Il faut bien patienter jusqu'au bout.
(*Ils s'en vont.*)



SCENE III.

La Scene représente l'antichambre de l'appartement de Porcia.

NISE, FLORA.

On se souvient qu'au commencement de la scene elles sont rentrées pour répondre à Henrique s'il appelloit; elles sont dans l'appartement & parlent du bruit qui frappe leurs oreilles.

N I S E.

VOILA un terrible accident.

F L O R A.

Sûrement on se bat.

N I S E.

Ah, ma pauvre Porcia!

F L O R A.

J'ai tout-à-l'heure entendu votre frere dans le tapage.

N I S E.

Quoique le sang me parle pour

426 LA JOURNÉE, &c.

lui ; l'état de Porcia m'inquiete encore davantage.

F L O R A.

Je vais ouvrir la porte qui donne sur le jardin.

N I S E.

Non , n'ouvre pas : ce feroit nous exposer à être soupçonnées, & puisqu'il est arrivé du malheur, il vaut mieux que Carlos & Henrique nous croient innocentes.

F L O R A.

Vous avez raison.

N I S E.

Je n'entends plus de bruit.

F L O R A.

Je vois de la lumière & Henrique qui vient à nous ; mon Dieu qu'il est triste !

N I S E.

Retire-toi , Flora , ne disons mot jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il pense. Écoutons tout d'ici.

U N V A L E T à *Henrique.*

J'ai cherché par tout sans la trouver.

H E N R I Q U E.

L'infâme ! si elle s'étoit enfuie à son appartement !

L E V A L E T.

Elle n'a pas pu , la porte en a toujours été fermée.

H E N R I Q U E.

Je ne saurois non plus trouver Carlos.

F L O R A.

Ne les entendez-vous pas ? Ils n'ont plus Porcia.

N I S E.

Sans doute Octavio l'aura enlevée.

F L O R A.

Il a bien fait , elle auroit mal passé son tems ici.

H E N R I Q U E *à son valet.*

Appelle une fille pour savoir si elle n'est pas là dedans.

L E V A L E T.

Flora.

F L O R A.

Eh bien.

L E V A L E T.

Porcia est-elle là ?

F L O R A.

Non : il n'y a qu'un moment , elle a dit qu'elle alloit descendre au jardin.

H E N R I Q U E.

Je le vois , ma honte est certaine. Je suis déshonorée par une sœur coupable. Quelle loi cruelle que celle qui fait dépendre notre honneur de celui de nos sœurs ! elles nous causent les plus violens chagrins & ne servent jamais à nos plaisirs.



S C E N E IV.

Les mêmes, CARLOS.

C A R L O S.

HENRIQUE.

H E N R I Q U E.

Eh bien , Carlos.

C A R L O S.

Je viens de vous ouvrir le chemin à la vengeance , mon cousin.

HENRIQUE.

Est-il possible ?

CARLOS.

Rien n'est plus certain. Comme je vous cherchois, tout-à-l'heure, un homme s'est approché de moi, qui m'a dit à voix basse : suivez-moi, on l'emmena à la maison. Je le suis sans dire mot. A la porte de la maison il m'examine & demande qui je suis. Je ne réponds point ; il demande encore, & voyant que je ne parlois pas, il a fermé la porte sans que je pusse entrer. Moi, afin de ne pas effrayer les gens du logis, je me suis retiré, mais j'ai bien remarqué la porte ; nous saurons demain qui y demeure, & entre quelles mains votre sœur est tombée. Nous verrons s'il est possible de réparer l'outrage qu'on vous a fait, ou s'il faudra la venger.

HENRIQUE.

Rien de si sage, & où est la maison ?

CARLOS.

Tout près d'ici, la seconde dans la rue de la Merci,

430 LA JOURNÉE, &c.

FLORA, *bas à Nise.*

C'est celle d'Octavio.

NISE.

Paix.

HENRIQUE.

Allons, mon cousin, allons mettre le feu à cette infâme retraite.

CARLOS.

Ne voyez-vous pas qu'à présent ce seroit faire un éclat inutile? Les portes sont fermées : que pourrions-nous faire?

HENRIQUE.

Quoi, vous voulez que j'attende à me venger d'un traître qui m'a tué un Domestique, qui m'a enlevé ma sœur?

CARLOS.

Voici ce qu'il y a de mieux. Je vais prendre un Commissaire que je connois. En lui racontant ce qui s'est passé, il viendra sous prétexte d'informer du fait & nous le suivrons.

HENRIQUE.

Comment! aller ainsi publier ma honte?

COMÉDIE. 431

CARLOS.

Non, je ne parlerai que du meurtre. C'en est assez pour autoriser des recherches (4).

HENRIQUE.

Cela est vrai, allez promptement.

CARLOS.

J'y vole. (*Il sort.*)

FLORA à Nise.

N'entendez-vous pas ce qu'ils complotent.

NISE.

Sans doute Porcia y est : si on vient à l'y trouver elle est perdue. Que faire ?

FLORA.

J'y remédierai. Dans le trouble où est la maison on ne prendra pas garde à moi. (*Elles s'en vont.*)

(4) J'ai fait ici un léger changement. Ceux qui savent l'Espagnol verront qu'il étoit fort indifférent. Ceux qui ne le savent pas peuvent être sûrs qu'ils n'y perdent rien.





S C E N E V.

H E N R I Q U E, *seul.*

JE suis bien fou de prendre tant de peines pour une fille. L'ingrate me récompense bien des soins qu'elle m'a coûtés & de mon attention à lui chercher un mari digne d'elle. Que diroit-il, si par malheur il venoit à favoir ce qui se passe ?

U N V A L E T.

Dom César, Monsieur, qui arrive.

H E N R I Q U E.

Que dis-tu ?

L E V A L E T.

Dom César est dans l'autre salle.

H E N R I Q U E.

Dom César !

L E V A L E T.

C'est lui qui m'a dit de vous avertir.

H E N R I Q U E.

Il ne me manquoit plus que cela.
Si

Si Dieu ne m'est en aide j'en perdrai l'esprit.

LE VALET.

Il attend.

HENRIQUE.

César vient chercher sa femme! De quel front, ô ciel, oserai-je l'aborder? trouverai-je jamais des termes pour lui apprendre ce qui m'est arrivé?

LE VALET.

Songez qu'il est à la porte.

HENRIQUE.

Qu'il entre. Que dis-je? Je ne soutiendrai jamais sa vue.

(Tandis que le valet va pour introduire Dom César, Henrique succombant à sa douleur se retire. On aperçoit Nise & Flora.)

FLORA.

Est-il parti?

NISE.

Oui.

FLORA.

Allons donc au remède (5) puisque

(5) Il faut se rappeler ce que Flora a dit
Tome II.

434 LA JOURNÉE, &c.

la maison a une fausse porte, je vous promets qu'ils ne rencontreront pas Porcia. (*Elle sort.*)



SCENE VI.

NISE *qui se retire dans le fond*, DOM CÉSAR, LE VALET *qui l'introduit*, ARNESTE.

César s'est informé où est l'appartement de Porcia.

LE VALET.

C'EST ici la chambre.

DOM CÉSAR.

Henrique n'est point ici apparemment, puisqu'il ne vient point me recevoir. Ne me dira-t-on point où est Porcia ?

plus haut, en entendant Carlos comploter de faire enlever Porcia par un Commissaire, elle a dit: *J'y remédierai*, c'est ce qu'elle veut faire.

COMÉDIE. 435

LE VALET.

Vous le faurez bientôt. Je vous dis seulement que voilà sa chambre. (*Il veut s'en aller.*)

DOM CÉSAR.

Attendez, ne savez-vous pas si elle y est ?

LE VALET.

Je n'en fais rien.

DOM CÉSAR.

Arneste, regarde bien. Il faut que tu te sois trompé à la rue & par conséquent à la maison.

ARNESTE.

Point du tout; c'est bien ici la maison de Henrique: voilà la rue des Armes où il demeure. Je me souviens très-bien d'avoir vu tout cela tantôt.

DOM CÉSAR.

Depuis ce tems-là je n'ai cependant eu que celui de remettre Octavio & sa maîtresse chez eux, & quand j'arrive ici je n'y trouve ni Henrique ni personne pour m'enseigner où peut être Porcia. Je commence à soupçonner là-dedans du mystère. S'il alloit se trouver que ce soit un monstre

T ij

436 LA JOURNÉE, &c.

de laideur que ma future , je ferois bien attrapé.

A R N E S T E.

Vous saurez bientôt à quoi vous en tenir.

D O M C É S A R.

Comment cela ?

A R N E S T E.

Parce qu'elle est dans la salle ici près.

D O M C É S A R.

Porcia ?

A R N E S T E.

Elle-même.

D O M C É S A R.

Je vais la joindre. (*Elle s'avance.*)
Mais que vois-je !

N I S E.

Qu'ai-je apperçu ?

D O M C É S A R.

Est-ce une illusion qui me trompe ?

N I S E.

Est-ce un songe qui me flatte ?

D O M C É S A R.

N'est-ce pas vous , Madame , que

J'ai eu le bonheur de voir en Flandre ?

N I S E.

N'est-ce pas là Dom César ? Ils l'attendoient ici , le voilà sans doute arrivé.

D O M C É S A R.

C'est elle , c'est celle que j'adore.

N I S E.

C'est celui qui peut seul faire mon bonheur.

D O M C É S A R.

Il y a des momens , Madame , où l'on doute si l'on dort , ou si l'on veille ; je suis dans un de ces momens. Je crois bien me rappeler de vous avoir vue en Flandre , de vous y avoir aimée ; mais j'ai peine à me persuader que je vous retrouve ici dans le moment même où je croyois vous avoir perdue pour jamais. Ma surprise est d'autant plus flatteuse qu'en vous retrouvant , c'est avec un titre qui vous assure à moi pour toujours (6).

(6) On devine aisément combien j'ai abrégé cet endroit. César s'amuse à y faire des

N I S E.

Il me prend pour Porcia. Il m'aime, il ignore les défastres de mon amie. Il y auroit de la cruauté à le lui apprendre : il ne le saura que trop tôt. C'est moi-même, César; votre nom que je n'ai point oublié a été ma seule consolation dans une longue absence; l'obligation que je vous ai n'est point sortie de ma mémoire; aujourd'hui que je vous attendois pour époux, sans vous connoître, je demandois au Ciel de me donner quelqu'un que je puisse aimer; mais à ce moment vous pouvez croire que je ne lui demande plus rien. Cependant quelque plaisir que j'aie ici, mon frere n'y est point, ne trouvez pas mauvais que j'attende son retour pour donner à mes sentimens une pleine liberté.

D O M C É S A R.

Je ne puis vous blâmer, quoique

distinctions très-subtiles sur le bonheur qu'il a eu de ne perdre sa Dame que quand elle ne lui appartenoit pas, & de la retrouver quand elle va être à lui.

je fois bien en droit de me plaindre.

N I S E.

Adieu. (*A part.*) Je m'en vais de peur que l'arrivée de Henrique ne renverse tout. (*Elle sort.*)



SCENE VII.

CÉSAR, ARNESTE.

D O M C É S A R.

VOILA une aventure bien étrange & bien heureuse !

A R N E S T E.

Vous ne pouviez rien désirer de mieux.

D O M C É S A R.

Je me trouverai dans les bras de la seule femme qui ait touché mon cœur. C'est elle que je venois épouser.





SCÈNE VIII.

Les mêmes, HENRIQUE.

HENRIQUE.

JE reviens chez moi ; César sera sans doute informé de ma honte.... Ah, femme perfide ! mais comment, César est encore ici ? Je m'enfuis de peur qu'il ne m'apperçoive ; mais il m'a déjà vu.

DOM CÉSAR.

Votre empressement, mon cher Henrique, répond mal au mien. Quant à Porcia....

HENRIQUE.

Ah, Ciel !

DOM CÉSAR.

En vain vous....

HENRIQUE.

Je suis perdu. Quoi ! César ! vous savez déjà....

DOM CÉSAR.

Oui : je fais combien je vais coûter de soins.....

H E N R I Q U E.

Il ne m'étoit pas possible de m'en donner davantage.

D O M C É S A R.

Il en faut toujours un peu en pareil cas.

H E N R I Q U E.

Un frere n'est pas toujours maître.....

D O M C É S A R.

Je fais que Porcia....

H E N R I Q U E.

J'entends , vous savez tout.

D O M C É S A R.

Quand je la cherchois on m'a dit....

H E N R I Q U E.

En voilà assez , Dom César. Pourquoi toujours parler de mes chagrins , si vous en êtes instruit ?

D O M C É S A R.

Je ne comprends pas ce chagrin , Henrique ; il est vrai qu'on m'a fait attendre un peu après Porcia , mais sa vue a tout réparé.

H E N R I Q U E.

Ah , malheureux que je suis !

T v

D O M C É S A R.

Je lui ai dit....

H E N R I Q U E.

Vous l'avez vue ?

D O M C É S A R.

Oui , Henrique.

H E N R I Q U E.

Je ne fais où j'en suis. Vous l'avez vue, vous-même ?

D O M C É S A R.

Oui.

H E N R I Q U E.

Où ?

D O M C É S A R.

Dans cette salle.

H E N R I Q U E.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Lui ou moi, sommes-nous fous ?

D O M C É S A R.

Une preuve que je l'ai vue , c'est qu'elle est d'une beauté sans pareille , & elle est entrée là - dedans un peu honteuse de m'avoir trouvé ici tout seul.

H E N R I Q U E.

Je n'y conçois rien. Elle est entrée honteuse.... Mais il faut dissimuler pour

COMÉDIE. 443

ne point donner de soupçons. J'étois surpris aussi qu'elle vous eût parlé quand je n'y étois pas ; mais cela suffit, descendons. Venez vous reposer, vous devez en avoir besoin.

D O M C É S A R.

Je vais auparavant rendre visite à un ami.

H E N R I Q U E, *bas.*

Je brûle d'éclaircir ce qu'il m'a dit. (*Haut.*) Reviendrez-vous sur le champ ?

D O M C É S A R.

Oui, restez. (*Il s'en va.*)



S C E N E IX.

HENRIQUE, CARLOS *qui entre.*

C A R L O S.

ENFIN, Henrique, j'espère que nous saurons....

H E N R I Q U E.

Parlez bas. César est arrivé.

C A R L O S.

Cela est malheureux. Porcia....

T vj

H E N R I Q U E.

Paix : il n'en fait rien.

C A R L O S.

Il ne fait pas qu'elle n'est plus ici.

H E N R I Q U E.

Je le crois.

C A - R L O S.

Hâtons-nous donc , le Commissaire est tout prêt , & il nous attend dans sa maison. Le coupable est tranquille dans la sienne , ne sachant rien de ce qui se passe , nous le trouverons sans défiance.

H E N R I Q U E.

Attendez , je veux éclaircir.....

C A R L O S.

Quoi ! vous voulez vous arrêter ?

H E N R I Q U E.

Je veux sortir d'un doute.

C A R L O S.

Il est bien l'heure ; nous n'avons pas le tems à présent , & après vous en aurez de reste. (*Ils s'en vont.*)





SCÈNE X.

La Scène change : elle est à la maison d'Octavio ; il paroît avec Porcia & Quatrin. Quatrin lui a appris la rencontre qu'il a faite , à la porte , d'un homme qui n'a point voulu dire son nom.

PORCIA, OCTAVIO,
QUATRIN.

OCTAVIO, *en entrant sur le théâtre.*

QUE dis-tu ?

PORCIA.

Quel malheur !

OCTAVIO.

Traître , que ne m'avertissois-tu tout de suite ?

QUATRIN.

Qu'aurez-vous fait si vous l'aviez sçu ?

OCTAVIO.

Ce que j'aurois fait , je l'aurois tué

446 LA JOURNÉE, &c.

sur le champ ; car il aura été retrouver Henrique , qui va , par ce moyen , savoir où nous sommes.

P O R C I A.

Je suis perdue. Nous ne pouvons plus rester ici.

Q U A T R I N.

Vous mettez les choses au pis.

O C T A V I O.

Je ne fais à quoi tient , infâme , que je ne te donne mille coups de poignard.

P O R C I A.

Eh bien , mon cher Octavio , que ferons-nous ? Mon frere va certainement être ici dans l'instant.

O C T A V I O.

Je n'en doute pas.

P O R C I A.

Que faire donc ? où aller ?

O C T A V I O.

Je n'en fais rien : tout ce que je fais , c'est qu'il ne faut pas rester ici. Va , Quatrin , chercher une chaise-à-porteurs.

Q U A T R I N.

Pour quoi ?

OCTAVIO.

Pour Porcia. En l'emmenant à pied avec moi , je serois plutôt suspect. Voir un homme & une femme ensemble à pareille heure attireroit l'attention de la garde , au lieu que dans une chaise elle n'y regarde jamais.

QUATRIN.

Et où pensez-vous trouver des porteurs à présent ?

OCTAVIO.

Eh bien , vas chercher un carrosse.

QUATRIN.

Encore mieux : un carrosse à dix heures passées !

OCTAVIO.

Misérable ! tu trouves de l'impossibilité à tout. Oh bien , j'y vais moi-même : dans un autre moment je te....

QUATRIN.

Vous verrez si vous en trouvez.
(*Octavio sort , César & Camille entrent de l'autre côté.*)



S C E N E X I.

PORCIA, DOM CÉSAR,
CAMILLE, QUATRIN.

D O M C É S A R.

ENTRONS. Où est Octavio ?

Q U A T R I N.

Ne l'avez-vous pas rencontré ?

D O M C É S A R.

Non.

Q U A T R I N.

Il ne fait que de sortir du logis.

D O M C É S A R.

Vos malheurs, Madame, m'occupent sans cesse. C'est ce qui m'a fait quitter ma femme précipitamment, pour venir savoir comment vous vous trouvez.

P O R C I A.

Quoi ! vous êtes marié ?

D O M C É S A R.

Oui, Madame, & ma femme est

une personne de plus sur le secours
de qui vous pouvez compter. (*Flora*
arrive toute essoufflée.)

S C E N E XII.

F L O R A , *les mêmes.*

F L O R A .

JE n'en puis plus.

P O R C I A .

C'est Flora.

F L O R A .

Oui.

P O R C I A .

Qu'est-ce qu'il y a ?

F L O R A .

Un grand malheur ; on fait tout ,
on fait où vous êtes cachée ; Carlos
l'a dit à votre frere. Ils ont été cher-
cher un Commissaire ; il vient fouil-
ler la maison , sous prétexte de la
mort d'un valet qui a été tué au jar-
din.

450 LA JOURNÉE, &c.

P O R C I A.

Je suis accablée.

F L O R A.

Qu'attendez-vous ? Sortez d'ici, ils vous y trouveront.

P O R C I A.

Ah, malheureuse !

F L O R A.

Ils vont arriver.

D O M C É S A R.

Que ferons-nous ?

P O R C I A.

Il n'y a point de remède.

D O M C É S A R.

Et Octavio ?

P O R C I A.

Il est allé me chercher une chaise.

F L O R A.

Songez qu'ils sont derrière moi.

P O R C I A.

Octavio n'est point ici ; mais il y auroit de la folie à l'attendre.

D O M C É S A R.

Je ne fais que faire ; cependant je ne puis refuser mon secours.

P O R C I A.

Je n'espere qu'en vous.

D O M C É S A R.

Allons, Madame, venez. L'honneur me défend d'abandonner vos intérêts & ceux de mon ami. Dites à Octavio quand il arrivera que je l'ai emmenée dans un couvent. (*Il fait quelques pas.*) Mais, que dis-je, à cette heure, il n'y en aura aucun d'ouvert. Il vaut mieux tout naturellement aller conter la chose à mon beau-frere & remettre cette Dame dans sa maison. Quoique cela ne soit peut-être pas dans l'exacte bienséance, le cas est si pressant, qu'il ne faut pas trop s'y arrêter. Allons, je vais vous conduire chez ma femme; je ne veux pas non plus oublier Octavio. (*A son valet.*) Camille reste ici: voilà les clefs de mon appartement où tu l'introduiras; dis-lui de s'y rendre bien fermé dans la chaise: c'est le moyen le plus sûr pour n'être pas reconnu. Marchons.

P O R C I A.

Je vous suis quoi qu'en tremblant.

D O M C É S A R.

Vous n'avez rien à craindre tant

452 LA JOURNÉE, &c.

que je ferai avec vous. (*Ils s'en vont.*)
(*Il y a une scene entre Quatrin, Camille & Flora. En général les plaisanteries des valets sur la scene Espagnole, sont ou basses ou indécentes. Celles de cette scene-ci sont l'un & l'autre. Je me suis bien gardé de les traduire.*)



SCENE XIII.

OCTAVIO, QUATRIN,
CAMILLE, FLORA.

OCTAVIO.

VENEZ, vous autres : allons, Porcia, voilà la chaise ; mais, Flora ici ! qu'y es-tu venue faire ?

FLORA.

Je suis venue....

QUATRIN.

Dépêches-toi.

OCTAVIO.

Qu'est-il arrivé ?

QUATRIN.

Flora est venue vous apprendre que tout ce que vous craignez étoit arrivé. On va venir ici vous enlever.

OCTAVIO.

Ainsi tout se réunit contre moi,
Et où est Porcia?

QUATRIN.

Elle est partie.

CAMILLE.

Mon maître l'a emmenée sans vous attendre dans un endroit sûr. Pour vous, il m'a chargé de vous remettre les clefs de son appartement. Entrez dans la chaise, je vais vous y conduire.
(*Octavio y rentre.*)





SCENE XIV.

CARLOS, LE COMMISSAIRE,
LES ARCHERS, FLORA,
QUATRIN, CAMILLE.

UN ARCHER.

HOLA, porteurs, arrêtez.

QUATRIN.

Je ne bouge.

CARLOS.

Je m'en doutois bien. Qui es-tu?

QUATRIN.

Je ne fais que lui dire.

LE COMMISSAIRE.

Où va cette chaise?

QUATRIN.

Où? aux Repenties?

LE COMMISSAIRE.

Et cette femme voilée? Qui est-elle?

COMÉDIE. 455

QUATRIN.

Quelle vous le dise elle-même.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte son voile.

CARLOS.

Attendez : si c'est elle ce n'est pas ici qu'il faut la découvrir.

FLORA *se montrant à Carlos.*

C'est moi, Monsieur, j'étois avec Madame....

CARLOS.

Cela suffit, Flora, je devine tout. (*Au Commissaire.*) Tout va bien, Monsieur, nous avons trouvé ce que nous cherchions.

LE COMMISSAIRE.

C'est donc elle qui se cache sous ce voile.

CARLOS.

C'est sa suivante : la maîtresse est là dans la chaise.

LE COMMISSAIRE.

Cela est clair.

UN ARCHER.

Voyons si elle y est.

456 LA JOURNÉE, &c.

LE COMMISSAIRE.

Veux-tu t'arrêter. N'est-ce pas assez pour une femme de son rang, que les reproches qu'elle doit se faire à elle-même sans l'exposer ici à rougir devant tout le monde.

CARLOS *au Commissaire.*

Nous avons bien fait de laisser Henrique chez vous, pour lui épargner la douleur de cette scène.

LE COMMISSAIRE.

Je n'ai pas voulu qu'il vînt. A la vue de celle qui l'a offensé, il n'auroit pas été maître de sa fureur, & dans ces sortes de cas, il vaut encore mieux pour l'honneur des familles, tâcher de tout concilier que de laisser consommer la vengeance.

CARLOS.

Mais, voilà le valet, son maître n'est pas loin.

LE COMMISSAIRE.

Qu'on lui ôte son épée.

QUATRIN.

Ma foi, ôtez; je vous l'aurois donnée si vous l'aviez demandée.

LE

COMÉDIE. 457

LE COMMISSAIRE.

Otez donc.

QUATRIN.

Ils font là une bonne prise.

LE COMMISSAIRE.

Voyez si son maître est dans la maison.

QUATRIN.

Vous n'avez pas besoin de le chercher.

LE COMMISSAIRE.

Où donc est-il ?

QUATRIN.

Là dans la chaise.

LE COMMISSAIRE.

Tu plaisantes, je crois : veux-tu répondre ?

QUATRIN.

Mais je dis la vérité.

LE COMMISSAIRE.

Il est.....

QUATRIN *montrant la chaise.*

Là dedans.

LE COMMISSAIRE.

Ce coquin-là est ivre.

Tome II.

V.

458 LA JOURNÉE, &c.

QUATRIN, *bas à Flora.*

Je crois qu'Octavio n'est pas à son aise.

F L O R A.

Ni moi ; je meurs de peur.

LES ARCHERS *qui ont été faire la visite de la maison.*

Monsieur, il n'y a absolument personne.

L E C O M M I S S A I R E.

Oh, oh, nous saurons bien le découvrir : allons, partons. Qu'on emmène ce Valet avec la Suivante. Où irons-nous ? il ne faut pas la conduire chez son frère, ce me semble.

C A R L O S.

Non, il n'y a qu'à la remettre chez moi, si vous le voulez bien, comme chez un des amis de sa famille : elle y fera déceimment avec ma sœur ; cela vaudra d'autant mieux qu'il sera facile de faire croire aux Valets qu'elle y a passé toute la nuit, comme cela arrive souvent.

L E C O M M I S S A I R E.

Etes-vous content ?

CARLOS.

Je suis comblé de votre complaisance.

LE COMMISSAIRE.

Le blessé est-il mort ?

CARLOS.

Pas encore, mais il est fort mal ; on verra demain.

LES PORTEURS.

Où allons-nous ?

CARLOS.

Chez moi.

CAMILLE.

Puisqu'ils n'ont pas pris garde à moi, je m'échappe.

FLORA, à *Quatrin*.

Marchons.

QUATRIN.

Te voilà donc prisonnière aussi, ma chère enfant ?

LE COMMISSAIRE.

Adieu, Monsieur, vous voilà bien assuré d'avoir Porcia.

QUATRIN.

Voilà des gens bien sûrs de leur fait.

460 LA JOURNÉE, &c.

C A R L O S.

Allons rendre la vie à Henrique en
lui apprenant le succès de tout ceci.

Q U A T R I N.

Ce sera une chose à voir que leur
figure, quand ils en viendront à ou-
vrir la chaise.





TROISIÈME JOURNÉE.



SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène est dans la maison de Henrique ; Dom César qui ne connoît Porcia que pour l'amante d'Oétavio, qui croit avoir vu la véritable Porcia sa femme future dans l'appartement où il a parlé à Nise, y va tout droit avec celle qu'il conduit..... Le désordre de la maison, l'absence des maîtres, les clefs qu'il a comme devant y loger ; un de ses gens qu'il y a laissé pour l'attendre : tout cela facilite le naturel de cette scène. Il entre avec Porcia sans lumière. Il ne faut pas oublier qu'au milieu de la confusion de cette maison & de l'intérêt que Carlos y prend, Nise y est toujours restée, ce qui n'est pas sans vraisemblance.

DOM CÉSAR, PORCIA.

D O M C É S A R.

Vous voilà chez moi ; attendez ici , je vais chercher de la lumière, & je dirai à Porcia de venir vous voir.

V iij

P O R C I A.

A qui dites-vous?

D O M C É S A R.

A Porcia, ma femme; attendez, je vais la chercher. (*Il y va.*)

P O R C I A.

Elle porte le même nom que moi! elle seroit bien malheureuse si elle éprouvoit les mêmes infortunes. Que l'amour me coûte cher! Je ne fais où est Octavio, ni où cet homme-ci m'a conduite: dans l'incertitude affreuse où je me trouve l'unique consolation qui me reste, est d'être bien assurée que je ne suis pas chez moi.

D O M C É S A R *apporte une lumière.*
Je vais chercher Porcia, attendez.

P O R C I A.

J'attends; voyons si mes plaintes....
(*Elle reconnoît sa chambre.*)

Mais que vois-je, malheureuse? Est-ce un songe? est-ce une illusion? Voilà mon appartement, je le reconnois, c'est lui-même: ah, c'en est fait! ma mort est certaine. Quel est donc l'homme qui m'a conduite, grand Dieu? C'est l'ami d'Octavio, c'est

celui qu'il m'a présenté lui-même, & il me ramene ici ! Je me meurs d'inquiétude & d'effroi ; je ne puis sortir, & d'ailleurs où aller ? De quelque côté que je me tourne, je ne vois que la mort : eh bien, soit, je suis assez malheureuse pour la désirer.



S C E N E II.

PORCIA, DOM CÉSAR, NISE.

N I S E.

JE ne puis concevoir de quelle femme César me parle.

DOM CÉSAR, à Nise.

Cette Dame, ma chere Porcia, a tant éprouvé d'infortunes aujourd'hui, que vous ne pouvez lui refuser d'y être sensible ; elle vous les apprendra.

(Nise & Porcia se regardent avec une surprise qui leur ôte la parole. L'étonnement, joint à la crainte de tout découvrir à Dom César, les empêche de l'interrompre.) (Il continue.)

Je l'ai amenée ici parce qu'elle est

adorée d'un de mes amis, & que dans l'état où je l'ai trouvée, sa mort étoit sûre sans mon secours. J'ai compté sur la noblesse de votre cœur & sur la générosité de votre frere; consolez-la, n'oubliez rien pour la tranquilliser. Pour moi je vais tâcher de trouver & de prévenir à ce sujet Henrique. (*Il sort avec promptitude.*)

N I S E

Attendez, Dom César, il ne faut pas que Henrique..... Mais il est déjà parti.

P O R C I A.

Quoi! c'est-là Dom César? Je suis morte.

N I S E.

Parlez-moi, ma chere amie; est-il bien vrai que ce soit vous? je ne ferois me le persuader.

P O R C I A.

Vous avez raison; tout ceci est si extraordinaire que moi-même je ne fais qu'en croire.

N I S E.

Mais comment vous trouvez-vous ici?

P O R C I A.

Je n'en fais rien ; tout ce que j'imagine, c'est que je n'ai plus à attendre que la mort. Dom César m'aura reconnue pour celle qui lui étoit destinée : il m'aura, sans doute, conduite ici pour se ménager le cruel plaisir de m'immoler lui-même à sa vengeance.

N I S E.

Quelle horreur ! Mais comment n'avez-vous pas reconnu la maison ?

P O R C I A.

La nuit étoit obscure, il n'y avoit aucunes lumieres.

N I S E.

Cependant plus j'y pense, moins je puis croire que Dom César Non, il ne vous connoît pas : écoutez, rappelez-vous que ce matin son Valet m'a prise pour vous : il m'a aussi lui-même entretenue ici en croyant vous parler.

P O R C I A.

Mais mon frere ne l'a-t-il point détrompé ?

N I S E.

Je ne fais ; cependant son air n'an-

V. v

nonçoit que de la compassion : il ne paroïssoit pas songer à la vengeance.

P O R C I A.

Cela est vrai ; malgré cela je ne puis penser autre chose , si non que César se croyant outragé par moi , a résolu ma mort de concert avec mon frere , & s'est chargé d'en être l'exécuteur.

N I S E.

Cela n'est pas possible ; mais si Octavio le connoît , s'ils sont si bons amis , comment a-t-il pu se charger de l'aider à vous délivrer ?

P O R C I A.

Je n'y comprends rien. Tout ce que je vois , c'est que César , pour se venger plus sûrement , a pu feindre devant son ami de ne me pas connoître. Le danger qui me menace n'en est pas moins sûr.

N I S E.

Celui que vous craignez de la trahison de Dom César , me paroît fort douteux : mais il y en a un autre plus à craindre. César est allé chercher Henrique comme vous avez vu : s'il le trouve il l'amenera ; tout sera découvert , & dans sa premiere fureur , il

n'y aura rien qu'il ne se croie permis.
Nous ne ferons pas en état de nous
opposer à ses transports.

P O R C I A.

Si nous pouvions au moins attendre
jusqu'à demain matin, peut-être par
le moyen de César & de votre frere,
pourroit-on trouver quelque concilia-
tion : mais je ne fais comment échap-
per au danger pour le reste de cette
nuit.

N I S E.

S'il n'y a que cela, rien n'est plus
facile.

P O R C I A.

Comment ?

N I S E.

Vous savez que la maison où nous
logeons Carlos & moi, tient à celle-
ci ; passons y : nous ferons par-là trois
choses ; nous vous mettrons à couvert
du ressentiment d'Henrique ; nous
parlerons à mon frere quand il arri-
vera, pour l'engager à tout pacifier,
& nous enverrons chercher César.

P O R C I A.

Vous avez raison.

468 LA JOURNÉE, &c.

(Elles sont supposées, comme on a pu le voir, déjà être ou rentrer dans une chambre au fond, d'où le spectateur peut les voir ou les entendre, & il y en a une à côté où entre Henrique.)



SCENE III.

Les mêmes, DOM CÉSAR, sans voir HENRIQUE.

DOM CÉSAR.

EST-IL possible qu'à une pareille heure il ne soit pas encore chez lui ?

NISE, *dans le fond à Porcia.*

Par-là, nous remédierons à tout.

DOM CÉSAR.

Je n'ai pu trouver Henrique; mais n'importe, quand il arrivera je lui dirai tout. *(Il passe dans la chambre où sont les femmes.)*

NISE, *effrayée.*

Non, il n'est pas nécessaire.

HENRIQUE, *regardant à travers la porte sans entrer.*

Grand Dieu ! il est vrai , c'est Porcia.

(Il se modere alors pour bien des raisons. D'abord la présence de Dom César exige qu'il ne dise rien. Ensuite se voyant dans le cas de douter si Porcia s'est enfuie avec le ravisseur , sans la trouver innocente , il ne peut plus la trouver si coupable. Les réflexions qui suivent de cette incertitude , doivent suspendre son impétuosité.)

N I S E à Dom César.

N'en parlez pas à mon frere , il suffit.....

D O M C É S A R.

Point du tout. Il vaut mieux qu'il le fache , il pourroit vous en favoir mauvais gré. *(Il se retourne & apperçoit Henrique dans l'antichambre.)*

Mais je le vois.

N I S E.

Attendez , écoutez.

D O M C É S A R.

Henrique.

470 LA JOURNÉE, &c.

P O R C I A.

Pour le coup voilà mon dernier moment.

D O M C É S A R.

Il y a une Dame ici avec Porcia.

H E N R I Q U E.

Je fais qui elle est.

D O M C É S A R.

Vous la connoissez ! en ce cas vous m'accorderez aisément....

H E N R I Q U E.

Quoi ?

D O M C É S A R.

De lui laisser passer la nuit ici avec Porcia.

N I S E *bas.*

Il va tout perdre. Allons-nous-en.
(*Elles sortent par une porte au fond de l'appartement.*)

D O M C É S A R.

C'est moi qui l'a fait rester ici.

H E N R I Q U E.

Qu'elle y reste , à la bonne heure.

D O M C É S A R.

Vous ne le trouverez pas mauvais.

H E N R I Q U E.

Pourquoi le trouverois-je mauvais ?
Vous êtes le maître : dès que cela vous
fait plaisir , j'y consens de tout mon
cœur.

D O M C É S A R.

Je n'oublierai jamais une si obli-
geante complaisance.

H E N R I Q U E.

Eh mais , César , en vérité , vous
n'y pensez pas. Quelle complaisance
trouvez-vous à laisser ici Porcia avec
sa cousine ?

D O M C É S A R, *bas.*

Qu'entends-je ? elle est sa cousine !
Quelle étourderie de ne m'avoir pas
averti ? Il auroit été bon que je lui
eusse tout raconté.

H E N R I Q U E.

Je ne fais où j'en suis ; Porcia cer-
tainement est bien là ; cependant
Carlos dit l'avoir vu enlever : moi-
même quand je l'ai fait demander ici
je me souviens que Flora a répondu
qu'elle n'y étoit pas. L'instant d'après
César m'a dit l'y avoir vue ; elle y est
encore à présent. Voyons , attendons ,

puisqu' mon déshonneur n'est pas encore sûr. Je veux bien lui laisser la vie jusqu'à ce que je sois éclairci.



SCENE IV.

DOM CÉSAR, HENRIQUE,
CARLOS.

CARLOS.

IL y a quelqu'un avec Henrique. Si c'étoit César, il ne faut pas qu'il sache rien. Henrique, un mot à part.

HENRIQUE.

César, permettez-vous?

DOM CÉSAR.

Oui, oui, faites vos affaires. (*A part.*) Je vais voir là-bas si Octavio est arrivé. (*Il s'en va.*)

CARLOS.

Quand une fois les malheurs commencent, ils ne finissent pas si-tôt.

HENRIQUE.

Dites, dites, je n'ai plus de malheurs à craindre.

C O M É D I E. 473

C A R L O S.

Nous avons été d'abord....

H E N R I Q U E.

Avez-vous bien cherché ?

C A R L O S.

Oui, & nous avons trouvé....

H E N R I Q U E.

Et si ce n'est pas Porcia, que m'im-
porte le reste ?

C A R L O S.

Mais c'est elle-même.

H E N R I Q U E.

Que dites-vous ? Ma sœur ?

C A R L O S.

Oui, Porcia.

H E N R I Q U E.

Allez, vous vous moquez.

C A R L O S.

Et qu'avez-vous à rire ?

H E N R I Q U E.

Vous rêvez : réveillez-vous : Porcia !

C A R L O S.

Oui, Porcia, je vous le répète.

H E N R I Q U E.

Allons, taifez-vous.

C A R L O S.

Je serois bien aussi en droit de me moquer de vous , si l'amitié me le permettoit.

H E N R I Q U E.

Mais , Carlos , dites-moi , parlez-vous sérieusement ?

C A R L O S.

Je vous jure morbleu , que je l'ai vue.

H E N R I Q U E.

Je n'y tiens plus : mais elle n'est pas sortie d'ici : César lui a parlé dans la maison , & je viens moi-même de l'y voir tout-à-l'heure.

C A R L O S.

J'admire votre crédulité : je l'ai trouvée là-bas , vous dis-je , à telle enseigne , que Flora , sa suivante , étoit avec elle.

H E N R I Q U E.

Flora ! taisez-vous , encore une fois.

C A R L O S.

Mais , je fors de les voir toutes deux & vous doutez encore ?

COMÉDIE. 475

HENRIQUE.

Et si Porcia est ici, si je viens de l'y voir, moi.

CARLOS.

Comment cela pourroit-il être, puisque je viens de la faire mener à l'instant chez moi, dans une chaise & Flora avec elle; elles y sont à présent, & il va venir un laquais vous en donner des nouvelles.

HENRIQUE.

Je ne fais ce qu'il veut dire.

CARLOS.

Je ne le comprends pas.

HENRIQUE.

Enfin, Carlos, il n'y a qu'à voir.

CARLOS.

A la bonne heure, Henrique.

HENRIQUE.

Sa chambre n'est pas si loin.

CARLOS.

Mon logis est tout près.

HENRIQUE.

Vous verrez qui de nous deux se trompe.

CARLOS.

Vous verrez que ce n'est pas moi ;
mais voilà votre laquais , il vous don-
nera des nouvelles convaincantes.



SCENE V.

HENRIQUE, CARLOS,
LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

EN toute occasion je vous dirois de
vous réjouir.

HENRIQUE.

De quoi ?

LE LAQUAIS.

De ce que le moment de la ven-
geance que vous avez tant souhaité
est arrivé.

HENRIQUE.

Que dis-tu ?

LE LAQUAIS.

Carlos m'a ordonné , comme vous
savez sans doute , de conduire à son
appartement Porcia & Flora. Je l'ai

fait ; j'ai même fait porter en haut Porcia dans la chaise , & j'ai vite fermé la porte pour prévenir toute surprise. Je suis retourné le moment d'après pour leur porter de la lumière , & j'ai pensé tomber à la renverse quand j'ai vu dans la chambre Octavio.

H E N R I Q U E.

Qu'as-tu dit ?

L E L A Q U A I S.

Il ne peut pas sortir quand il le voudroit , parce que j'ai sur le champ refermé la porte , & je suis venu promptement vous l'apprendre.

C A R L O S.

Comment la porte étant bien fermée , a-t-il pu ?....

L E L A Q U A I S.

Personne n'y peut rien comprendre. Je ne fais s'il est entré dans la chambre avant que j'y eusse apporté de la lumière ou après ; mais ce qu'il y a de sûr , c'est qu'il y est.

H E N R I Q U E.

Et que nous importe comment il est entré ?

C A R L O S.

Allons lui donner la mort.

H E N R I Q U E.

Oui, qu'il meure.



S C E N E V I.

Les mêmes, DOM CÉSAR.

D O M C É S A R.

A T T E N D E Z, qui menacez-vous ?

C A R L O S.

Ce n'est rien. (*Bas.*) César revient bien à contre-tems.

D O M C É S A R à *Henrique.*

Je suis aussi de vos amis, & personne ne vous servira avec plus de zele (7).

(7) Il faut se souvenir que dans le tems où cette Comédie fut composée, cette même manie subsistoit en France. L'honneur exigeoit que l'on servît ses amis dans les duels, dans toutes leurs disputes. C'étoit assez qu'un homme crût avoir reçu un affront pour en faire courir vingt qui s'égorgeoient sans en avoir absolument aucune raison.

HENRIQUE.

Puisqu'il faut le lui dire..... vous êtes mon ami ?

DOM CÉSAR.

Vous n'en doutez pas, je pense.

HENRIQUE.

Eh bien, si je vous montrais un homme dont la mort fût nécessaire à mon honneur, que feriez-vous ?

DOM CÉSAR.

Ce que je ferois ! je la lui donnerois mille fois.

HENRIQUE.

Sachez donc qu'on vient m'avertir qu'il y a dans une maison ici près, un homme qui m'a fait les plus grands affronts. Nous allons me venger ; ne m'arrêtez point, ou laissez-moi, ou suivez-moi.

DOM CÉSAR.

Je vous suis. Périrait votre ennemi, Henrique. (*Ils s'en vont.*)





SCENE VII.

*La Scene change , elle est dans la maison
de Carlos.*

OCTAVIO, FLORA, QUATRIN.

OCTAVIO.

OFORTUNE ! as-tu encore quelque malheur à me faire éprouver ? Ne pourrai-je donc pas mourir une fois & voir terminer mes maux avec ma vie ?

QUATRIN.

Mais , Monsieur , il fera toujours tems de mourir ; ce n'est pas le plus pressé pour le présent.

OCTAVIO.

Ne vois-tu pas que vivre comme je le fais , c'est mourir vingt fois en une heure.

QUATRIN.

Chançons : ma foi , moi je mourrois mille fois comme cela pour un écu.

OCTAVIO.

OCTAVIO.

Où peut être Porcia à présent ?

FLORA.

Votre ami , sans doute , l'aura mise en sûreté.

OCTAVIO.

Allons , cette idée me console ; mais combien son cœur doit être déchiré ! que de larmes je lui coûte ! Ah ! malheureux !

FLORA.

Mais , Monsieur , nous voilà renfermés. Si l'on venoit !

OCTAVIO.

Encore ai-je eu la précaution , en entrant dans cette maudite chaise , de garder mon épée. Eh bien , je vendrai ma vie du moins.

QUATRIN.

Pour moi on me donneroit bien peu de chose de la mienne ; je tâcherai de la conserver ; mais , Monsieur , comment vous êtes-vous laissé conduire si tranquillement ?

OCTAVIO.

Qu'aurois-je fait ? Le Commissaire avoit main-forte ; j'aurois inutilement

essayé de m'échapper. D'ailleurs, je me suis flatté qu'il seroit peut-être possible de parvenir à se concilier par la médiation de Carlos, & que peut-être, pour son propre honneur, Henrique seroit flatté de me donner sa sœur en mariage ; mais il me semble qu'on ouvre.

Q U A T R I N.

Cela ne se peut pas : la porte de la rue donne sur la piece même où nous sommes entrés.

F L O R A.

Cela ne fait rien : il y a une autre porte qui donne du côté de la maison de Henrique & par où j'accompagnois souvent Mademoiselle quand elle venoit voir sa cousine.

O C T A V I O.

C'en est donc fait. C'est Henrique qui s'avance par-là ; allons, il ne m'égorgera pas sans résistance.





SCÈNE VIII.

On voit entrer Nise & Porcia par une porte du fond.

NISE, PORCIA, OCTAVIO,
FLORA, QUATRIN.

N I S E.

JE ne pense pas que personne nous ait vues.

P O R C I A.

Pourquoi aller plus loin ?

N I S E.

Pour ouvrir l'autre porte qui donne.... (*Elle voit Octavio.*) Ah, Dieux !

O C T A V I O.

Porcia !

P O R C I A.

Octavio !

O C T A V I O.

Vous ici ! comment César vous y a-t-il conduite ?

P O R C I A.

Je pourrois vous demander la même chose. Comment César vous y a-t-il amené? Vit-on jamais rien de pareil? Je le disois bien, Nise. Ah, traître Dom César!

O C T A V I O.

Ne parlez point ainsi de mon meilleur ami.

Q U A T R I N.

Vous avez raison, voilà un bon ami, c'est lui qui vous a vendu.

O C T A V I O.

Tais-toi, infâme : César est Gentilhomme & mon ami. Quelque chose qu'il arrive, je ne le croirai jamais capable d'une lâcheté.

P O R C I A.

Vous êtes bien dans l'erreur.

H E N R I Q U E *qu'on entend crier en dehors.*

Où est-il? Meure le traître.

D O M C É S A R *aussi en dehors.*

Ouvrez cette porte, Henrique, & périsse l'insolent qui a fait un pareil affront à des Gentilshommes.

N I S E.

Qu'entends-je ?

O C T A V I O.

Quel contre-tems !

Q U A T R I N.

Louez à présent votre bon ami.

P O R C I A.

Passons par l'autre chambre , for-
tons d'ici.

N I S E.

Et comment ? Quand nous sommes
entrées, le vent a poussé la porte sur
nous, & la clef est restée dehors.

C A R L O S.

Henrique, finissons. Vous n'ouvrez
pas ?

P O R C I A.

Retirons-nous là-dedans ; ce fera
du moins un court délai.

O C T A V I O.

Je crains peu la mort pour moi ;
mais vous, Porcia.... Je ne me con-
nois plus. (*Elles l'emmenent dans la
chambre du fond.*)





S C E N E IX.

HENRIQUE, CARLOS, CÉSAR,
OCTAVIO.

H E N R I Q U E.

O u es-tu , lâche , traître ?

C A R L O S.

Où est celui qui nous a insultés ?

D O M C É S A R.

Laissez-moi lui donner le premier
coup.

O C T A V I O , *paroiſſant à la porte.*

Me voilà , traître Dom César ; ap-
proche , ſi tu veux m'ôter la vie.

D O M C É S A R.

Que vois-je ? c'est Octavio.

O C T A V I O.

Oui , lui-même , lâche , qui pour
s'être fié à toi , va périr ; mais n'im-
porte....

D O M C É S A R.

Octavio , écoutez.

COMÉDIE. 487

HENRIQUE.

Vous balancez ! qu'il meure.

CARLOS.

Eloignez-vous , César.

DOM CÉSAR.

Que personne ne soit assez hardi
pour le toucher.

HENRIQUE.

Ne voyez-vous pas que c'est mon
ennemi ? gardez-vous de le défendre.

OCTAVIO.

Regarde que c'est moi que tu cher-
ches , moi que tu as trompé.

HENRIQUE.

Ne m'avez-vous pas promis son
fang ?

OCTAVIO.

Tu m'avois promis ton secours.

DOM CÉSAR.

Quel embarras ! tous deux ont ma
parole , mais je dois à présent mon
secours à Octavio , puisque c'est moi-
même qui l'ai amené dans le péril.

HENRIQUE à *Dom César*.

Eh bien !

X iv

OCTAVIO.

Tu ne réponds pas ?

CARLOS.

Quel est votre parti ?

DOM CÉSAR.

Le voici : je ne prétends pas qu'on approche d'Octavio.

HENRIQUE.

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Je défends un ami qui a compté sur moi.

CARLOS.

Voyez, César, que celui que vous protégez m'a fait une insulte.

OCTAVIO.

A vous, Carlos ! en quoi ?

CARLOS.

N'est-ce pas m'insulter que de séduire ma sœur en secret (8) ?

(8) Cette ruse de faire ici supposer par Carlos, qu'Octavio est amoureux de sa sœur, n'est pas adroite. Il n'a été question de cet amour prétendu qu'une seule fois au commencement de la première scène, & on l'a sûre-

OCTAVIO.

Moi ! votre sœur ! si jamais j'y ai
seulement pensé !

HENRIQUE.

Tu le nies ; mais nous connoissons
tes sentimens : le jour que tu as tué
mon ami , mon cher Diégo , n'étois-
tu pas aux fenêtres de Nise ? Ne lui
parlois-tu pas ?

OCTAVIO.

Eh bien , Henrique , puisqu'il faut
ici parler sans feinte , sachez que ja-
mais mon amour pour Nise n'a été
véritable , je ne le laissois paroître
que pour cacher la tendresse réelle qui
m'attachoit à Porcia. C'est Porcia.....

DOM CÉSAR.

Qu'entends-je ?

OCTAVIO.

Détrompez-vous donc , c'est Porcia
que j'aime , & dût tout l'univers m'ac-

ment oublié. Cela donne pourtant lieu à des
beautés comme on va le voir : mais il seroit à
souhaiter que l'Auteur , pour les produire , eût
employé un moyen plus naturel.

490 LA JOURNÉE, &c.

cabler, je n'en aimerai jamais d'autres.

H E N R I Q U E.

Et je souffrirois ce nouvel affront !
qu'il meure.

D O M C É S A R.

Henrique, songez que je le défends.

H E N R I Q U E.

Quoi ! après ce qu'il vient de dire,
quand il s'avoue pour l'amant de votre
femme ?

D O M C É S A R.

Je vois tout, mais ma parole m'est
sacrée. Je lui ai donné la mienne, je
la tiendrai.

C A R L O S.

Eh bien, qu'ils périssent tous deux.

D O M C É S A R.

Je le défendrai.

H E N R I Q U E.

Que nous importe ?

D O M C É S A R *poussant Octavio vers
la porte d'une chambre voisine qui
communique à celle où les femmes sont
cachées.*

Passer par-là.

COMÉDIE. 491

OCTAVIO.

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Passons par cette porte.

OCTAVIO.

N'est-ce pas fuir ?

DOM CÉSAR.

Suivez-moi, Octavio, vous verrez
que je ne fuis pas. (*Il ferme la porte
sur lui quand ils sont entrés.*)

HENRIQUE *de l'autre côté.*

Lâches ! vous vous renfermez donc ?

CARLOS.

N'importe, cette chambre a une
autre issue, nous trouverons bien
moyen d'entrer.

HENRIQUE.

Ils ne se sauveront pas pour cela.

CARLOS *aux Laquais.*

Va chercher la clef de l'autre porte ;
& nous, restons ici de peur qu'ils ne
se fassent.

DOM CÉSAR *à Octavio.*

Voilà ce que je voulois.

492 LA JOURNÉE, &c.

OCTAVIO *le voyant se mettre en garde.*

Que faites-vous ?

DOM CÉSAR.

Je veux satisfaire à la fois ma parole & mon honneur. Prenez garde à vous.

(Les femmes inquietes regardent par la porte, qui de leur chambre communique à celle où sont leurs amans.)

Je vous ai promis de vous défendre : je l'ai fait, comme vous l'avez vu, contre les ennemis étrangers. A présent que vous n'avez rien à craindre d'eux, je vous demande raison de l'affront que vous m'avez fait à moi-même.

OCTAVIO.

César, après les obligations que je vous ai, je ne me battrai point avec vous.

DOM CÉSAR.

C'est en vain que vous cherchez une excuse ; choisissez, ou de vous battre, ou d'épouser Nife ; encore, dans ce dernier cas même, dois-je vous ôter la vie pour avoir osé vous vanter d'aimer Porcia, tandis que vous

savez que je suis prêt à l'épouser ?

OCTAVIO.

A cela j'ai deux choses à répondre.
1°. Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré, que je n'ai point su qu'elle alloit devenir votre femme ; c'en est assez pour me disculper sur cet article. 2°. J'aimerai toujours Porcia, je ne l'abandonnerai jamais ; je mourrai ou je vivrai son époux, arrangez-vous là-dessus.

DOM CÉSAR.

Voyons donc à qui elle restera.

NISE.

Quelle situation !

PORCIA.

Quoi qu'il puisse en arriver, je cours le sauver. Ce péril-ci est le plus pressant.

(Elle ouvre la porte & va sortir. Dans le même moment Henrique & Carlos entrent par une autre porte. Nise & Porcia s'arrêtent.)





SCENE X.

DOM CÉSAR, OCTAVIO,
HENRIQUE, CARLOS, NISE,
PORCIA, *dans le fond sans être
vus.*

HENRIQUE, *en voyant Dom César
prêt à charger Octavio.*

COURAGE, César.

CARLOS.

Périffe Octavio.

DOM CÉSAR.

Non pas. Dès que vous êtes entrés,
je me mets de son côté.

HENRIQUE.

N'alliez-vous pas lui donner la mort?

DOM CÉSAR.

Cela est vrai; mais l'honneur exige
de moi que je le défende contre vous,
& que s'il a à périr, ce ne soit que
de ma main.

CARLOS.

Enfin, César, puisque vous voulez

COMÉDIE. 495

absolument le sauver , qu'il épouse
donc ma sœur.

D O M C É S A R.

Cela va sans difficulté.

O C T A V I O.

César , je vous l'ai dit ; dussiez-
vous verser tout mon sang , je n'au-
rai jamais d'autre épouse que Porcia.

H E N R I Q U E.

Pour réparer l'honneur de Nise , il
faut mourir ou l'épouser. Choisif-
sez (9).

O C T A V I O.

Je mourrai donc , Henrique , c'est
ce que je vois de plus aisé.

P O R C I A.

Je n'y tiens plus.

N I S E.

Je vais me jeter à leurs genoux.
(Elles sortent & courent embrasser les
genoux , l'une de Carlos , l'autre de Hen-
rique.) Carlos , mon frere , dussiez-vous
me tuer....

(9) On doit sentir combien ces deux aman-
tes sont effrayées pendant ce terrible discours.

496 LA JOURNÉE, &c.

P O R C I A.

Mon cher Henrique, dût-il m'en
coûter la vie.... Et vous, Octavio!

N I S E.

Dom César.

N I S E ET P O R C I A *ensemble.*

Ecoutez-nous.

N I S E.

Vous, Octavio, quelle est celle
de nous que vous aimez?

O C T A V I O.

C'est Porcia. Elle seule aura mon
cœur & ma main.

P O R C I A.

Et vous, Dom César, à qui pré-
tendez-vous?

D O M C É S A R.

A Porcia. C'est elle seule que je
veux épouser.

N I S E.

Voyez quelle est la Porcia que vous
desirez tous deux?

D O M C É S A R *à Nise.*

Qui peut en douter? C'est vous
ma chère Porcia, vous que j'adore
depuis le moment où je vous ai vue
en Flandre & que j'adorai toujours.

N I S E.

Dieu soit loué. Voilà enfin tout dé-
mêlé.

P O R C I A.

Ecoutez-moi donc tous, & fachez
une chose qui va finir tous ces dés-
ordres. Dom César, Nise est la Por-
cia que vous adorez sous un nom qui
n'est pas le sien. Carlos, Octavio ne
refusera pas Porcia sous le nom de
Nise ou sous tout autre, une seule
équivoque a causé tous les maux qui
nous ont affligés aujourd'hui. Unissez
Nise avec César, moi avec Octavio,
vous verrez que tous deux feront éga-
lement contents.

O C T A V I O E T C É S A R.

Elle a raison.

H E N R I Q U E.

Puisqu'il est ainsi, oublions le passé
& ne songeons plus qu'à la joie.

Fin du second Volume.





0.123

2

